

**JEAN EVEN**

# **MIRAGES**

**Nouvelles**

## M I R A G E S

Le tour du monde	p. 3
Geneviève	p. 21
Une simple coïncidence	p. 30
Les jours anciens	p. 42
La bête	p. 52
Djamila	p. 63
Les neiges du Kilimandjaro	p. 74
Chute libre	p. 89
Feurvilliers	p. 105

## LE TOUR DU MONDE

Dès qu'il fut hors de la librairie, Albert Martin ne put s'empêcher de sortir le livre qu'il venait d'acheter, du petit sac en papier où l'avait placé la vendeuse : Un guide de l'Afghanistan. Il commença à le feuilleter tout en marchant et fila tout droit à la table des matières : "*Hérat et ses environs*", "*Kaboul et ses environs*". Parfait. Les rubriques étaient les mêmes que dans les guides de l'Iran et du Pakistan publiés dans la même collection : Climat, Population, l'Histoire, l'Art, les Langues., suivies des renseignements pratiques : Comment se rendre en Afghanistan, les Transports, l'Hébergement, la Table, etc. Il déploya la carte routière qui se trouvait à la fin du volume, mais il faillit heurter un platane. Deux gamins, qui venaient de le dépasser, se retournèrent en pouffant de rire. Du coup, il s'arrêta : un gros demi-cercle rouge s'arrondissait vers le sud, d'Hérat à Kaboul, en passant par Farah, Qandahar et Rhazni. A l'ouest, le ruban continuait, au-delà de la frontière, vers Mashad en Iran. A l'est, il atteignait le col de Khayber et l'entrée du Pakistan. Là, il était en terrain connu. Albert se reporta à la légende au bas de la carte : le ruban rouge signifiait : « Route asphaltée ». Tout allait donc pour le mieux. Il replia la carte, remit le livre dans le sac et pressa le pas : il avait hâte d'être chez lui pour pouvoir étudier tout cela en détail.

"Le chaînon manquant", se dit-il. A la bibliothèque du Centre culturel de Feurvilliers, il avait trouvé le guide de l'Iran et ceux du Pakistan et de l'Inde; mais, entre les deux, celui de l'Afghanistan manquait et il avait dû le commander. Il allait enfin pouvoir compléter sa documentation et combler un trou important de son itinéraire.

Quand il entra dans la salle de séjour de son appartement, d'où l'on dominait tout Feurvilliers jusqu'aux coteaux de l'ouest, il y trouva sa fille Pauline, belle jeune fille âgée de 21 ans, occupée à lire journaux et revues. "Ils ont bien de la veine, ces étudiants, se dit Albert, d'avoir de si longues vacances." Pauline se leva et vint l'embrasser :

- Bonsoir, papa. Bien passée, cette journée ? Qu'est-ce que tu as là ? Tiens ? C'est l'Afghanistan, ton prochain voyage ?
- Non, non, répondit Albert. C'est un vague projet beaucoup plus lointain...

Et, voyant son air interrogateur, il ajouta d'un air mystérieux :

- Un projet pour la retraite.

– Pour la retraite ? Ah, alors, en effet, il est assez lointain. Combien, au juste ? Vingt ans ? Vingt-cinq ?

– Vingt-cinq ? Hélas ! Tu me prends pour un gamin. Nous sommes en 76. Je suis né en 1930. J'ai 46 ans, la retraite est à 65 ans : il me reste donc 19 ans à tirer, pas plus. Dix-neuf ans et je suis bon.

– C'est vrai. Mais pour maman, elle, ce sera un an plus tard. Car je suppose que vous le ferez ensemble, ce voyage, comme d'habitude ?

– Bien sûr.

– Et alors, c'est quoi, ce projet ?

Albert Martin éprouva un petit peu d'agacement devant cet interrogatoire. D'autant qu'il avait cru percevoir une légère ironie dans le ton de sa fille.

– Un tour du monde, dit-il d'une voix emphatique.

– Un tour du monde ? Eh bien ! Et tu comptes faire un tour du monde par la route ?

Albert préféra tout raconter en détail plutôt que de se faire arracher les choses bribe par bribe. Il expliqua donc que, pendant les dernières vacances, le mois passé par conséquent, puisqu'on était seulement fin septembre, sa femme Gabrielle et lui, en voyage en Turquie, avaient rencontré à Istanbul un couple de retraités anglais qui partaient faire un tour du monde. Leurs enfants étaient mariés, pourvus chacun d'une situation confortable. Ils avaient donc vendu leur maison, acheté un minibus, l'avaient fait aménager avec soin pour pouvoir y dormir les soirs où ils ne trouveraient pas d'hôtel convenable, et ils étaient partis faire un tour du monde complet. Combien de temps ? Ils n'en savaient rien. Ils mettraient le temps dont ils auraient besoin, voilà tout ! La première partie de leur parcours devait les conduire jusqu'à Singapour d'où ils comptaient rallier l'Australie. Alors ils feraient transborder leur minibus en Amérique du sud. Et de là, ils remonteraient vers les Etats-Unis, avant de rejoindre la vieille Europe. "*A round trip*", avaient-ils conclu, comme s'il était agi de faire tout simplement le tour du Kent ou du Sussex. Nous avons trouvé, ta mère et moi, dit Albert, que l'idée était excellente et que nous pourrions en faire autant quand viendra l'âge de la retraite. Si du moins nous sommes aussi en forme que l'étaient ces Anglais.

– C'est une bonne idée, en effet, mais je trouve que tu t'y prends bien à l'avance pour préparer ce tour du monde...

A nouveau, Albert crut déceler un peu d'ironie dans la voix de Pauline et il en fut légèrement agacé. Il aurait voulu pouvoir lui expliquer qu'il avait bien le droit de rêver un peu. Ce qui lui plaisait le plus dans les voyages, c'étaient leur préparation et les souvenirs qu'on en garde, l'excitation qui précède le départ et la mélancolie qui accompagne le retour. Y penser avant, y repenser après : il lui arrivait de préférer cela au voyage lui-même. Et après tout, il était bien libre, s'il y prenait plaisir, d'y penser longtemps à l'avance ! Un mois plus tôt, quand ils étaient rentrés de vacances, Gabrielle et lui, il avait jeté un rapide coup d'oeil au globe terrestre qui trônait dans son bureau, au-dessus de son secrétaire : a priori, le projet de ces Anglais paraissait matériellement réalisable. Restait à étudier l'itinéraire en détail, l'état des routes, les moyens de franchir les bras de mer, sans parler des océans. Un travail de longue haleine, mais si excitant et si propice à la rêverie ! Que de paysages fascinants, de sites illustres, de monuments historiques ! Il avait emprunté les guides touristiques qu'il avait pu trouver et qui décrivaient le début de son parcours. Il les compulsait, le soir, en cachette non seulement de sa fille, mais de sa femme Gabrielle dont il redoutait aussi l'ironie. Au bout d'un mois, il était déjà arrivé du côté de Calcutta, portion d'itinéraire qu'il allait maintenant pouvoir étudier d'un bout à l'autre avant de se lancer dans la traversée du Sud-Est asiatique.

\*

Le plus beau de ses voyages, celui dont il se souvenait avec le plus de plaisir, avait peut-être été le premier : un petit périple en scooter à travers la France qu'il avait fait à vingt-deux ans, pendant l'été 52. Jusque là, il n'était jamais sorti de son trou.

Son père était un petit artisan garagiste de Feurvilliers qui gagnait durement sa vie en ces années de vaches maigres qui suivirent la guerre, et ne prenait jamais de vacances. A la Libération, Albert avait quatorze ans. Le seul moyen pour lui d'avoir une idée de ce qui se passait au-delà des petites collines de sa ville natale, c'eût été de partir en "colo" pendant les grandes vacances. Ses parents auraient été tout disposés à l'y inscrire. Mais c'était un enfant individualiste, replié sur lui-même. La seule perspective d'aller à la plage ou de partir en promenade, à la montagne ou ailleurs, en rangs ou en file indienne, sous la conduite de moniteurs, le glaçait. Il passait donc tous ses mois d'été à traîner avec les enfants de son âge dans les rues du quartier.

Le vaste monde, il lui arrivait d'y penser. Le visiterait-il un jour ? Il l'espérait mais sans trop y croire. Il se contentait donc d'en rêver. Il voyait dans ses livres de classe, et spécialement dans un manuel de géographie dont il aimait regarder les illustrations, *La France et son Empire*, des photos qui représentaient l'île de la Cité avec le chevet de Notre-Dame, la Pointe du Raz battue des flots, les glaciers du Mont-Blanc, les vertigineuses gorges du Verdon, et puis, vers la fin du volume, les images qu'il aimait le plus contempler : des dunes de sable dans le Sahara, un Indigène en turban passant à dos d'âne sous les palmiers d'une oasis, des enfants noirs dans un village fait de cases rondes couvertes de paille, de fabuleuses architectures émergeant de la jungle cambodgienne, une île paradisiaque au milieu du Pacifique... Toutes ces images exotiques le fascinaient... Oui, il faudrait tout de même qu'il essaie d'aller voir tout cela un jour... Plus tard.

Dans l'immédiat, il devait gagner sa vie le plus rapidement possible. Albert était un élève très appliqué. Après son "brevet", il fit des études élémentaires de comptabilité et fut embauché dans une entreprise de bâtiment de la ville comme aide-comptable. Il s'y fit rapidement apprécier pour son sérieux et son sens de l'intérêt de l'entreprise. Aussi, dès qu'il fut débarrassé de la corvée militaire, on lui confia des responsabilités plus importantes et son salaire augmenta. Il fit la connaissance d'une jeune fille prénommée Gabrielle, fille d'un coiffeur de Feurvilliers, qu'il présenta à tout le monde comme sa fiancée. Bravant les reproches de son père pour qui tous les engins à deux roues étaient des engins de mort, il s'acheta un scooter d'occasion : la mode de ces petits véhicules nerveux et bon marché, venue d'Italie, commençait à se répandre et, aux week-ends, il partait faire des balades avec Gabrielle, assise sur le siège arrière, ou bien ils allaient courir les bals des environs.

Quand, en 52, Gabrielle lui annonça qu'elle allait partir camper en famille sur une plage de l'île d'Oléron, il lui dit qu'il passerait lui dire bonjour au terme d'un petit périple qu'il avait mis au point. Il s'acheta un équipement de camping individuel qu'il arrima sur le porte-bagages de la "Vespa", et il prit la route. Jamais l'été ne fut plus beau qu'au cours de ce mois d'août. Quand Albert sortait de sa tente, le matin, et qu'il était ébloui par le ruissellement du soleil sur l'herbe du camping étincelante de rosée, il avait le sentiment de voir, de toucher, de respirer le bonheur. Il aurait voulu pouvoir faire un immense périple, parcourir toute l'Europe, descendre jusqu'en Sicile, jusqu'à Gibraltar, franchir des chaînes de montagnes, des bras de mer, découvrir Naples, l'Andalousie... Hélas ! Les congés payés étaient limités à deux malheureuses petites semaines : il n'eut le temps que de parcourir l'Auvergne, les Cévennes et les Gorges du Tarn, avant de gagner la Gironde dont il traversa l'embouchure sur un bac entre la pointe de Grave et Royan d'où il rejoignit Oléron. Quand

il retrouva Gabrielle, il avait les yeux encore tout éblouis par tout ce qu'il venait de voir : le spectacle lunaire des cratères auvergnats vus du sommet du Puy de Dôme, les remparts de Carcassonne, les déserts des grands Causses et leurs fabuleuses cathédrales souterraines, les magnifiques façades classiques de Bordeaux... Le soir, ils allèrent, Gabrielle et lui, s'embrasser sur la plage de St Trojan, et il lui dit : "Quand nous serons mariés, nous ferons de grands voyages, n'est-ce pas ?"

Ils ne se marièrent qu'au début de l'année 54, parce que le magasin où Gabriel était vendeuse fit faillite et qu'elle voulait avoir retrouvé un autre emploi stable avant de convoler. M. Martin, le père d'Albert, procura au jeune couple une 2 CV qu'il avait achetée accidentée et remise à neuf et, aux vacances de cette année-là, ils partirent en « voyage de noce » en Espagne. Albert aurait aimé pouvoir traverser l'Espagne d'une traite jusqu'à Gibraltar, passer au Maroc, descendre dans le Sud et aller voir les dunes de sable qu'il contemplait autrefois dans son manuel de géographie. Mais, outre qu'il craignait que ce soit beaucoup de fatigue pour sa jeune épouse, la prudence commandait de remettre ce voyage à plus tard : le Maroc était alors dans une période de troubles et d'agitation qui allait se terminer, peu après, par l'octroi de l'indépendance ; le moment n'était pas encore venu de s'y aventurer. Albert et Gabrielle se contentèrent donc d'aller camper de plage en plage sur la côte catalane. Quand, après la frontière, ils aperçurent les premiers bicornes des carabiniers espagnols, ils éprouvèrent une merveilleuse impression d'exotisme et de dépaysement. Albert avait seulement fait un ou deux ans d'espagnol au lycée de Feurvilliers (sa première langue avait été l'anglais), mais il s'y était remis avant de partir. Son accent n'était pas trop mauvais : les gens à qui il demandait sa route le comprenaient et il comprenait à peu près leurs réponses. Il était capable de se débrouiller tant bien que mal, dans les restaurants, les cafés, les épiceries, et Gabrielle était très fière de lui. Ils parcoururent les rochers et les criques de la Costa Brava, visitèrent consciencieusement les ruines d'Ampurias en s'aidant du Guide Bleu, se mêlèrent voluptueusement à la foule sur les *ramblas* de Barcelone et découvrirent avec émerveillement à leurs pieds la ville illuminée du haut du *Tibidabo*. Ils grimpèrent, bien sûr, à l'abbaye de Montserrat : un car de touristes allemands arrivait en même temps qu'eux au pied du site et Albert les dévisagea avec curiosité et un peu de pitié :

- Regarde-les, dit-il à Gabrielle, Si ce n'est pas triste d'être encore en colo à leur âge... Allez, suivez le guide ! Tournez la tête à droite, tournez la tête à gauche !..
- Que veux-tu, répondit Gabrielle, ce sont presque des gens du troisième âge. Qui te dit qu'à leur âge nous serons encore capables de voyager par nos propres moyens ? Nous serons peut-être bien contents de trouver des voyages organisés...
- J'espère bien que non, fit Albert. Plutôt rester à la maison.
- Et puis, tu oublies une chose : tu parles l'espagnol, toi. Ce n'est peut-être pas leur cas.

Albert, qui savait en tout et pour tout une demi-douzaine d'expressions toutes faites, fut très flatté que sa femme crût qu'il parlait l'espagnol. Ils rentrèrent par la principauté d'Andorre d'où ils gagnèrent Foix, puis Toulouse. Gabrielle était enchantée. Tandis qu'ils descendaient le col de Puymorens et retrouvaient les enseignes et les panneaux indicateurs français, elle dit :

- C'est drôle de penser que nous revenons de l'étranger.
- C'est pourtant le cas, répondit Albert. Nous ne sommes pas allés très loin, mais c'était l'étranger.
- Il n'y a pas tellement de gens qui ont quitté la France, tu sais, surtout par leurs propres moyens.
- C'est vrai.

Quand ils retrouvèrent leur petit appartement de Feurvilliers, la place et le jardin public sur lesquels donnaient leurs fenêtres, quand ils repensèrent aux calanques de la côte, aux lumières de Barcelone et aux cols pyrénéens, ils éprouvèrent l'agréable tristesse de ceux qui reviennent du bout du monde. C'étaient alors les tout débuts de la télévision : ils achetèrent un

poste. Un soir, il y eut une émission sur la Catalogne : ils revirent certains lieux où ils étaient passés et Albert se dit avec simplicité : "On connaît ça."

Pauline naquit l'année suivante, de sorte qu'il leur fallut attendre plusieurs années pour repartir en voyage. Albert avait échappé de justesse au rappel des réservistes qui étaient alors envoyés en Algérie. Son patron avait de l'estime pour lui: il appréciait non seulement son sérieux dans le travail, mais sa curiosité d'esprit, son désir de s'instruire. Il bavardait avec lui de temps en temps. Il lui répéta si souvent que l'anglais était "la langue du monde" et que, partout sur la planète, on ne pouvait se faire comprendre qu'en anglais qu'Albert s'y était remis méthodiquement. Le soir, pendant que Gabrielle préparait le dîner ou s'occupait de Pauline, il consacrait une bonne demi-heure à travailler *L'Anglais sans peine* en écoutant les disques et il fut bientôt un intime de la famille Smith. Aussi, trois ans après leur sortie en Espagne, ce fut Gabrielle elle-même, bien qu'elle eût personnellement préféré l'Italie qui proposa un voyage en Angleterre que la perspective d'une traversée en bateau rendait d'ailleurs attrayante. Les congés payés duraient maintenant trois semaines : ils partiraient donc trois semaines (la maman de Gabrielle s'était proposée pour garder la petite Pauline) Albert étudia les cartes. Il aurait voulu grimper jusqu'au nord de l'Ecosse : il regardait sur la carte une localité nommée *John O'Groats*, à la pointe extrême des Highlands, face aux îles Orkney. Il imaginait quelques maisons blotties dans un repli de terrain, au bord d'une immense falaise noyée dans la brume. Il calcula les distances : en trois semaines, c'était difficilement faisable, mais peut-être pas tout à fait impossible.

En fait, ils n'allèrent pas si loin. En partant, ils campèrent au Bois de Boulogne : Gabrielle ne connaissait pas Paris. Albert avait plusieurs fois traversé la ville quand il faisait son service militaire à Bar-le-Duc. Il se fit donc un devoir de la faire découvrir à sa jeune épouse sans lui dire qu'il la découvrait en même temps qu'elle. Quand, après de longues cavalcades dans les couloirs du métro, de multiples arrêts et changements de ligne, ils ressortaient au pied de la tour Eiffel, de l'Opéra ou de la butte Montmartre, Gabrielle lui disait : "Tu es formidable ! Je me demande comment tu fais pour t'y retrouver." Et elle était persuadée qu'elle pourrait faire le tour du Monde avec lui sans se perdre jamais nulle part.

Quand la 2 CV débarqua sur les quais de Douvres, il fallut s'habituer à rouler à gauche, à compter douze pence pour un shilling et vingt shillings pour une livre, il fallut se mettre à l'anglais. Ils campèrent à Canterbury sous un crachin tenace. Quand ils virent dans une rue une vieille dame qui poussait un caniche tout habillé dans une voiture d'enfant, ils eurent la même merveilleuse impression de dépaysement qu'à leur arrivée en Espagne, trois ans plus tôt. Pas de doute : ils étaient bien en Angleterre. Au restaurant, Albert apprécia peu le gigot bouilli, les petits pois à la menthe qui rebondissaient dans l'assiette et le thé au lait pour arroser le tout. Il se consola en se disant que tout, à l'étranger, est une expérience. C'est surtout le thé au lait qui passait mal. Gabrielle l'accompagna plusieurs fois dans des pubs où il buvait de belles bières rousses qui avaient vraiment le goût de l'Angleterre. Souvent ils virent autour d'eux d'honorables ménages bourgeois qui avalaient pinte sur pinte, ils regardaient les joueurs de fléchettes et se disaient : "Nous sommes à l'étranger."

Ils campèrent à proximité de Londres qu'ils entreprirent de visiter méthodiquement. Albert avait acheté un appareil photo à la naissance de Pauline et il avait déjà plusieurs boîtes de diapositives qui représentaient la petite au fur et à mesure qu'elle grandissait. A Londres, il photographia *Big Ben, Westminster, le Tower bridge, Piccadilly circus...* Le métro lui parut plus compliqué que celui de Paris et souvent il avouait son embarras à Gabrielle, il l'exagérait même, d'autant que la jeune femme, complètement perdue, en était réduite à lui faire entièrement confiance. Parfois, il allait vers un passant, lui montrait le plan du "*tube*" et lui demandait son chemin. L'anglais était beaucoup plus difficile à maîtriser que l'espagnol, mais il faisait toujours

semblant de comprendre, quitte à se tromper lourdement : il revenait vers Gabrielle et ils repartaient.

Quand ils eurent fini de visiter Londres, il ne leur restait guère que douze jours de vacances. L'Ecosse était décidément exclue. Les immenses falaises noyées dans la brume, ce serait pour plus tard.

- Ah ! à la retraite, dit-il un jour à sa femme, on en aura des choses à voir !

Mais Gabrielle était prudente et réaliste. Elle considérait comme une qualité essentielle d'avoir en toutes choses, comme elle disait, "les pieds sur terre".

- Tu vois loin, répondit-elle. Tu n'as pas encore trente ans et tu penses déjà à la retraite ? A 65 ans, on sera vieux, tu sais ! On n'y arrivera peut-être même pas. Et si on y arrive, qui te dit qu'on aura encore envie de traîner sur les routes ?

Albert fut un peu désappointé de découvrir que sa femme pouvait envisager de passer une retraite en pantoufles et au coin du feu. Mais il se dit qu'elle avait le temps de changer d'avis et il espérait bien lui communiquer sa petite folie. Cette année-là, ils remplacèrent l'Ecosse par le nord du Pays de Galles, plus proche, et revinrent par Southampton d'où ils s'embarquèrent pour St Malo. Le temps avait été si mauvais qu'ils avaient renoncé au camping : ils prirent l'habitude de loger chez l'habitant. La formule du "*Bed and breakfast*" était moins coûteuse que l'hôtel et de plus elle donnait à Albert l'occasion de bavarder avec leurs hôtes. A la fin de leur séjour, il commençait à se débrouiller passablement.

Tous deux pensaient à l'amélioration de leurs revenus, mais pas pour les mêmes raisons. Albert voulait avant tout se préparer une bonne retraite et, dans l'immédiat, changer de voiture pour pouvoir voyager plus confortablement ; Gabrielle pensait plutôt, elle, à son intérieur ; elle rêvait d'un appartement plus grand, mieux meublé. Mais l'un et l'autre avaient un désir commun : plus d'argent. Albert savait qu'à terme il devrait essayer d'entrer dans une plus grosse société, mais il lui fallait, pour cela, améliorer sa qualification. Il travailla dur, suivit des cours du soir et surtout des cours par correspondance, fit des stages, passa des examens. Vers le milieu des années 60 il devint chef-comptable de l'entreprise qui l'employait. Son salaire s'en ressentit. Gabrielle, de son côté, fut promue Chef de rayon dans la grande surface où elle travaillait. Albert n'en continuait pas moins ses études : il s'initia à l'informatique qui commençait alors à pénétrer dans les entreprises. Quelques années plus tard, à la faveur des nouvelles lois sur la formation permanente, il devait même faire un stage informatique de plusieurs mois et devenir un vrai spécialiste.

Il restait cependant un "routard" passionné. Il ne ratait pas une séance "*Connaissance du Monde*", alors que Gabrielle y était moins assidue. Pauline grandissait. Quand elle eut sept ou huit ans et que ses parents reprirent leurs "camping-tours", l'été, elle fut de tous les voyages. Les congés payés passèrent à quatre semaines : il commençait à devenir possible de s'aventurer plus loin. Ils avaient changé leur vieille 2 CV pour une Peugeot 403. Ils visitèrent l'Italie du Nord et, de Venise, poussèrent jusqu'au-delà de Zadar, en Yougoslavie, où les routes n'étaient pas encore toutes goudronnées. Bien qu'Albert se passionnât peu pour la politique, il observa cependant avec curiosité ce qu'un touriste pouvait deviner du "*socialisme autogestionnaire*". Une autre année, ils parcoururent l'Allemagne et, au-delà de Nuremberg, franchirent le rideau de fer et continuèrent jusqu'à Prague qui les éblouit. Albert avait commencé à s'instruire sur l'histoire et sur l'art et, avant chacun de leurs voyages, il compulsait soigneusement les guides touristiques, de même qu'il apprenait quelques bribes de la langue du pays. Un soir, il fit, à la demande de ses collègues de bureau une projection de diapositives sur l'Allemagne et sur Prague. On le questionna beaucoup sur les "pays de l'Est" : il décrivit les magasins vides, les queues interminables, les visages fermés des habitants, fit quelques comparaisons avec les souvenirs qu'il gardait de la Yougoslavie... Lui qui se



désolait d'avoir si peu voyagé, de si mal connaître le monde, qui avait de si vastes projets en tête pour "plus tard", passait auprès de ses collègues pour un globe-trotter intrépide.

Ce fut en 71 que la chance lui sourit vraiment. Son patron, avec lequel il s'entendait si bien, avait pris sa retraite depuis plusieurs années. Son fils, qui avait pris sa succession, bien que bardé de diplômes, était, selon Albert, "un petit merdeux qui n'allait pas tarder à couler la boîte". Un de ses collègues, excédé, avait déjà démissionné de l'entreprise. Lui-même commença à prendre des contacts discrets en vue de trouver un autre emploi et, quand la plus grosse affaire de Feurvilliers, une usine qui employait plusieurs centaines de travailleurs, lui fit des propositions extrêmement alléchantes, il n'hésita pas. Cette fois, ce fut presque l'aisance. Ils s'empressèrent de faire l'emprunt immobilier auquel ils pensaient depuis plusieurs années déjà et Gabrielle put enfin emménager dans le bel appartement dont elle rêvait, au dernier étage d'une "Résidence" d'où l'on découvrait toute la ville.

L'année suivante, Albert se dit qu'à quarante ans passés et maintenant qu'il était un petit bourgeois, il fallait enfin qu'il fasse l'expérience de l'avion et des voyages lointains. D'autant qu'en consultant les « indicateurs de vols à tarifs réduits » que publiaient certaines agences, il s'aperçut qu'on pouvait faire de longs parcours pour des prix très abordables. Après avoir hésité, il pencha pour les Etats-Unis. C'était le plus grand pays du monde, le plus fascinant à tous points de vue, et l'anglais était encore la langue où il se débrouillait le moins mal. Gabrielle fut un peu intimidée : elle était certes habituée à voir son mari à l'aise partout, mais tout de même, les Etats-Unis, c'était bien loin, bien grand, peut-être un peu trop grand pour eux. Mais elle était, au fond, séduite, assez flattée aussi : ça impressionnerait ses collègues de travail de recevoir une carte postale représentant des gratte-ciel ! Elle accepta. Pauline avait maintenant 17 ans et terminait sa Première : elle voulut bien aller passer le mois d'août chez un frère de sa mère qui avait une maison sur la côte basque et plusieurs enfants avec lesquels elle s'entendait bien. Albert retint deux places dans un charter qui devait les conduire à Los Angeles et les reprendre quatre semaines plus tard à New-York. Entre les deux, ce serait à eux de jouer : Albert comptait traverser le pays en car, grâce au forfait "Greyhound" sur lequel il était bien renseigné; aux principales étapes, ils loueraient une voiture pour faire du tourisme individuel comme ils en avaient l'habitude.

Aucun d'eux n'était vraiment rassuré quand le Boeing décolla d'Orly : cette fois, c'était la grande aventure et, en plus, le baptême de l'air. Ils ne virent guère que des nuages pendant toute la traversée de l'Atlantique et Albert trouva le vol long et monotone. A la moindre vibration de l'avion, il regardait les passagers, les hôtesses : tout le monde était très calme et semblait ne s'apercevoir de rien. Peu à peu, il se persuada que rien ne pouvait leur arriver mais il eut plus de mal à en convaincre Gabrielle qui resta tendue jusqu'au bout. Il y eut une escale à Chicago et un transit dans l'aéroport pour le contrôle des passeports. Puis l'on repartit. Le temps était maintenant parfaitement clair. Ils aperçurent le Mississippi, les Montagnes Rocheuses, survolèrent les impressionnants déserts du Far-west, puis une nouvelle chaîne de montagnes.

Albert entendit quelqu'un derrière eux dire que c'était la *Sierra Nevada*.. Enfin ils piquèrent droit sur Los Angeles et aperçurent au loin la mer : l'Océan Pacifique ! Ils avaient fait un demi-tour du monde. Gabrielle lui montra du doigt à travers le hublot d'innombrables villas minuscules avec, à côté de chacune d'elles, la tache bleue de sa piscine : Albert pensa que c'était *Beverly Hills*. Le haut-parleur de l'avion annonça l'arrivée imminente à l'aéroport de Los Angeles et indiqua qu'il y était 6 H. 20 P.M. Craignant d'avoir mal compris, Albert se fit confirmer par une hôtesse qui passait qu'il était bien six heures et demie du soir. Sa montre, qui était restée à l'heure française, indiquait trois heures et demie du matin. Il était en train de calculer combien cela faisait d'heures de vol et de décalage horaire entre la France et la Californie, quand il fallut se lever et sortir : l'avion venait d'atterrir.

Ils traversèrent tout le continent américain en bus, comme ils l'avaient projeté et en louant une voiture aux principales étapes. Les premiers jours, Albert trouva l'accent américain "épouvantable" et difficile à comprendre, mais il s'y habitua. Ils virent la baie de San Francisco, les parcs de Yosemite et de Yellowstone, le canyon du Colorado, Monument Valley, le mont Rushmore, les chutes du Niagara...Enfin le car *Greyhound* les déposa à la gare routière de New-York, en plein centre de Manhattan. Quand ils furent dans leur chambre d'hôtel, Gabrielle, qui avait été vaguement inquiète jusqu'à la dernière étape, avoua qu'elle était conquise : ce pays était vraiment fabuleux. Elle avait été particulièrement impressionnée par le Grand Canyon. Albert, lui, gardait surtout en mémoire la vision de Monument Valley dont il avait si souvent rêvé en voyant la *Chevauchée fantastique* de John Ford, film qu'il avait vu au moins cinq ou six fois et qu'il connaissait par coeur.

- Tout de même, dit-il, cette façon de voyager n'est pas celle que je préfère. L'avion, c'est merveilleux, évidemment, mais ça présente aussi des inconvénients : on fait un immense saut de puce en quelques heures et l'on se retrouve sans transition à des milliers de kilomètres. On n'a pas le temps de se rendre compte des distances, de prendre conscience de la dimension du monde, de voir les paysages changer, évoluer, se transformer, en un mot de mériter son dépaysement.

"*Mériter son dépaysement*" : il était particulièrement content de cette formule et il se promit de l'utiliser dans son introduction quand il ferait une projection de "diapos" sur les Etats-Unis à la demande de son Comité d'entreprise.

- Comment voudrais-tu visiter les Etats-Unis autrement que par avion ? répondit Gabrielle . Je me demande s'il y a encore des paquebots qui traversent l ' Atlantique.

- Il ne doit plus y en avoir. Bien sûr, tu as raison, mais ça ne signifie pas que ce que je dis soit faux. De la même façon, les transports en commun, c'est plus reposant que la voiture, évidemment, mais on est infiniment moins libre : impossible de s'arrêter où l'on veut, de visiter un patelin intéressant, de photographier le paysage...

- La voiture pour aller de Feurvilliers à Venise ou à Prague, je veux bien. Mais tu te vois traverser les Etats-Unis en voiture ?

- Tout à fait. Si j'avais le temps, bien sûr.

Albert n'ajouta pas que les motels anonymes et tous identiques dans lesquels ils avaient logé lui faisaient regretter les campings de sa jeunesse : Gabrielle l'aurait sans doute trouvé un peu fou.

A la fin de l'année suivante, Pauline partit en faculté à Lyon. Presque aussitôt, elle se mit en ménage avec le fils d'un des chirurgiens les plus connus de la ville, et ils ne la virent plus souvent. Aux vacances de cette année-là, elle partit avec son "copain", prénommé Arnaud, et un autre jeune couple d'étudiants, visiter le Pérou : ce sont les parents d'Arnaud qui avaient payé le voyage. Ils parcoururent en quatre ou cinq jours et trois ou quatre nuits, le "*Chemin de l'Inca*", de Cusco jusqu'au Macchu-Picchu et, aux vacances de Noël, quand Arnaud, en visite à Feurvilliers, leur projeta le film qu'il avait rapporté de leur voyage, Albert fut impressionné par la beauté des Andes. Il décida qu'après la riche Amérique, ils devaient connaître aussi le "Tiers-Monde" : en 74, ils firent un périple à travers l'Afrique Noire et, cette fois, Pauline fut du voyage (Arnaud, alors interne, était resté à Lyon). Sa bonne humeur ne fut pas de trop pour les aider à surmonter les épreuves de cette expédition. Quand Albert, et surtout Gabrielle, étaient excédés par les taxis-brousse bondés et bringuebalants, par les pistes poussiéreuses et par les hôtels douteux, elle qui avait l'expérience de la Cordillère, répétait avec philosophie et un large sourire : "C'est l'Afrique !"

Deux ans plus tard, Albert réussit, non sans mal, à convaincre Gabrielle de revenir au tourisme itinérant, au "nomadisme", comme il disait, dont il avait gardé la nostalgie. Il avait lu un roman historique sur l'Empire byzantin, puis plusieurs livres sur l'histoire et l'art de cet état oriental, et il s'était fixé comme destination Istanbul. Il obtint de prolonger ses congés payés par une

semaine sans solde et harcela Gabrielle jusqu'à ce qu'elle eût obtenu la même faveur. Ils avaient maintenant une Opel confortable et naturellement le camping était exclu : ce n'était plus "de leur âge", comme disait Gabrielle. Albert avait bien calculé les étapes de sa quête de Byzance : ils iraient tout droit jusqu'à Ravenne, puis à Brindisi d'où ils passeraient en Grèce; ils visiteraient les Météores, Salonique et le Mont Athos, avant le grand moment du périple : la visite de Ste Sophie de Constantinople, le chef d'oeuvre de l'Empereur Justinien.

Ils exécutèrent consciencieusement ce programme, y compris le Mont Athos qu'Albert dut cependant visiter seul : les moines interdisant aux femmes l'accès de la sainte montagne, Gabrielle dut attendre à l'hôtel, à Salonique, le retour de son époux. Un jour, à Istanbul, ils franchirent le Bosphore sur le pont suspendu qui avait été inauguré l'année précédente et, sur la rive asiatique, s'arrêtèrent sur un parking pour contempler, de l'autre côté du détroit, le panorama de la "*Nouvelle Rome*". Peu après, un minibus, immatriculé en Angleterre, vint stationner à côté de leur Opel : ses occupants étaient un couple typiquement britannique, des retraités, semblait-il, mais encore très jeunes d'allure. Albert engagea la conversation avec eux et c'est alors qu'il apprit qu'ils partaient faire le tour du monde par la route. Il fut immédiatement séduit.

- Ça, c'est une idée que je trouve géniale, dit-il à sa femme en revenant vers la ville. Oui, géniale. Pas toi ?

- Si, répondit Gabrielle. Ils avaient l'air sympathiques, ces Anglais. Et drôlement dynamiques pour leur âge. Il le faut pour avoir une idée pareille.

- Je trouve que ce serait un projet magnifique pour la retraite... Ce n'est pas ton avis ?

- Si, bien sûr... A condition qu'à leur âge, nous soyons aussi en forme que ces Anglais...

Albert sentit bien que sa femme lui disait cela pour lui faire plaisir. C'était sans grande conséquence : la retraite, c'était dans vingt ans, on avait le temps d'y penser ! Ces Anglais étaient certes sympathiques, leur idée ne manquait pas d'originalité, mais elle était un peu folle aussi. En vingt ans, Albert aurait le temps de s'en rendre compte : c'est ce qu'elle devait se dire...

\*

Ils rentrèrent par la Bulgarie et la Yougoslavie et, dès leur retour, Albert se mit à étudier méthodiquement le parcours. Outre les guides touristiques, il épluchait tous les documents qu'il pouvait trouver. Chaque fois qu'il devait aller à Paris pour les affaires de sa « boîte », il courait les Offices de tourisme et les consulats ou ambassades des pays traversés pour accumuler tous les renseignements pratiques indispensables. A la fin de l'année 76, il était arrivé à Calcutta, au terme d'une traversée de cinq pays asiatiques : la Turquie, l'Iran, l'Afghanistan, le Pakistan et l'Inde. Cet itinéraire, il le connaissait dans tous ses détails, y compris les "crochets" qu'ils ne manqueraient pas de faire : en Turquie jusqu'à Ephèse, par Bursa et Smyrne, en Iran jusqu'à Persépolis et Chiraz par Ispahan au départ de Téhéran, en Inde jusqu'à Ellora et Ajanta à partir de Delhi et jusqu'aux chefs d'oeuvre de l'état d'Orissa au départ de Calcutta.

Toute l'année 77 fut occupée par la suite de l'itinéraire qui devait, dans un premier temps, les conduire de Calcutta à Sydney, sur la côte Est de l'Australie, par Singapour et l'Indonésie. Cette seconde partie du parcours donna beaucoup de mal à Albert. La situation politique de la Birmanie

rendait plus que problématique la traversée de ce pays. Du moins dans l'immédiat car les choses pouvaient changer en vingt ans II envisagea donc les deux scénarios : il étudia et mit au point l'itinéraire birman au cas où la traversée du pays serait possible. Dans le cas contraire, il mettrait la voiture (ou le minibus ?) sur un bateau à Calcutta, ou à Chittagong au Bangla-Desh, et ils débarqueraient dans un port thaïlandais sur la presqu'île de Malacca. De là ils ne continueraient cependant pas directement vers Singapour via la Malaisie : Albert envisageait de remonter d'abord vers Bangkok, peut-être par le train au départ de Nakhonsrithamrat. De Bangkok en effet, ils pourraient aller visiter le site d'Angkor au Cambodge si la situation politique s'améliorait dans ce pays, comme il l'espérait : Albert n'oubliait pas les fabuleuses architectures surgissant de la jungle qu'il avait contemplées dans le livre de géographie de son enfance.

Ensuite, il ne restait plus qu'à filer vers Singapour d'où ils embarqueraient soit vers Sumatra toute proche, soit vers Jakarta, la capitale de l'Indonésie, dont ils parcourraient d'ouest en est l'île principale, Java, en visitant tous ses chefs d'oeuvre et, en particulier, le plus prestigieux d'entre eux, le temple de Borobudur, sur lequel Albert avait lu, dans une revue, un reportage illustré de photos qui lui avaient fait une impression aussi forte qu'Angkor. Lors d'un de ses déplacements à Paris, il demanda à l'ambassade d'Indonésie dans quel port de ce pays se faisaient les embarquements pour Port-Darwin, en Australie. Sa question parut surprendre le flegmatique bureaucrate de service qui se renseigna et lui cita un nom qu'il nota soigneusement : le personnel de l'ambassade, de même que les personnes qui faisaient la queue dans le bureau, durent croire qu'il s'agissait d'un industriel qui prenait des renseignements pour ses exportations. Ils auraient été bien étonnés d'apprendre qu'Albert Martin était un routard qui s'informait pour un tour du monde.

La traversée de l'Australie était impressionnante en raison des dimensions considérables de ce pays, mais elle ne devait pas poser plus de problèmes matériels que la traversée de l'ouest américain. Albert se souvenait des magnifiques autoroutes filant à travers les déserts du Nevada ou du Colorado avec, périodiquement, de grands panneaux annonçant le prochain relais "*Gas. Food. Lodging*". Il pensa que l'Australie devait ressembler à cela, les kangourous en plus, et tous les renseignements qu'il put trouver le lui confirmèrent.

A la fin de l'année, il put donc chercher des renseignements sur la plus importante traversée par mer de leur parcours : celle du Pacifique Sud. A priori, il trouverait sans trop de mal des cargos reliant Sydney à Valparaiso, au Chili, et il pourrait négocier le transbordement de son véhicule. Mais, à ce point de son expédition, il se posa un grave problème : valait-il mieux faire passer la voiture d'Australie en Amérique du Sud ou n'était-il pas préférable de la revendre à Sydney et d'en acheter une autre, sans doute pour pas cher, en arrivant au Chili, voiture qu'il revendrait à nouveau une fois terminée leur traversée des Amériques ? Cette question l'arrêta longtemps. Il se renseigna sur les prix des véhicules dans les différents pays concernés, fit de savants calculs à partir du cours des monnaies et envisagea les problèmes de douane. Ce fut un casse-tête et d'autant plus qu'il ne pouvait pas en débattre avec Gabrielle qui lui aurait sans doute ri au nez en lui objectant tout ce qui pouvait se passer avant que le moment soit venu de réaliser cette aventure.

Personnellement, il préférerait de beaucoup revenir avec le véhicule qui aurait fait, comme eux, le tour complet de la planète. Le problème qu'il se posait, et qui, en définitive, était dicté par des considérations d'économie, était un faux problème : c'est ce qui lui apparut clairement un matin, au réveil. Car leur fabuleuse expédition ferait certainement grand bruit. Toute la presse française suivrait leur progression. A leur retour, ils seraient célèbres : des revues leur achèteraient cher articles et interviews. Albert raconterait leur aventure dans un livre qui serait un succès de librairie, un best-seller; on l'inviterait à la télévision pour en parler et l'émission battrait des records d'écoute. Bref le voyage, loin de les ruiner, les enrichirait. Que pesait, dans ces conditions, le prix d'une traversée ?

Dès le début de l'année suivante, il reprit donc son itinéraire : la remontée, de Valparaiso jusqu'aux Etats-Unis, ne posait aucun problème de routes : il existait un boulevard, une voie triomphale. C'était la fameuse "*panaméricaine*" qui relie le Texas à l'Argentine à travers l'Amérique centrale et l'arc andin. En y regardant de plus près, Albert s'aperçut qu'il y aurait cependant quelques problèmes dans la traversée de certains pays instables d'Amérique centrale où la route était d'ailleurs interrompue à plusieurs reprises. Il envisagea donc un nouveau transbordement par mer depuis la Colombie jusqu'à un port du Honduras ou du Guatemala, par exemple Puerto Barrios, d'où ils continueraient vers le Mexique et le Sud des Etats-Unis : ils pourraient visiter alors des régions qu'ils ne connaissaient pas encore comme la Louisiane ou la Floride, avant de remonter vers New-York et de s'embarquer vers la vieille Europe. Cette traversée des deux Amériques leur donnerait l'occasion de voir tous les sites précolombiens, les forteresses andines, comme ce Macchu-Picchu qu'il avait admiré dans le film d'Arnaud, ainsi que les Pyramides du Guatemala et du Mexique. Evidemment la baie de Rio et les chutes d'Iguassu restaient à l'écart de son itinéraire. Albert le regrettait mais le détour n'était pas possible : ces sites étaient décidément trop éloignés de la Panaméricaine. En Asie, il avait dû de même, et à son grand regret, renoncer à Hong-Kong, au palais de Pékin et à la Grande Muraille. Tout n'était pas possible : il fallait en prendre son parti. A moins que... Une fois sur place... Sait-on jamais ?

Il avait presque bouclé sa boucle quand il s'avisa que son itinéraire comportait une grave lacune : il avait traversé l'Europe, l'Asie, l'Océanie et l'Amérique: pour que ce soit un tour du monde vraiment complet, il y manquait l'Afrique. Albert consacra toute la fin de l'année 78 à réparer cet oubli. Comment se rendre par mer du continent américain jusqu'à Dakar ? Renseignements pris, il découvrit que le mieux n'était pas de partir des Etats-Unis, mais du Brésil, par exemple de Récife. Il fallait donc renoncer aux pyramides aztèques, mais ce changement permettait de sauver Rio et les chutes d'Iguassu.

Toutefois le retour en Europe depuis Dakar lui donna beaucoup de soucis : les routes sahariennes les moins impraticables partaient du Niger et du Mali vers le sud algérien. La meilleure (ou la moins mauvaise) reliait Agadès, au Niger, à Ghardaia par Tamanrasset. Parcours risqué : ils ne trouveraient pas, là, de "*Gas, Food, Lodging*" tous les vingt kilomètres. Mais le plus difficile, ce serait avant : comment, de Dakar, rejoindre Agadès ? Albert se souvenait des routes africaines. Quatre ans plus tôt, au cours de leur voyage, Gabrielle et Pauline avaient réussi à le convaincre de ne pas faire par le train le trajet Bamako-Dakar : d'après leurs renseignements, c'était une expédition épuisante. Quant à la route, c'était une piste horrible et quasiment impraticable. Ils avaient donc finalement pris l'avion. Cette fois, pensa Albert ils seraient sans doute bien contents s'ils réussissaient à faire charger la voiture sur un wagon jusqu'à Bamako. Après quoi le plus dur serait fait. Mais il se dit que, de toute façon, il n'était pas possible de faire un tour du monde sans rencontrer de temps en temps des difficultés. L'Afrique, ce serait dur jusqu'au sud algérien, voilà tout...

Après Ghardaia, par contre, ce n'était plus qu'un jeu d'enfant. Un seul problème se posait : après l'Algérie, rentreraient-ils par le Maroc et l'Espagne ou par la Tunisie, la Sicile et l'Italie ? Retrouveraient-ils le sol de la mère-patrie au sommet d'un col pyrénéen ou alpestre ? Après les épouvantables difficultés de la traversée de l'Afrique noire, ce problème était agréable à traiter. Albert soupesa en détail l'intérêt touristique comparé des deux itinéraires : d'un côté les villes impériales du Maroc, les merveilles de l'Andalousie, de l'autre Djerba, l'Etna, la baie de Naples, la Ville éternelle... Il fut incapable de se décider et prit le parti de laisser la question en suspens : les deux itinéraires, avec leurs centres d'intérêt respectifs, prirent place dans le gros dossier qu'il préparait secrètement et qu'il enferma dans son secrétaire. A titre personnel, pourtant, il penchait pour le Maroc et l'Espagne pour des raisons non pas touristiques mais sentimentales : il aimerait

terminer son extraordinaire expédition par le col de Puymorens comme ils avaient autrefois terminé leur première incursion en terre étrangère. Cela ferait une bonne conclusion au livre qu'il écrirait à leur retour et dont il avait déjà trouvé le titre: *Par monts et par vaux*.

Cette fois, la boucle était vraiment bouclée; le dossier était complet dans le secrétaire, avec ses variantes et, de temps en temps, ses doubles ou même, triples scénarios. Soudain, au début de l'année 79, Albert se demanda si tout n'allait pas être remis en question : la révolution iranienne triompha et l'ayatollah Khomeini, de retour d'exil, installa à Téhéran une République islamique pure et dure. Allait-il transformer le pays en forteresse, l'isoler, fermer ses frontières ? Si oui, comment se rendre d'Istanbul en Inde ? Jamais Albert ne s'intéressa autant à la politique étrangère : comme les informations diffusées par les journaux télévisés lui paraissaient trop sommaires, il se mit à lire assidûment *Le Monde* tous les jours. A la fin de l'année, un autre événement, irrémédiable celui-là, se produisit dans la même région : l'armée soviétique envahit l'Afghanistan. Très vite, comme on pouvait le prévoir, une guérilla commença et le pays fut transformé en champ de bataille. Albert reprit ses cartes : si la traversée de l'Iran restait possible, on pouvait éviter le passage par l'Afghanistan et rallier directement le Pakistan par le sud iranien. Certes de Kerman à Zahédan, à travers les déserts du Séïstan iranien, puis de Zahédan à Quetta au Pakistan, les routes étaient des pistes détestables, mais moins qu'en Afrique. Et puis Albert avait vu le film tiré du *Désert des Tartares* de Buzzatti et, quand il avait appris que les magnifiques décors du film avaient été photographiés dans le sud de l'Iran, cela lui avait donné l'envie de connaître la région. Tout était donc suspendu à l'évolution de la situation à Téhéran et à la possibilité de transiter par le territoire de la République islamique. Hélas, l'année suivante, commença la guerre avec l'Irak. Albert se dit avec philosophie que la retraite était en 95 pour lui, en 96 pour Gabrielle : la guerre entre l'Iran et l'Irak ne durerait pas quinze ou seize ans, pas plus sans doute que la guérilla afghane. Il espéra de même une amélioration de la situation dans le sud-est asiatique, et il se mit à étudier les problèmes matériels de l'expédition.

Et tout d'abord le calendrier. Il reprit tout son itinéraire en détail : en additionnant le temps du voyage proprement dit, celui qu'ils passeraient sur la route ou en mer, le temps des visites touristiques, les temps de repos (et il compta largement), il parvint à une durée approximative de deux ans, ce qui lui parut raisonnable. D'autant que cela s'accordait parfaitement aux climats des continents successivement traversés. Jusqu'à Singapour, ils seraient dans l'hémisphère nord. En quittant la France au printemps, ils pourraient avoir traversé l'Anatolie ainsi que les hauts-plateaux iraniens et (éventuellement) afghans avant l'hiver, le froid et la chute des neiges. Dans le sous-continent indien, ils bénéficieraient de l'été du même nom, saison idéale avant l'arrivée de la mousson. Bien sûr, la traversée des régions équatoriales risquait d'être un peu pénible sur le plan climatique, mais cela se limiterait à quelques mois. En Australie et en Amérique du Sud, ils seraient dans l'hémisphère austral : les saisons y seraient inversées. L'automne et l'hiver européens correspondraient donc au printemps et à l'été là-bas. Que demander de mieux ? D'ailleurs, dans ces contrées, même l'hiver austral est atténué par la latitude, à l'exception peut-être de certains itinéraires en altitude dans les Andes. En Afrique, ils retrouveraient l'hémisphère nord et, d'après ses calculs, ils traverseraient le Sahara en automne ou au début de l'hiver, saison favorable relativement à la température, même si elle comporte des risques de vents de sable. Le franchissement des cols pyrénéens ou alpestres (selon l'itinéraire finalement retenu) devrait se faire après la fonte des neiges, deux ans, approximativement, après le départ.

Ces problèmes réglés, Albert se mit à réfléchir sur le véhicule le plus approprié pour une telle expédition. Il était clair qu'un engin très robuste s'imposait. Une voiture individuelle ? Un minibus ? Un véhicule de tourisme ordinaire, une conduite intérieure de série, risquait de ne pas tenir le coup. Les Anglais d'Istanbul, eux, avaient choisi le minibus, non seulement pour sa robustesse, mais afin de pouvoir y coucher les soirs où ils ne trouveraient pas d'hébergement

convenable. C'était une excellente idée, mais Albert avait omis de noter la marque de ce véhicule. Il commença à se renseigner sur les différents modèles, leurs caractéristiques, leurs performances, leur consommation et leur prix. Il évita bien sûr de le faire à Feurvilliers où il redoutait les questions indiscretes, mais ; à chacun de ses déplacements à Paris, il complétait sa documentation, tout en sachant que des modèles nouveaux risquaient de sortir d'ici quinze ans : il faudrait revoir le problème le moment venu.

Restait à étudier, au moins dans ses grandes lignes, le budget de l'expédition. Albert le fit, bien entendu, à titre purement indicatif et de façon très approximative. Les dépenses étaient de deux ordres : ce qu'il appelait les « investissements » (essentiellement l'achat du minibus), et les dépenses de "fonctionnement", le carburant, la nourriture et l'hébergement, les transbordements par mer, les imprévus de toutes sortes... Encore fallait-il tenir compte de l'augmentation prévisible des prix d'ici quinze ans. Il calcula ce que représenteraient approximativement leurs deux pensions de retraite qui, pendant les deux ans du voyage, seraient, comme il se doit, entièrement consacrées à en couvrir les frais. Albert fut un peu effrayé en comparant le chiffre des "dépenses" à celui des "recettes". Même en piochant largement dans leurs économies, placées en SICAV financières, ils ne couvraient guère que les frais d'"investissement" Albert se souvint que les Anglais d'Istanbul avaient vendu leur maison pour payer l'achat de leur matériel, à commencer par le minibus, et se constituer une réserve de trésorerie. Comment éviter d'en venir à cette extrémité ? Il envisagea plusieurs solutions, soit un emprunt qu'ils rembourseraient à leur retour grâce aux droits d'auteur de son livre, soit le recours à des sponsors, comme le faisaient les navigateurs solitaires ou les concurrents des grands rallyes automobiles. Il était certes trop tôt pour prendre une décision, mais mieux valait savoir dans quels termes se poserait le problème.

\*

Depuis quelques années, Albert était tellement absorbé par la préparation de la grande aventure qu'il avait laissé passer deux étés sans même penser à de nouveaux voyages. Ils avaient fait des locations, une année sur la côte bretonne, une autre dans le midi. En 79, alors qu'il était si fort préoccupé par la situation en Iran, Albert proposa à Gabrielle une randonnée "nomade" jusque dans le Sud tunisien en passant par l'Italie. Etant donné que, pour leur périple autour du monde, il penchait pour un retour par le Maroc et l'Espagne, pourquoi ne pas visiter dès maintenant le sud de l'Italie, la Sicile et la Tunisie ? Gabrielle fit la moue : c'était bien loin, bien long... Il risquait de faire très chaud : ce serait épuisant. Elle préférait des vacances plus reposantes. Après réflexion, cependant, elle se reprit : la Tunisie, pourquoi pas ? Mais plutôt que d'y aller en voiture, pourquoi ne prendraient-ils pas l'avion jusqu'à Tunis ? Là-bas, ils pourraient louer une voiture, peut-être même une voiture climatisée. La Tunisie était un petit pays : en quatre semaines, ils auraient largement le temps d'en faire le tour et de l'explorer en détail en prenant des jours de repos s'ils en éprouvaient le besoin. Albert fut un peu dépité : si à 48 ans, sa femme trouvait trop fatigant un petit parcours comme celui-là, que serait-ce à 65 ans, le jour où il s'agirait de partir, comme les Anglais d'Istanbul, pour un tour du monde ? Il se rendit cependant à ses raisons et ils s'envolèrent pour Tunis.

Ils descendirent dans le Sud, traversèrent le Chott-el-Djerid et, après Nefta, firent une incursion en territoire algérien jusqu'à El Oued. L'hôtel où ils logèrent dans cette ville était flanqué d'une sorte de tour en forme de minaret où Albert grimpa un soir pour photographier le panorama de

la "*ville aux mille coupoles*" au soleil couchant. Au delà, El Oued était entièrement cernée par de hautes dunes sablonneuses qui faisaient de cette ville, même le soir, un four torride où l'on mourait de soif. Albert regardait de loin ces dunes qui lui rappelaient celles du livre de géographie de son enfance. Plus loin commençait le vrai désert. Pour venir jusqu'à El Oued, ils avaient parcouru des routes qui, par endroits, étaient à moitié recouvertes de sable. Au delà des dunes, des pistes descendaient vers le Sud, vers l'Afrique Noire, vers le fleuve Niger... Deux mille kilomètres de sable... C'est par là qu'ils arriveraient au terme de leur tour du monde, après des milliers d'autres kilomètres sur quatre autres continents... Le tour du monde... Depuis qu'ils avaient rencontré les Anglais à Istanbul, trois ans plus tôt, Albert ne pensait plus qu'à cela. Il n'en avait jamais parlé à personne, sauf un jour à Pauline qui, depuis, n'y avait jamais fait allusion. Quant à Gabrielle, il n'avait jamais osé lui en reparler. Pour la première fois, ce jour-là, il pensa à ce voyage comme à une simple hypothèse et, en regardant de loin les dunes, cette hypothèse lui apparut soudain quelque peu déraisonnable. Et pourtant ! A quoi bon travailler, se battre pour l'entreprise au point de se faire traiter de "fayot", comme cela lui était arrivé, alors qu'il ne pensait qu'à son salaire, à quoi bon faire des économies, mettre de l'argent de côté, constituer une réserve, s'il n'y avait rien au bout ? Lui qui avait si souvent regretté que ses vacances fussent si courtes, que ferait-il quand arriveraient enfin les grandes vacances, si disparaissait ce qui pouvait leur donner un sens ?

Albert descendit de son observatoire et rejoignit sa femme au restaurant de l'hôtel. Ils remontèrent vers Tunis par la côte et rentrèrent en France. L'année suivante eut lieu le mariage de Pauline et d'Arnaud et, en 81, naquit un bébé qui reçut le prénom de Bruno. Quand Albert et Gabrielle allèrent voir leur fille et leur petit-fils à la maternité de Lyon où avait eu lieu l'accouchement, ils rencontrèrent, au chevet de la jeune mère, le Professeur Pasquier et son épouse, les parents d'Arnaud. A un moment, le Professeur Pasquier dit :

- Eh bien, M. Martin, vous qui êtes un *globbe-trotter*, quelle sera votre prochaine expédition ?

Albert fut pris au dépourvu. Il craignit que Pauline n'eût l'idée de parler de son projet de tour du monde, mais non : elle était occupée à allaiter le petit Bruno et ne pensait manifestement pas à autre chose.

- Nous n'avons pas de projet dans l'immédiat, fit évasement Albert, ce qui était vrai.

- Nous vieillissons, ajouta Gabrielle en souriant. De temps en temps, mes crises d'arthrose se chargent de me rappeler que nous avons dépassé la cinquantaine. Et puis nous voilà grands-parents.

Gabrielle, effectivement, vieillissait. Outre qu'elle s'était empâtée, comme Albert, elle se plaignait de vives douleurs au niveau des reins qui, le matin surtout, l'empêchaient de se baisser. Elle avait beau multiplier les séances chez le "kiné", faire de la gymnastique, y compris en piscine, et des "rayons" de toute sorte, rien n'y faisait. Et elle ne manquait pas de répéter qu'elle se sentait "patraque".

Un événement immense se produisit pourtant l'année suivante : l'âge de la retraite passa de 65 à 60 ans. Cinq ans de vie gagnés ! Au lieu de 96, Albert et Gabriel le seraient libres en 91. Le projet de tour du monde se rapprochait soudain de façon miraculeuse, tant et si bien qu'Albert, qui avait toujours considéré la politique comme un jeu un peu futile, commença à changer d'opinion et considéra la gauche avec sympathie. Mais ce fameux tour du monde, en se rapprochant brusquement, cessait d'être une hypothèse, une idée abstraite, un projet lointain, pour devenir une réalité qu'il allait falloir prendre à bras le corps.

- Tu te souviens, dit-il un jour à sa femme, de ces Anglais d'Istanbul qui partaient faire le tour du monde en minibus ?

Gabrielle eut un regard interrogateur. Elle avait oublié cet épisode. Albert le lui rappela et



elle dit :

- Ah, en effet, je me souviens, maintenant. Je me demande jusqu' où ils sont allés, ces deux-là...
- Pourquoi veux-tu qu'ils n'aient pas réussi à faire leur tour complet ?
- Parce que c'est tout de même une drôle d'expédition, tu ne trouves pas ? Tu te vois te lancer dans une aventure pareille ?
- Pourquoi pas ? A soixante ans, c'est tout de même beaucoup plus faisable qu'à soixante-cinq.

Mais Gabrielle avait l'air sceptique :

- Tu te rends compte ? Quarante mille kilomètres !
- Beaucoup moins. On n'est pas toujours au niveau de l'équateur. Et puis on ne traverse pas les océans en minibus.
- Moi, il me semble que, si je devais faire un tour du monde à mon âge, je préférerais le faire par avion. Je regardais ton catalogue, quand on a acheté les billets pour la Tunisie : ils proposent des tours du monde très variés à des prix tout à fait raisonnables. Tu as le choix entre cinquante itinéraires avec toutes les étapes possibles et imaginables. J'en ai même vu qui comportent des "parcours terrestres", comme ils disent, entre deux étapes, par exemple de New-York à Los Angeles ou de Pékin à Hong-Kong, sans parler de ceux qui te ramènent de Pékin à Moscou par le Transsibérien. Et tu peux, si tu en as envie, t'en faire faire un personnalisé, sur mesure, où tu choisis toi-même tes étapes. Ça, ce sont des formules valables à nos âges. Mais en minibus, tu te rends compte ! Tu as pensé à l'état des routes ? aux climats ? et à tous les pays en guerre ?
- Alors, comme ça, tu as pensé, toi aussi, à un tour du monde ?
- Pourquoi ? Tu y as pensé, toi ?
- Oui, mais à un vrai, comme celui de nos Anglais.

Une fois de plus, Gabrielle était raisonnable. Tous les gens sérieux l'auraient approuvée. Mais Albert la trouvait justement trop raisonnable. Son idée de tour du monde aérien était banale à pleurer. Une idée de vieux. Pourquoi pas un voyage organisé, tant qu'à faire ! Un "*voyage Bidochon*", comme disait Albert, depuis qu'il avait lu par hasard, un jour, à la Bibliothèque municipale, une bande dessinée racontant les mésaventures de ce couple bourgeois caricatural qui "suivait le guide" au bout du monde. Un tour aérien ne comportait aucune difficulté, aucun imprévu, aucun risque, donc aucun mérite, aucune "gloire". Adieu la notoriété, adieu le livre *Par monts et par vaux*, adieu les interviews à *Paris-Match*, les invitations à la télé. Un voyage qu'on ne racontait pas, dont les autres ne parlaient pas, était un voyage inutile, un voyage pour rien. Si Marco Polo n'avait pas fait son récit à son retour, il aurait couru le monde inutilement. Albert se dit qu'il lui restait moins de dix ans pour convaincre Gabrielle, mais il ne désespérait pas d'y arriver.

Il avait pensé faire un voyage en Inde en 83 pour voir de près un pays pauvre du Tiers-Monde qui faisait partie de son itinéraire. Mais il dut y renoncer car, cette année-là, le gouvernement décréta une restriction draconienne sur les achats de devises étrangères et même une limitation des sorties de francs français. Albert s'en consola vite car Pauline et Arnaud leur confièrent le petit Bruno, âgé maintenant de deux ans, pendant qu'ils partaient quelques semaines "en jeunes mariés" sur la côte. Gabrielle avait eu l'idée de faire une location dans l'île d'Oléron, pour se rappeler leur jeunesse. Albert aimait beaucoup son petit-fils qui, de son côté, adorait son "Papy". Ils faisaient de grands châteaux de sable sur la plage de St Trojan et ils regardaient la marée montante les démolir, le soir, après avoir entouré les murailles et sapé les tours l'une après l'autre jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une ondulation à peine perceptible qu'une vague plus forte que les autres achevait d'égaliser.

- A pu de château, papy, disait l'enfant.
- Eh non, tu vois, y a plus de château ! Allez, on va aller voir si

le dîner est prêt. On reviendra faire un autre château demain.

Quelquefois, le soir, il se promenait seul le long de cette plage. Gabrielle ne l'accompagnait pas souvent : elle ne voulait pas, disait-elle, laisser Bruno seul à la maison. Mais la vraie raison, c'était que marcher commençait à la fatiguer. Albert repensait à un soir, plus de trente ans plus tôt, où il était venu avec elle sur cette plage et lui avait dit : "Quand nous serons mariés, nous voyagerons, n'est-ce pas ?" Eh bien, ils n'avaient guère voyagé : il pensait à tous les sites célèbres, à tous les monuments illustres qu'ils n'avaient pas visités. Il se dit qu'il risquait fort de quitter ce monde sans le connaître et il s'aperçut qu'il envisageait maintenant de ne pas faire son tour du monde ou de le remplacer par le vulgaire "*voyage Bidochon*" auquel pensait Gabrielle.

Quelques semaines après leur retour à Feurvilliers, Albert ressentit, un matin, une violente douleur au ventre et, après une prise de sang, le médecin traitant diagnostiqua une vulgaire appendicite. C'était bénin mais il joua de malchance ou fut mal soigné : à la clinique, les complications se succédèrent et, finalement, une péritonite se déclara. Pauline, accourue au chevet de son père, le fit transporter à Lyon dans le service du Professeur Pasquier qui l'opéra pour la troisième fois en quelques semaines. Quand il revint chez lui, après deux mois, il avait perdu plus de dix kilos. Gabrielle lui avoua plus tard que, quand elle l'avait revu, elle avait eu l'impression de voir son père, mort quelques années plus tôt à 80 ans. Lui-même, en se regardant dans la glace, en pyjama et robe de chambre, trouva qu'il avait l'air d'un vieillard, avec ses joues creuses et ses cheveux gris et clairsemés. Il n'en avait pourtant pas fini avec les ennuis de santé car, peu après son retour, une éventration se déclara : il dut retourner à Lyon au début de l'année suivante et repasser sur le billard du Professeur Pasquier. Il y retourna encore dans les mois qui suivirent, mais dans un autre service : on lui fit des examens cardiaques suite à des douleurs qu'il ressentait dans la poitrine quand il montait la moindre côte, et il fallut lui faire une "*angioplastie*" des artères coronaires.

Il se remit très lentement, très difficilement. Aux vacances de 84, ils gardèrent à nouveau Bruno, toujours à l'île d'Oléron. Cette fois, c'est Gabrielle qui lui proposait parfois une promenade, le soir, avec l'enfant qui était maintenant "un grand garçon", mais c'est Albert qui traînait la jambe et préférait rester regarder la télévision. Il était même moins disponible pour accompagner Bruno sur la plage, d'autant que les châteaux de sable avaient été remplacés par des parties de badminton qui le fatiguaient : il restait parfois faire la sieste toute l'après-midi... Cette année-là, Pauline et Arnaud étaient allés en Indonésie. Albert et Gabrielle les virent, en diapos ou en vidéo, perchés au sommet des stupas de Borobudur ou en pirogue au milieu de la jungle de Bornéo, et, après leur départ, il dit à sa femme :

- Ah, c'est beau d'être jeune !

- Eh bien, répondit Gabrielle, moi qui croyais que tu voulais faire le tour du monde en minibus, à la retraite !

- Je le voudrais toujours mais... je vieillis.

L'année suivante, il avait "récupéré", il se sentait presque "en forme", et ils partirent faire le voyage en Inde auquel ils avaient renoncé deux ans plus tôt. Ils traversèrent le pays en train d'est en ouest, à l'exception de quelques étapes qu'ils firent par avion. Albert revint émerveillé par le Taj Mahal, les temples de Khadjuraho et les sanctuaires rupestres d'Ajanta, mais il trouva l'expédition très éprouvante, plus encore que l'Afrique : les chemins de fer indiens, les foules des gares, la mousson, les nuées de mendiants et de lépreux qui s'accrochaient à leurs basques, le harcèlement des taxis et des "rickshaws" qui voulaient les prendre en charge, la misère, la cohue, la crasse, l'épuisèrent. Pour la première fois, il eut la surprise de voir Gabrielle "tenir le coup" mieux que lui. De plus, quand il se vit dans un taxi bringuebalant fendant une véritable marée humaine sur le pont d'Howrah, quand il se retrouva, dans les rues de Bénarès au milieu des pousse-pousse, des rickshaws, des triporteurs baptisés "scooters", des charrettes à bras, des bourricauds, des taxis, des

attelages de chameaux et de la foule, toujours de la foule, quand il circula sur les routes de campagne défoncées où des cars d'un autre âge zigzaguaient entre les troupeaux de vaches, il repensa à son projet de tour du monde, il s'imagina, au volant de sa R.25 au milieu de ce capharnaüm et il se dit : « C'était de la folie. Circuler dans ces pays est impossible. » Quand ils reprirent l'avion à Bombay après quatre semaines, il était définitivement persuadé que l'"idée de vieux" de Gabrielle était décidément la seule raisonnable.

Il lui restait cinq années à "tirer" avant la retraite : ce furent les plus longues. Il s'aigrissait. Au bureau, il lui arriva d'avoir des prises de bec avec certains de ses subordonnés, une fois même avec son P.D.G. Chez lui, il eut aussi quelques accrochages avec sa femme. C'est que Gabrielle se sentait de mieux en mieux : ses vertèbres s'étaient-elles ressoudées d'elles-mêmes ? En tout cas ses douleurs disparurent et c'était elle, maintenant, qui se payait le luxe de trouver que son mari vieillissait. Et c'était vrai. Un jour, en se levant de table, Albert eut l'impression que sa jambe droite traînait un peu. Il avait à donner un coup de téléphone : il s'approcha de l'appareil mais s'aperçut que ses doigts avaient du mal à trouver les touches du clavier. Le médecin, appelé d'urgence, constata qu'il avait une tension de 27 ! Il avait failli faire une attaque ! Désormais il dut prendre toute une série de comprimés matin et soir, faire vérifier sa tension à date fixe et faire renouveler son ordonnance régulièrement... Un soir, les Martin reçurent à dîner le Directeur commercial de l'entreprise où Albert était lui-même Chef des services financiers, ainsi que son épouse. Ce collègue, qui était légèrement plus âgé qu'Albert, était, lui aussi, sous traitement à la suite d'une récente alerte cardiaque. Ils passèrent presque toute la soirée à se raconter leurs malheurs respectifs, à comparer leurs traitements, à parler régime alimentaire, hygiène de vie, activités permises, déconseillées et défendues, au point que, finalement, Gabrielle intervint :

- Si nous changions de conversation ? dit-elle. Vous n'êtes pas drôles, vous savez ! Vous êtes bien de mon avis, Mme Montereau ? Quand je vous entends, j'ai l'impression d'être dans un club du Troisième âge !

Albert prit sa retraite en octobre 90, deux ans après Montereau. La direction de l'entreprise où il avait travaillé 25 ans organisa une petite fête à laquelle s'associèrent le Comité d'entreprise et l'amicale du personnel. Le Président-Directeur général fit l'éloge d'Albert, soulignant la difficulté qu'il aurait à retrouver un collaborateur de sa qualité. Albert partit les bras chargés de cadeaux. Comme sa réputation de *globbe-trotter* était bien établie, c'étaient surtout de beaux livres d'art illustrés de superbes photographies. Il les feuilleta en arrivant chez lui. Un volume s'intitulait *Les citadelles des Incas* et il reconnut certaines vues qu'il avait admirées, bien des années auparavant, dans le film d'Arnaud. Un autre volume avait pour titre *Retour à Angkor*, sans doute parce que quelques "tours" se risquaient à nouveau là-bas, comme Albert l'avait espéré autrefois. Il jeta un coup d'oeil aux photos représentant les Bouddhas et les Dieux hindous qui lui rappelèrent Ajanta et Khadjuraho. Il plaça les volumes en se promettant de les étudier de façon approfondie plus tard. Il ne se dit même pas que les temples khmers et les citadelles Incas faisaient partie de son itinéraire autour du monde et que les moyens d'y accéder figuraient dans son dossier : il n'y pensait plus depuis longtemps.

\*

Gabrielle prit à son tour sa retraite en 91. Elle était très dynamique et participait à plusieurs

activités de l'Association "*Feurvilliers-accueil*". Pauline et Arnaud lui confiaient souvent leurs enfants pendant les vacances : Bruno avait maintenant dix ans et il avait une petite soeur qui en avait cinq. Gabrielle était très satisfaite parce que cela les obligeait à faire, comme autrefois, des locations en bord de mer, alors qu'Albert aurait volontiers passé tout l'été à Feurvilliers. Il avait toujours l'esprit curieux : il faisait de vastes lectures sur la géographie, l'art, l'histoire, mais il passait presque toutes ses après-midis à faire la sieste et toutes ses soirées à regarder la télévision. Il avait conservé le goût des reportages et il était très assidu à des émissions comme *Thalassa*, *Ushuaia*, *Faut pas rêver...*

Un soir, il y eut une émission sur les îles flottantes du lac Titicaca et ils se souvinrent de les avoir déjà vues dans un film d'Arnaud.

- Au fait, dit Gabrielle, et notre tour du monde ?

Albert sursauta :

- Un tour du monde en minibus ?

- Non, bien sûr ! Par avion. Il serait temps d'y penser, tu ne crois pas ? Dans quelques années, il sera trop tard.

- Oui, répondit Albert, il serait temps, grand temps... Peut-être même est-il déjà trop tard...

---

## GENEVIEVE

"Qu'est-ce qu'elles peuvent être grasses, les bonnes femmes de Renoir !", se dit Georges. Le volume, presque entièrement constitué de reproductions en couleurs, s'intitulait banalement : *Le nu dans la peinture*. Georges regarda le numéro de la page, puis la liste des tableaux à la fin du volume. C'étaient *Les baigneuses*. "De la viande", pensa-t-il. Celle du bas surtout était répugnante avec ses hanches et son abdomen boudinés, flasques. Mais au poids, l'autre devait la valoir. Chose curieuse, ces deux baigneuses aux corps de matrones trop nourries, avaient des têtes enfantines au-dessus de gros cous plissés comme leurs ventres. "J'ai l'impression que les femmes de Rubens sont quand même moins adipeuses", pensa Georges. "Et pourtant..." Il revint à l'*Index* final et se mit à chercher le nom de Rubens.

- Tiens, tiens ! On s'intéresse à la peinture ?

Il lui fallut quelques secondes pour réaliser que c'était à lui que la question était posée. Une voix féminine. Il releva les yeux : le visage qui le regardait ne lui disait rien. La femme, très belle, pouvait avoir son âge, la quarantaine; son regard était étincelant, imperceptiblement ironique ou amusé, lui sembla-t-il.

- Excusez-moi, dit-il, je...

Elle sourit et murmura comme pour elle-même :

- Je m'y attendais, il ne me reconnaîtra pas.

Il replaça le livre sur le rayon, un peu gêné d'être surpris en train de reluquer des femmes nues, même dans un livre d'art. La femme le regardait toujours dans les yeux en souriant. Elle semblait dire : "Allons ! Devinez !". C'était la fin de l'après-midi et la librairie, qui était déjà presque vide, n'allait pas tarder à fermer. Georges aperçut l'employée qui les lorgnait avec un petit air ironique et il en ressentit un peu d'agacement. Il regarda la femme : c'était son sourire qui lui rappelait quelque chose... Oui, ce pli des lèvres, légèrement moqueur, il lui semblait bien l'avoir vu quelque part. Mais où ? Brusquement, le souvenir lui revint :

- Geneviève ! Je ne me trompe pas ?

- Ah tout de même ! fit-elle avec un peu d'humeur. Je me demandais si j'avais changé à ce point.

- C'est qu'il y a longtemps, dit-il, et je m'attendais si peu à vous voir...

Il pensait : "Elle a drôlement changé, mais en bien." Quand elle était étudiante, elle était toute mince. Elle portait souvent un pull-over beige qui lui moulait la poitrine. Elle avait les cheveux longs, attachés en queue de cheval : c'était la mode, à l'époque. Peut-être sa nouvelle coiffure était-elle ce qui la changeait le plus : elle avait maintenant les cheveux blonds, à la fois courts et bouffants et cela lui faisait une tête plus ronde qu'autrefois. Ce qui la rendait aussi méconnaissable, c'était cette robe très belle, une robe d'été bleu clair d'une simplicité savante. Et puis elle avait la taille moins fine. "Elle a épaissi, se dit Georges, mais ça ne lui va pas mal." Son

visage s'était transformé plutôt qu'il n'avait vieilli : elle était soignée, maquillée avec discrétion, alors qu'étant étudiante elle ne mettait ni fond de teint ni rouge à lèvres. Ce qui avait le moins changé en elle, c'étaient ses yeux, son regard perçant et légèrement railleur qui, autrefois lui mettait le coeur en cendre. Il dit :

- Si nous allions bavarder quelque part ?

Ils sortirent et se trouvèrent au milieu de la foule du Boulevard St Michel. Elle marchait près de lui sans mot dire en regardant droit devant elle. Georges pensa : « Elle est élégante. C'est drôle : la gamine rieuse est devenue une femme chic. »

- J'étais en train de me demander, dit-il, depuis combien de temps nous ne nous étions pas vus. Une vingtaine d'années ? C'est ça ?

- C'est possible, dit-elle, je n'aime pas beaucoup calculer.

Il pensa : "J'ai fait une gaffe, en plus d'avoir dit une banalité. Elle me prend pour un imbécile."

- On entre ici ? proposa-t-il.

Ils s'installèrent à la terrasse d'un café. Presque aussitôt elle se leva et dit :

- Excusez-moi. Il faut que j'aille donner un coup de téléphone. J'en ai pour trois minutes.

- Qu'est-ce que vous prenez ?

- Aucune importance. Ce que vous voudrez !

Georges appela un garçon et commanda un apéritif et un citron pressé. C'est ce qu'elle prenait autrefois, il s'en souvenait bien maintenant. Jamais d'alcool en tout cas. Des morceaux de passé lui revenaient peu à peu. Ça devait faire dix-neuf ans, peut-être vingt. Il n'avait jamais très bien su pourquoi elle était venue faire ses études à Clermont alors qu'elle était de Paris. En tout cas, elle détestait la ville et la région et elle s'y ennuyait ferme : "Ça pue l'Auvergnat, ici", disait-elle. Qu'est-ce qu'il avait pu avoir le béguin ! Ça le rongait. La nuit, quand il l'imaginait dans les bras de son type, il en était malade. Son type devait d'ailleurs être un garçon très bien. Il faisait des études scientifiques. Il avait un visage sérieux, franc, un peu dur, avec des traits fins et un regard bleuté. Quand elle était avec lui et avec ses amis, au café ou au restaurant universitaire, Georges, qui l'observait de loin, la trouvait méconnaissable : elle, si gaie d'ordinaire, devenait presque grave et ne voyait plus personne.

L'après-midi se terminait mais il faisait encore chaud. Le flot des voitures et des piétons ne ralentissait pas et Georges se dit qu'il aurait dû lui proposer d'entrer à l'intérieur : ils auraient été plus tranquilles pour bavarder. Qu'est-ce qu'il avait pu avoir le béguin ! Il y avait d'aussi jolies filles qu'elle à la Fac de Droit, mais aucune n'était aussi vive, aussi originale, aussi personnelle dans ses jugements, avec une pointe d'impertinence qu'il trouvait exquise. Il ne devait sans doute pas être le seul à en pincer pour elle, mais lui, ça devait se voir. Elle s'en doutait probablement, d'ailleurs. Il avait même l'impression que ça l'amusait, que ça la flattait peut-être, de voir ce gros papillon venir se brûler les ailes à son feu. Quand elle était libre, elle lui proposait de grandes balades à travers la ville, mais en veillant à ce qu'ils soient toujours accompagnés du petit Lhomond. Ils avaient de grandes discussions sur la politique, sur le cinéma, sur la vie. Lhomond, un peu complice peut-être, ne disait rien. Un soir, il les avait brusquement quittés en chemin, et elle avait changé de visage comme si elle craignait qu'il ne la viole en pleine rue. Son type, qui était absent depuis plusieurs jours, était revenu le lendemain.

C'était bien loin, tout ça. Et bien banal aussi. D'ailleurs avec lui, qu'est-ce qui n'était pas

banal ? Sa vie était d'une platitude lamentable. Vingt ans. Lui qui avait été si amoureux d'elle, avait failli ne pas la reconnaître tout à l'heure dans la librairie. Il l'avait complètement oubliée. "Comment se fait-il que je n'aie pas plus de suite dans mes idées, dans mes sentiments, plus de volonté, plus d'ambition ? Comment se fait-il que je me résigne si vite à l'échec ?" Il chercha dans son passé un événement un peu marquant et ne trouva rien. Il pensa : "J'ai raté ma vie."

Le coup de téléphone se prolongeait. Qui pouvait-elle bien appeler ? Son mari ? Elle avait épousé son type peu après la fin de leurs études. Un jour, Georges avait reçu d'elle une carte alors qu'il faisait son service militaire : elle lui parlait de son mariage. Que pouvait faire son mari ? Ingénieur ? Cadre d'une grosse entreprise ? Et elle, que pouvait-elle bien faire ? Soudain elle reparut : :

- Je vous ai fait attendre, dit-elle en s'asseyant en face de lui. Excusez-moi.

Il eut la surprise de la voir allumer une cigarette. Elle avait décidément bien changé. Du coup il regretta de lui avoir commandé un citron pressé au lieu d'un porto, d'un whisky ou de quelque apéritif rare et raffiné. Elle était vraiment très jolie femme. Georges remarqua qu'elle ne portait pas d'alliance. Mais cela ne prouvait rien. Sans doute n'en avait-elle jamais porté.

- Eh bien, racontez-moi, dit-elle. Que devenez-vous ?

Georges se sentit très mal à l'aise.

- Vous vous êtes mise à fumer ? C'est nouveau, si je me souviens bien ?

- Répondez-moi : que devenez-vous ?

- Je ne deviens rien.

- Vous faites bien quelque chose.

- Je suis dans les impôts à Feurvilliers.

Elle secoua sa cigarette dans le cendrier en souriant imperceptiblement :

- Et pas marié, je parie ?

- Pourquoi pariez-vous ?

- Répondez-moi : vous êtes marié ?

- Non, Célibataire endurci.

- Eh bien, vous voyez que j'avais raison de parier.

Un flot de voitures, sans doute libéré par un feu vert, passa en trombe. Elle le prenait pour un pauvre type et le lui faisait savoir sans ménagement. Georges ressentit ce mélange d'humiliation, d'amertume et d'indifférence qu'il connaissait bien. Il pensa : "Elle a raison. Je suis un pauvre type." Naturellement, elle avait fait quelque chose, elle, depuis vingt ans. Quelque chose d'intéressant, d'original. Et son mari aussi.

- Question pour question, dit-il, qu'est-ce que vous devenez ?

- Disons pour simplifier que je suis dans le journalisme.

Il fut surpris. Il se souvenait qu'étant étudiante, elle était à gauche; sans doute sous l'influence de son type que Georges cataloguait comme sympathisant communiste.

- Et vous êtes dans la presse parisienne ?

- Oui, enfin, dans la presse parlée. Vous écoutez R.T.L. ?

- Ça m'arrive.
- Eh bien, Geneviève Aubry, de R.T.L., c'est moi.

Il prit un air intéressé, par politesse, mais ce nom ne lui disait rien. Il n'écoutait presque jamais la radio, pas plus R.T.L. qu'un autre poste. Journaliste. Elle avait dû faire une école spécialisée après son droit. Georges se dit : "Elle doit faire des interviews de vedettes, d'hommes politiques, des reportages, des voyages à l'autre bout du monde... Il doit falloir coucher, dans ce métier-là. Même si elle n'en a pas spécialement envie, elle doit bien être obligée de tromper son type." Elle était extraordinairement agréable à regarder. Et coucher avec elle, ça devait être divin : "Qu'est-ce que j'aimerais coucher avec une femme comme ça !" Il avait eu, lui, peu d'aventures dans sa vie, et rarement avec de belles femmes. Pourquoi l'avait-elle abordé dans la librairie ? Elle aurait très bien pu faire semblant de ne pas le voir : lui, ne l'aurait sûrement pas reconnue. Il avait très envie de savoir si elle trompait son type. Il lui dit :

- Vous êtes mariée, vous, si j'ai bonne mémoire ?

Elle sourit sans le regarder :

- Je l'ai été, dit-elle.

Divorcée ? Elle aurait divorcé ? Quelle surprise ! Elle écrasa longuement sa cigarette dans le cendrier en disant d'une voix anodine :

- Dites-moi, quand nous étions étudiants, vous n'étiez pas un peu amoureux de moi, par hasard ?

Il fut surpris de se sentir si calme :

- Un peu.
- Un peu ou beaucoup ?
- Beaucoup.
- Et pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit ?
- Mais, à cette époque, vous n'étiez pas... libre, il me semble ?

Elle le fixa avec son regard moqueur d'autrefois et dit :

- Benêt, va !

Et presque aussitôt elle enchaîna :

- Vous souvenez-vous d'être passé me voir, un jour, à Paris, pendant les grandes vacances ? Vous étiez venu passer un concours ou je ne sais quoi, et moi, je gardais des enfants, dans le 16°. Vous ne vous souvenez pas ?

Si, maintenant il se souvenait. Curieusement, sa mémoire avait mieux retenu les promenades dans Clermont que cet épisode. Mais voici qu'il retrouvait le souvenir d'une rue calme, ombragée, d'un hôtel particulier en pierres de taille. Elle l'avait fait entrer dans une vaste pièce aux plafonds très hauts, avec une immense glace sur une cheminée, mais presque pas de meubles, à l'exception d'un grand canapé Napoléon III, sur lequel ils s'étaient assis. Elle était sur la défensive et avait l'air inquiète, exactement comme le soir où le petit Lhomond les avait laissés seuls dans les rues.

- Ce jour-là, j'étais seule. Je me disais : "Est-ce qu'il va oser ?" Je savais que vous en creviez d'envie, que vous ne pensiez qu'à ça, et puis... il ne s'est rien passé. Vous parliez abondamment, je ne sais de quoi. Je ne vous écoutais pas. Vous-même ne parliez que pour vous donner une contenance, pour dissimuler votre trouble, et je me disais : "Mais ce n'est pas possible, il ne va pas



partir sans rien me dire." Eh bien, si : vous êtes finalement parti sans m'avoir rien dit.

- Mais si vous étiez plus... libre que je ne le pensais et que vous n'en aviez l'air, il fallait me le faire comprendre.

Elle rit franchement :

- C'est que, moi, je n'étais pas amoureuse de vous.
- Et quelle réaction auriez-vous eue si j'avais... osé, comme vous dites ?

Elle jouait avec son verre en souriant :

- Je ne sais pas... Je n'aurais peut-être pas dit non...

Il pensa : "Ce n'est pas vrai. Elle prend plaisir à me donner des regrets, comme autrefois elle prenait plaisir à m'attirer en vain autour d'elle." Il tourna les yeux dans sa direction et leurs regards se croisèrent. Il aurait donné dix ans de sa vie pour coucher avec elle ce soir. Il reprit :

- Vous étiez, disons... fiancée à cette époque, et vous me paraissiez très amoureuse, mais pas de moi. D'ailleurs, les quelques fois que nous nous sommes trouvés seuls ensemble, vous étiez terriblement sur vos gardes, très raide, très crispée. Je me souviens qu'un soir, Lhomond nous a quittés en pleine promenade dans les rues de Clermont. Eh bien, vous avez eu l'air effrayée jusqu'à ce que je vous quitte. Et je vous assure que, le jour dont vous me parlez et dont je me rappelle très bien maintenant, vous n'aviez pas l'air très à l'aise non plus pendant toute ma visite.

- C'est bien possible. Je devais..., comment vous dire ? Je devais redouter que vous preniez une initiative, tout en la désirant peut-être secrètement, ou plutôt tout en l'acceptant par avance. C'est très compliqué, une femme, vous savez ! Je ne vous aimais pas, mais vous me faisiez un peu pitié. J'avais mauvaise conscience de vous faire souffrir. J'étais flattée que vous souffriez à cause de moi, c'est vrai, mais en même temps, je me le reprochais. Alors je ne sais pas comment j'aurais réagi. Peut-être auriez-vous été très heureux. De toute façon, vous ne risquiez pas grand chose en essayant.

Georges pensa : « Elle prend plaisir à retourner le fer dans la plaie » Mais elle reprit :

- Vous vous souvenez de Marie-Madeleine Monteil ?
- Vaguement.

Il revoyait une petite jeune fille bien en chair, mais très différente de Geneviève : appliquée, docile, studieuse, scolaire. Elle ne lui plaisait guère, il la trouvait sans éclat.

- Que devient-elle ?

- Je ne sais pas. Il y a longtemps que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Elle avait épousé un médecin. En Bourgogne, je crois. Un notable, qui est devenu Président du Conseil général de son département. Si je vous parle d'elle, c'est que nous parlions parfois de vous, elle et moi. Elle n'éprouvait d'ailleurs aucun intérêt pour vous.

- Parce que vous, vous éprouviez de l'intérêt pour moi ?

- Non, mais, je vous l'ai dit, j'avais un peu mauvaise conscience parce que je savais que vous m'aimiez. Je l'avais dit à Marie-Madeleine qui se moquait de ce qu'elle appelait "mes scrupules". Elle me disait : "Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne vas tout de même pas te croire obligée de te dévouer sous prétexte qu'il a le béguin ?"

Pourquoi lui racontait-elle tout ça ? Pourquoi l'avait-elle abordé dans la librairie ? Et si... Georges se dit : "Mais non, ce n'est pas possible." Pourtant, elle l'avait abordé dans la librairie alors qu'elle aurait très bien pu faire semblant de ne pas le voir, lui qui était à cent lieues de penser à elle... Et si elle voulait se rattraper, vingt ans après ?... Si elle voulait faire une bonne action à retardement": Il entendit soudain sa propre voix qui lui disait :

- Qu'est-ce que vous me répondriez si je vous disais que je vous aime toujours ?

Elle le regarda fixement. Elle ne souriait plus :

- Je ne vous croirais pas.

- Pourquoi ?

- Vous ne m'avez même pas reconnue, tout-à-l'heure, dans la librairie.

Il se pencha et lui prit la main, le coeur battant :

- Geneviève, écoutez-moi. Je vous jure que je vous aime toujours. Tout-à-l'heure, j'ai été surpris, bien sûr : vingt ans ont passé et je ne m'attendais pas à vous voir. Mais il a suffi d'un instant pour que je retrouve exactement mes sentiments d'autrefois. Est-ce que vous me croyez ?

Elle l'examinait d'un regard indéfinissable où il crut lire un mélange de pitié et de mépris. A la table devant eux, quelqu'un se retourna, l'air goguenard. Il se dit : "J'ai dû parler trop fort."

- Soyez sérieux, dit-elle en retirant sa main. Nous ne sommes plus des gamins. Le moment est passé. Il est trop tard.

Son visage était maintenant dur, méconnaissable. Elle regarda sa montre :

- J'attends quelqu'un. Je lui ai dit de passer me prendre à sept heures. Il ne va pas tarder.

Georges sentit quelque chose se refermer en lui et, à nouveau, il fut surpris d'être aussi calme. C'était fini, voilà tout. Il se dit : "J'ai dû être maladroit. J'aurais dû m'y prendre autrement." Mais non : elle avait été donner son coup de téléphone dès qu'ils étaient entrés dans ce café. De quelque façon qu'il s'y prît, c'était sans espoir. Elle l'avait dit : "Le moment est passé. Il est trop tard." Cela faisait vingt ans qu'il était trop tard.

- Puis-je vous demander, dit-il, pourquoi vous m'avez abordé, tout-à-l'heure, dans ce magasin ?

Elle parut surprise :

- Mais j'étais contente de vous revoir, dit-elle. Et j'ai été contente de bavarder avec vous et d'évoquer le passé.

Elle était manifestement sincère. Non, elle n'avait pas cherché à l'humilier ni à le faire souffrir. Après tout, comme elle l'avait dit, "ils n'étaient plus des gamins."

- Moi aussi, dit-il, j'ai été content de vous revoir.

Il se dit qu'il aurait sans doute fallu qu'il ajoute quelque chose, mais il craignit d'être encore plus ridicule que tout à l'heure et il préféra se taire. Elle regardait droit devant elle, silencieuse, fermée. C'était fini. "Elle a raison. Je suis un pauvre type." On allait venir la chercher. Elle devait avoir un rendez-vous urgent, peut-être une émission, ou une interview, ou bien un cocktail, une réception, un dîner. Ce soir, elle coucherait avec un type important, par exemple son P.D.G. ou son rédacteur en chef, peut-être un ministre... Georges pensa aux paroles qu'il venait de lui dire : il les trouva incongrues et déplacées comme un gros mot. Il se sentait si humilié qu'il avait presque envie que ce soit fini. A son tour, il regarda sa montre : il était sept heures dix.

Brusquement elle se leva. Une grosse Mercedes venait de s'arrêter en contre-file presque en face du café. Georges ne réussit pas à voir qui il y avait au volant. Elle lui serra la main en bafouillant une excuse puis elle se précipita vers la voiture qui démarra en trombe. Il pensa : "Il aurait mieux valu qu'elle fasse semblant de ne pas me voir." Il paya les consommations et sortit.

\*

Il y avait foule place St Michel. Il prit le pont, traversa l'île de la Cité puis, de l'autre côté, la place du Châtelet. "Je vais aller dîner aux Halles", décida-t-il. Il était libre, en congé pour plusieurs jours à Paris. Personne ne l'attendait nulle part. Il avait bien, dans les environs de Feurvilliers, une maîtresse intermittente, mais elle était si médiocre qu'il avait fini par s'en dégoûter et qu'il ne la voyait plus guère. "Geneviève Aubry. J'ai dit à Geneviève Aubry, de R.T.L., que je l'aimais ! Ce regard qu'elle a eu ! C'est dans ces moments-là qu'on s'aperçoit qu'on ne pèse pas lourd." Mais bah ! il ne la reverrait plus. Et puis, il fallait oser. Comme elle le lui avait dit elle-même, il ne risquait pas grand chose en essayant. "Après tout, ce qu'elle m'avait dit pouvait m'induire en erreur. Peut-être était-ce même le but qu'elle recherchait, auquel cas c'est une jolie garce. N'empêche : quelle soirée j'aurais passée si elle avait accepté !"

Elle l'aurait introduit dans un appartement meublé avec un goût exquis. Elle l'aurait fait asseoir dans un canapé aux coussins souples et élastiques, recouvert de velours bleu nuit. Elle lui aurait préparé un cocktail rare et délicieux, serait venu, s'asseoir près de lui et se serait suspendue à son cou en lui disant : "Tu sais, je ne t'ai pas dit tout à fait la vérité tout à l'heure. Moi aussi, j'étais très amoureuse de toi quand nous étions étudiants. Seulement tu avais raison : je n'étais pas libre à cette époque. Mais ça ne fait rien, va ! Nous allons nous rattraper, ce soir." Pourquoi ce genre de bonheur n'arrive-t-il jamais qu'au cinéma ?

Dans la partie piétonne de la rue Saint-Denis, il s'attabla à la terrasse d'un restaurant d'où il apercevait de loin un coin du square des Innocents : autour de la fontaine, un groupe de jeunes qui paraissaient extrêmement bruyants jouaient à la planche à roulettes. Il ne faisait pas encore nuit mais le jour baissait : l'électricité était allumée dans tous les magasins. Un garçon s'approcha de Georges, lui tendit la carte et revint peu après prendre sa commande. De l'autre côté de la rue, presque en face de la terrasse du restaurant, il y avait un *sex-shop* dont la porte était remplacée par un rideau : chaque fois que quelqu'un l'écartait pour entrer ou sortir, on apercevait l'intérieur du magasin illuminé avec des revues multicolores sur des présentoirs. Un flot incessant de passants montait et descendait la rue : beaucoup de jeunes en groupes, beaucoup d'Asiatiques... A une rangée de tables devant Georges, un peu sur sa gauche, deux jeunes gens, garçon et fille, avaient déjà commencé à dîner. Georges les trouvait beaux, du genre sportif et américain, comme dans les pubs de la télé. Il ne voyait le garçon que de dos. Il était vêtu d'un tee-shirt blanc sur lequel était imprimé un portrait de femme blonde. Il parlait ; la fille, moulée dans un pull noir sans manches, l'écoutait en pouffant de rire de temps en temps. Il était question d'une histoire de voiture d'occasion et de carte grise ; le nom d'un certain Daniel revenait sans arrêt dans la conversation et c'était lui qui faisait rire la fille. Un bruyant engin de nettoyage public passa, sorte d'aspirateur ambulancier conduit par un Noir qui était assis dans une cabine en plexiglas devant laquelle descendait un énorme tuyau arrondi.

Il faisait maintenant tout à fait nuit mais la rue était bien éclairée. Des ombres entraient et sortaient du *sex-shop*. Les deux jeunes gens se parlaient maintenant à voix plus basse, penchés l'un vers l'autre par-dessus la table. Tout à l'heure, ils allaient rentrer à leur hôtel. Ils s'embrasseraient

longuement au pied du lit, puis iraient ensemble se savonner sous la douche pour être bien frais et parfumés au moment de se mettre au lit. "Quelle belle nuit ils vont passer, ces deux-là !" se dit Georges. Et Geneviève ? A cette heure-ci, elle devait participer à un dîner mondain et parler de choses importantes à ses voisins, des hommes sérieux, politiciens probablement, tout en faisant semblant de ne pas chercher à jouer le jeu de la séduction. Elle avait complètement oublié Georges ou bien, s'il lui arrivait d'y penser, l'espace d'un instant, c'était pour se dire : "Quel pauvre type ! Je l'aurais tout de même cru capable de mieux faire. Il ne manquait pas de qualités, après tout. Si j'avais su, jamais je n'aurais abordé un raté pareil. Et il m'a fait une déclaration, cet imbécile ! C'est risible." Et encore elle ne savait pas tout. "Que penserait-elle de moi, si elle savait que, dans toutes les villes où je passe, je suis un client des putains !" L'autre semaine, à Clermont, il en avait trouvé une, postée à l'angle d'une ruelle : il lui avait trouvé un petit air malheureux qui l'avait ému et il l'avait suivie dans un escalier sordide. Il était en train de la peloter avec application quand soudain il s'était aperçu dans une grande glace qui couvrait une partie du mur. Et il s'était trouvé un air si lubrique et une gueule si moche que cela lui avait ôté une partie de son plaisir.

Les deux jeunes gens étaient partis et Georges avait fini de dîner. Il paya l'addition et prit la direction des Boulevards. Au fur et à mesure qu'il avançait, les *sex-shops* et les établissements de "*peep-show*" se succédaient. Passé la rue Réaumur, les premières putains apparurent : elles étaient horribles, grasses, peinturlurées, exhibant d'énormes seins et des cuisses nues jusqu'aux hanches. Il y en eut bientôt une ou deux devant chaque porte, dans chaque couloir. "Je suis en plein borborygme", se dit Georges qui en ressentit une petite exaltation. A la hauteur de la rue de Tracy, toute la circulation automobile était bloquée par une benne à ordures arrêtée au milieu de la rue et derrière laquelle attendaient à la queue leu-leu toutes les poubelles roulantes du quartier, tandis qu'un éboueur balayait dans le caniveau quelques trognons de légumes et pots de yaourt qui étaient tombés de l'une d'elles. Sur la benne, Georges lut : "*Propreté de Paris*". Derrière, quelques automobilistes commençaient à s'impatienter et l'on entendit plusieurs coups de klaxon.

Dans la rue de Tracy, Georges aperçut à vingt mètres de lui, dans un renfoncement, une belle Noire, discrètement et correctement vêtue, debout près d'une porte. Elle avait l'air un peu triste comme celle de Clermont, l'autre jour. Plus loin, dans la rue Blondel, il y en avait une bonne dizaine, dévêtues avec provocation et violemment maquillées. Il repensa à la Noire et fit demi-tour : "Si elle est encore là, j'y vais", se dit-il. Et il pensa, le coeur battant : "Je vais me payer une belle Antillaise." Il pressa le pas, mais quand il arriva à l'angle de la rue de Tracy, il vit sa négresse en négociation avec un costaud, genre camionneur, vêtu d'un blue-jean et d'un blouson de cuir. Le marché conclu, la fille disparut dans le couloir, suivie du type. "Le salopard !, pensa Georges, Ce cochon-là va se soulager entre les cuisses de cette beauté des îles." Et il se dit avec tristesse que la vie est ignoble.

Sur le Boulevard, il profita d'un feu rouge pour passer côté Porte St-Denis et il se mit à arpenter le trottoir du Boulevard Bonne-Nouvelle où la foule était dense. Perchés sur un banc et assis sur le dossier, deux adolescents léchaient d'énormes glaces en rigolant et Georges se demanda ce que ces gamins faisaient là à cette heure. Il passa près d'une femme arrêtée : elle en regardait une autre, une petite boulotte qui venait vers elle en courant et en faisant des gestes des bras pour qu'elle l'attende; sa grosse poitrine montait et descendait à chacun de ses pas. Georges passa devant un cinéma qui jouait un film porno. Il n'y avait pas de photos dans le hall, mais une affiche proclamait en lettres énormes : *La grande baise*, et au-dessous, en caractères plus petits : "*Ce qu'on n'avait encore jamais osé montrer à l'écran.*" Plus loin, son regard fut attiré par la vitrine d'une agence de voyages pleine d'images exotiques : des montagnes bleues, verticales, aux sommets arrondis, dominant un paysage de rizières, la Cordillère des Andes toute blanche sur l'horizon du lac Titicaca, un troupeau de girafes au pied du Kilimandjaro, un temple chinois au toit recourbé... Au milieu de la devanture, une grande affiche représentait une sculpture érotique : un homme couché

sur le dos, tête renversée, faisait l'amour avec trois femmes aux gros seins ronds et aux yeux en amandes. En haut de l'affiche on pouvait lire : "*Inde. Khadjuraho.*"

Il fit encore quelques pas. Où allait-il ? Continuer ainsi sur ce trottoir n'avait aucun sens. A l'heure qu'il était, Geneviève devait faire semblant de se pâmer de plaisir sous les étreintes de son P.D.G. ou de son ministre. Lui, traînait dans les rues, sans aucun but... Il était seul. Personne ne pensait à lui, nulle part, si ce n'est en termes de mépris. Autant rentrer à l'hôtel. Il fit demi-tour pour rejoindre le métro Strasbourg-St Denis et il repassa devant le cinéma porno : "*Ce qu'on n'avait encore jamais osé montrer à l'écran.*" Il n'allait tout de même pas aller se coucher à moins de onze heures alors qu'il était en vacances à Paris !.. Après tout, ça ou autre chose... Ça lui ferait toujours passer une heure.

Il sortit son portefeuille, en tira un billet et entra dans le cinéma.

---

## UNE SIMPLE COINCIDENCE

Les essuie-glaces, de jour, ce n'est pas amusant, surtout pendant plusieurs centaines de kilomètres. Mais à la nuit tombante, alors là, dis-donc, "c'est la galère", comme diraient tes potaches... Il pleut depuis Feurvilliers, mais maintenant on est entre chien et loup, et tous ces phares, en face, qui se reflètent sur la route mouillée !... Le ciel est encore vaguement blanchâtre ou grisâtre, avec une espèce de traînée sanguinolente, à gauche, au-dessus de la masse noire des bois.

Te voila enfin sorti de la banlieue d'Orléans qui ressemble à une ville de l'ouest américain avec tous ces oriflammes, ces panneaux publicitaires, ces supermarchés, ces magasins de meubles, ces entrepôts de matériaux pour entreprises de B.T.P... Maintenant, il n'y a plus que les champs noyés de pluie et de crépuscule. A droite, c'est le chemin de fer qui court, signalé par les poteaux télégraphiques, et plus loin le monorail en béton se devine encore un peu dans la nuit qui tombe. Tout à l'heure, il va s'arrêter brusquement en plein champ. Chaque fois que tu passes ici, tu te demandes ce qu'on voulait faire à l'origine de cet équipement qui a dû coûter les yeux de la tête, et pourquoi il a été interrompu. Encore une gabegie administrative, probablement... La dernière fois que tu es passé sur cette route, le monorail était couvert d'inscriptions au goudron, des inscriptions d'extrême-droite : « Arabes dehors. Le Pen vite »... On dirait qu'elles sont à demi effacées, ou bien c'est l'obscurité de plus en plus épaisse qui fait que tu les vois moins bien, ce soir. L'autoroute doit être quelque part sur la gauche. L'espèce de lueur qui monte au loin, ça doit être elle. A chaque fois tu te dis : "A quoi bon prendre l'autoroute et payer un péage, alors que la Nationale est à quatre voies ?"

La montre de ta "Golf" marque 7 H.15. Et il fait déjà presque nuit ! C'est à cause de l'heure d'hiver qui, brusquement, en novembre, diminue la journée d'une heure. A quoi rime cette comédie du changement d'heure deux fois par an ? Economie d'énergie ? Tu parles ! On ne doit même pas économiser l'équivalent du pétrole rejeté dans les océans par trois ou quatre "*supertankers*" qui vidangent leurs soutes... 7 H. 15 : tu seras dans ton studio à 9 heures. Et tu auras le temps de revoir la leçon sur la situation de la France à la veille de la Révolution. En y ajoutant la situation de l'Europe, pour faire bon poids. Et parce que c'est très important, la situation de l'Europe, pour comprendre la suite des événements...

Une grande courbe de la route, vers la gauche, contournant un village : ça doit être la déviation d'Hory. Tiens, une silhouette, à droite, sur le bas-côté. Un bras qui se tend. Un stoppeur. Non, une stoppeuse. Oui, c'est plutôt une silhouette de femme. Plus mince que celle d'un homme. Un imperméable avec capuchon. Des bottines. Une main gauche qui tient la courroie d'un sac à main en bandoulière... Une stoppeuse, ça ne se refuse pas. Tu as ralenti. La lueur des phares a éclairé la silhouette qui se tient juste à côté d'un panneau indiquant : "Hory-centre : 0 K. 200", avec une flèche tournée vers la droite. C'est bien une femme. Tu t'es arrêté juste devant elle. Un bouton : la glace descend. Un autre bouton : la lumière intérieure s'allume, éclairant le visage qui se penche, un visage jeune et joli, avec quelques mèches en bataille sous le capuchon.

- Vous allez jusqu'à Paris ?
- Oui, oui, montez.
- Merci.

Elle s'est assise. Son imperméable est gluant de pluie. Elle a rejeté son capuchon derrière sa tête. Beau profil, régulier, fin.. Tu as redémarré juste après le passage en trombe d'une camionnette. La courbe de la route se termine et la Nationale redevient rectiligne. Tu dis bêtement :

- Sale temps, hein ?  
Rien d'étonnant à ce qu'elle ne réponde rien à cette banalité.
- Il y a longtemps que vous attendiez à ce carrefour ?  
Elle hésite un court instant :
- Cinq minutes.

C'est vrai : une femme seule qui fait du stop n'attend jamais bien longtemps.

- Moi, je viens de Feurvilliers. J'en suis parti en début d'après-midi. Eh bien, il n'a pratiquement pas cessé de pleuvoir.

Pas de réaction. La situation météorologique n'a pas l'air de la passionner.

- Vous êtes de ce patelin ?
- Lequel ?

Elle parle d'une petite voix haut perchée, presque une voix enfantine, sans cesser de regarder droit devant elle.

- Celui où vous êtes montée, je ne me souviens plus de son nom...
- Non.

Un long silence.

- Moi, je suis de Feurvilliers, je veux dire que j'en suis originaire. Je suis allé voir ma famille. Je n'y étais pas allé pendant les vacances parce que j'étais en voyage. A l'étranger. Maintenant je rentre chez moi, à Paris. Vous habitez Paris ?

- Oui.
- Dans quel quartier ?
- ...

- Vous me trouvez indiscret ?
- Un peu.

- Moi j'habite vers Alésia. Je suis enseignant. Prof d'histoire dans un collège du XIV<sup>e</sup>. Ce n'est pas un mauvais poste. J'en connais qui sont en Seine St Denis. Alors là, c'est autre chose ! Les loubards de banlieue, c'est pas la joie, vous savez ! Et vous, vous êtes étudiante ?

- ...

- Eh bien, dites donc, vous n'êtes pas très causante ! Moi qui vous avais prise pour avoir un peu de compagnie !

- Vous n'aviez qu'à brancher la radio.

- Je n'écoute pas souvent la radio. Et puis, ce n'est pas la même chose que d'avoir quelqu'un à

qui parler.

Maintenant, il fait nuit noire. La montre de la "Golf" indique 8 heures passées. Sur un panneau, tu viens de lire : "*Etampes : 22 Km.*" Ce sera difficile d'être chez toi à 9 heures. Chaque voiture qui vient en face éclaire son joli profil immobile. Le bout de ses genoux émerge de son imperméable : elle les tient bien serrés l'un à côté de l'autre. Elle est assise très droite avec son sac à main serré contre elle. Qu'est-ce que tu vas en faire à Paris ? Lui proposer de monter chez toi prendre un café ou une tisane ? Elle dira non, c'est évident. Mieux vaudrait la ramener chez elle, si elle accepte.

- Où est-ce que je vous déposerai à Paris ?

- Si vous habitez vers Alésia, vous n'aurez qu'à m'y laisser. Je prendrai le métro. C'est sur ma ligne.

- Ah ah ! Laissez-moi réfléchir, alors, puisque vous ne voulez pas me dire où vous habitez. Voyons... Ligne 4 : porte d'Orléans - Porte de Clignancourt. C'est bien ce que je pensais : vous êtes étudiante et vous logez quelque part au Quartier Latin, vers le métro St Michel. Ou Odéon. Ou St Germain des Prés, peut-être. C'est bien ça ? Je brûle ?

Tu t'attends à un long silence pesant. Aussi es-tu tout surpris de l'entendre te répondre :

- Pourquoi ? Une étudiante ne peut loger qu'au quartier latin ?

- C'est le cas le plus fréquent, il me semble.

Tu n'en sauras pas plus. Pourquoi a-t-elle amorcé ce début de conversation ? A-t-elle pensé un instant sortir de son attitude défensive et bavarder tranquillement ? S'est-elle reprise in extremis en se souvenant de ce qu'on a dû lui dire cent fois sur les types qui prennent les filles en stop ? En tout cas, elle se barricade à nouveau dans un silence obstiné. Tu ne risques rien à essayer, à tout hasard. Tu verras bien comment elle réagira. Tu entends ta voix qui lui dit :

- Vous me semblez avoir de jolies jambes.

Pas le moindre sursaut. Pas un muscle de son visage n'a bougé.

- Il n'y a d'ailleurs pas que vos jambes qui me semblent jolies.

Maintenant, tu en as fait trop ou pas assez. Tu es dans l'obligation de continuer, ou bien il ne fallait rien dire. Allez, vas-y ! Allonge le bras ! Pose la main sur son genou gauche. Elle porte des bas ou un collant : ce que tu sens sous tes doigts c'est le nylon, ce n'est pas la peau.

Oh là là ! Trente-six chandelles ! C'est le revers de sa main que tu viens de recevoir en plein visage, au point que tu as fait une brusque embardée sur la gauche au moment où une autre voiture te dépassait. Son klaxon a hurlé et tu as vu le type te faire signe de la main que tu étais fou. La petite garce ! Elle doit porter une grosse bague à l'un de ses doigts : tu l'as prise en plein nez et le bout d'un autre doigt t'a atteint l'oeil gauche qui pleure maintenant abondamment. Elle crie, tournée vers toi :

- Si c'est pour ça que vous m'avez dit de monter, vous pouvez me laisser ici. Et je vous préviens que je porterai plainte pour tentative de viol. J'ai noté le numéro de la voiture.

Quelle petite furie ! Et bluffeuse, avec ça ! Elle n'a certainement pas eu le temps de relever le numéro de la voiture. Elle n'a sans doute même pas pu le lire : aucun véhicule venant d'en face n'est passé et n'a éclairé la plaque minéralogique au moment où tu t'es arrêté sur le bas-côté. Mais enfin, tant pis : mieux vaut calmer le jeu. Tu lui dis :

- Vous n'avez rien à craindre. Je ne suis pas un violeur. Je tentais ma chance, tout simplement. C'est ce qui se fait dans ces cas-là, en général, vous devez bien le savoir : si vous ne vouliez pas



courir le risque, il ne fallait pas faire de stop. Surtout la nuit. Avouez que vous tentez le diable, jolie comme vous êtes. Mais si, en plus de jolie, vous êtes bégueule et effarouchée, eh bien n'en parlons plus. On en restera là.

*"Bégueule et effarouchée"* : il fallait quand même bien que tu le lui dises. On n'a pas idée de faire du stop en pleine nuit quand on tient à son pucelage à ce point ! La route a amorcé la descente sur Etampes dont les lumières apparaissent dans la vallée mais on ne voit rien de la ville en contrebas de chaque côté de la déviation Et puis, à nouveau, la nuit noire percée par les phares. Et les essuie-glaces. Et le mutisme entêté de cette pucelle. Qu'est-ce que tu pourrais bien dire pour renouer le dialogue ? Il faudrait trouver une question à laquelle elle serait obligée de répondre. Ce n'est pas que tu aies tellement envie de parler avec elle, mais il ne faut pas que tu aies l'air gêné, confus parce que tu as tenté ta chance et que ça n'a pas marché. Tu dis :

- Vous n'auriez pas une cigarette, par hasard ?
- Je ne fume pas.

Elle a dit cela sèchement, sur un ton qui signifiait qu'elle n'a pas envie d'en dire plus.

- Moi, je ne fume pas beaucoup non plus, mais de temps en temps, quand même, surtout quand je m'ennuie.

Et toc, prends ça pour toi, petite peste !. Et après tout, c'est vrai que tu t'ennuies à côté de cette pépé qui est venue te provoquer en pleine nuit et qui ne dessert même pas les dents. Elle pourrait être polie, au moins ! Tu la transportes à l'oeil d'Orléans à Paris, non ?

On approche de la grande ceinture. Les lumières d'Arpajon sont en vue. Bientôt Montléry sur sa butte avec, peut-être (mais tu ne t'en souviens plus), la tour illuminée. Après, la porte d'Orléans ne sera plus qu'à un quart d'heure, au plus vingt minutes, si tous les feux sont au rouge. Toujours le silence. Inutile que tu cherches quelque chose à dire puisque, de toute façon, elle ne veut pas parler. Et encore moins coucher.

Les lumières de la banlieue scintillent maintenant de tous côtés. On dirait qu'il pleut moins. A tout hasard, tu dis :

- Ça y est, on arrive. On dirait qu'il pleut moins, vous ne trouvez pas ?

Pas de réponse, évidemment. Tu peux toujours arrêter les essuie-glaces. Mais non : le pare-brise se brouille, il pleut toujours. La fille reste obstinément immobile le regard fixe devant elle. Ça finit par être impressionnant. Que peut-il bien se passer dans sa tête ? A quoi pense-t-elle ? Et d'abord qui est-elle ? Qu'était-elle allée faire dans ce village si, comme elle te l'a dit, elle n'est pas de là-bas ? Avait-elle aussi fait du stop pour y aller ? Etait-elle tombée sur un violeur ? Finalement, il pourrait être intéressant d'en savoir un peu plus sur son compte.

La circulation commence à devenir dense et les panneaux défilent : Antony, Sceaux, Bourg-la-Reine, Montrouge... Tu risques :

- Alors, comme ça, vous voulez que je vous laisse au métro Alésia ?

Après un instant d'hésitation, elle répond, toujours aussi sèchement :

- Oui.
- Comme vous voudrez.

Voilà la porte d'Orléans. Tu t'es rapproché de la file la plus proche du trottoir de droite et tu

lui dis :

- Ça ne vous dérange pas que je m'arrête deux secondes pour acheter des cigarettes ?

Silence. Tu as garé la voiture le long du trottoir, à dix mètres du bar-tabac "*Le Chasseur*", devant un coiffeur pour dames, évidemment fermé à cette heure. Tu dis :

- Deux secondes. Je reviens.

Tu te sens presque rouillé, en sortant de la voiture, après six heures passées devant ce volant. Ça ne fait pas de mal de se dégourdir les jambes. Il y a du monde au comptoir du *Chasseur*.

-Un paquet de Gauloises filtre, s'il vous plaît.

Tu dois étendre le bras entre les épaules de deux types assis sur des perchoirs pour attraper le paquet que te tend le barman avec ta monnaie. Retour à la Golf après avoir pris le temps d'allumer une gauloise. La pluie a cessé. Proposer à la fille de l'emmener au restaurant ? Absurde : elle refusera. Mais tu sens que tu vas le faire quand même : après tout, tu ne risques rien. C'est quand même bien triste d'avoir une aussi jolie nénette dans sa voiture et de passer la nuit seul... Tu ouvres la porte de la Golf, tu vas pour t'asseoir au volant, et... *personne* !

Elle s'est taillée, la petite peste ! Où ? Pas loin, c'est sûr : tu ne l'as laissée seule que deux ou trois minutes... A moins que tu ne sois resté plus longtemps sans t'en rendre compte ? Voyons... Juste en face, à l'angle du *Chasseur*, part à droite une rue ou un passage, bordé par une palissade en planches (il doit y avoir des travaux derrière) sur laquelle ont été placardées d'énormes affiches : "*36-15 HOT*", avec une femme à demi nue et au regard provocant. D'autres proclament : "*ORO 2000. Voyance en direct.*" Et si elle était allée se cacher dans ce passage, en attendant, pour sortir que tu aies démarré ? Ça ne te coûtera toujours pas cher d'aller y jeter un oeil... Non, personne. De l'autre côté de l'avenue, il y a un grand garage Renault, "*Renault Occasions*", avec des devantures où brillent des voitures de toutes couleurs. Quelques silhouettes passent devant ces devantures, mais pas la sienne. D'ailleurs, elle n'aurait pas eu l'idée d'aller perdre du temps à traverser cette immense avenue. Elle a plutôt dû foncer vers le métro. Mais le métro est très loin, au-delà du périmètre et de la place de la porte d'Orléans, sur l'avenue du Général Leclerc. Elle a dû essayer de se cacher par ici en attendant que tu partes. Peut-être dans un couloir, si elle en a trouvé un d'ouvert. Tu peux toujours regarder. Le premier est fermé. Le deuxième, après le salon de coiffure, a une porte vitrée qui s'illumine quand tu t'en approches. Elle s'ouvre : un type d'un certain âge en sort, coiffé d'un chapeau. Il passe en te tenant la porte, croyant que tu veux entrer, ce qui, d'ailleurs, n'est pas faux : personne dans ce couloir. Le suivant a l'air assez loin et il sera peut-être fermé. Autant renoncer et aller vers le métro.

Retour vers la Golf. Le volant. La clef de contact. Au fond, pourquoi cherches-tu cette fille ? A supposer que tu la retrouves, tu sais très bien qu'elle repousserait toutes tes avances. Evidemment, ça n'empêche pas d'ouvrir l'oeil, à tout hasard, par acquit de conscience. Le flot des phares fait du périmètre un fleuve de lumière qui disparaît sous le pont qui conduit à la place de la Porte d'Orléans. Aucune silhouette qui ressemble à celle de la fille autour de la station-service, sur la gauche. Aucune, à droite, le long des grilles des jardins et des courts de tennis. Aucune, apparemment, sur les trottoirs de l'avenue Paul Appel. Il y a ensuite une grande brasserie illuminée, avec, semble-t-il, beaucoup de monde à l'intérieur. "*Les cafés gonflés de fumée...*" Qu'est-ce qu'il y a après ? Et d'abord de qui est ce vers ? Aucune importance. Après tout, tu n'es pas prof de français. La fille pourrait être entrée dans ce café, si elle en a eu le temps, et y attendre que tu sois passé. Si ça se trouve, elle est à l'intérieur, en train de regarder toutes les voitures qui passent et, dès qu'elle aura vu la tienne, elle sortira. Il faudrait y entrer. Seulement, il n'y a aucune place libre pour stationner, le long du trottoir. Et si tu t'arrêtes en double file, ça va hurler, derrière. Il y en a déjà qui klaxonnent

parce que tu as ralenti. Allez, continue, va ! Voici l'avenue du Général Leclerc. Aucune silhouette qui ressemble à la sienne autour de l'entrée du métro. Bon, n'en parlons plus. Terminé. Une occasion manquée, voilà tout. Ni la première, ni, sans doute, la dernière. Tu ne reverras sûrement plus jamais cette petite bécasse. Tu n'entendras même sûrement plus parler d'elle, sauf si elle portait plainte comme elle t'en a menacé. Elle n'a sûrement pas pu lire le numéro de la voiture quand tu t'es arrêté en pleine campagne. Mais quand elle est sortie, tout à l'heure, elle a pu le faire. Mais porter plainte pour quoi, au juste ? Allons, la page est tournée.

Voilà la place Victor Basch, avec la haute silhouette carrée du clocher de l'église St Pierre de Montrouge et les grandes pubs lumineuses au sommet des immeubles : "*Hitachi Hifi TV Vidéo*"... Grosse circulation autour du rond-point. Te voilà dans la rue d'Alésia, avec les devantures illuminées de ses magasins de vêtements et de lingerie. Tu t'es toujours demandé comment tant de magasins vendant les mêmes articles pouvaient survivre ici, les uns à côté des autres. La brasserie est ouverte : tu pourras descendre manger un sandwich, tout à l'heure, avant d'aller au lit. Et te voilà dans ta petite rue étroite, mal éclairée, presque déserte comme toujours. Elle te plait à cause de son calme, à deux pas de rues et d'avenues trépidantes. Qui a dit : "*Paris où l'on trouve tout, même la province*" ? Décidément, tu ne gagnerais pas à un jeu télévisé, ce soir. Il y a une place pour la Golf, à gauche, le long de la clôture du jardin en face de ton immeuble. Une chance.

Ton studio. Si la bécasse de tout à l'heure avait voulu, tu l'aurais fait entrer ici, dans ce que tu appelles pompeusement ton "living" et qui, en fait, te sert surtout de bureau. Elle se serait assise sur le canapé où tu l'aurais rejointe après avoir déposé les tasses sur le guéridon. Tu n'aurais pas eu besoin de lui demander ce qu'elle allait faire dans ce patelin perdu puisqu'elle te l'aurait dit dans la voiture. Alors, tu aurais refait le geste de tout à l'heure : tu aurais posé la main sur son genou et elle t'aurait regardé en souriant... Allez, pense à autre chose, par exemple à la situation de la France à la veille de la Révolution.

\*

Un coup au cœur. Un petit coup au cœur, suivi de battements plus rapides : c'est ce que tu as ressenti hier, au début de l'après-midi, dans ce petit restaurant de l'avenue du Maine, quand tu as machinalement ouvert un journal qui traînait sur une chaise voisine de la tienne et que tu as lu ce titre, au bas d'une page intérieure : « *Drame mystérieux dans le Loiret.* » Ou plutôt non : le petit coup au cœur, c'est quand tu as lu le nom de « Hory », en haut de la première colonne de l'article, qui en comportait deux, que tu l'as ressenti car tu ne t'étais même pas avisé que Hory était dans le Loiret. Ton cœur s'est mis à battre au moment où tu as lu que le "*drame*" dont il était question dans le titre, avait eu lieu "*à Hory (Loiret) avant-hier dimanche en fin de journée*". Dimanche en fin de journée, c'est le moment où tu as pris la fille en stop au carrefour de Hory, sur la 20. Alors tu t'es mis à dévorer l'article à toute vitesse. Un ancien "*diplomate*" ou "*secrétaire d'ambassade*" ou quelque chose comme ça... trouvé mort vers 20 heures par sa bonne rentrant de son congé hebdomadaire... "*son revolver encore à portée de main... apparemment un suicide encore que... pourrait bien s'agir d'un meurtre... la bonne elle-même a téléphoné aux gendarmes de Pithiviers en découvrant... le Parquet d'Orléans... enquête... ordonné une autopsie pour déterminer l'heure exacte du décès... rechercher dans le passé de la victime les mobiles éventuels d'un crime.*" Tu t'es dit tout de suite : "La fille que j'ai prise en stop, c'était la meurtrière."

Tu as relu deux fois l'article en râlant parce que, chaque fois, tu t'apercevais que tu n'en apprenais pas plus que ce que tu savais déjà. C'était dérisoirement insuffisant. Il aurait fallu des détails et, comme il n'y a pas de classe le mercredi après-midi, il ne te restait plus, pour essayer d'en savoir plus, que de retourner immédiatement à Hory.

Allez, flac ! Une B.M.W. qui double en t'aspergeant de flotte ! Tu es pourtant à 130, vitesse limite sur l'autoroute. Le type doit rouler au moins à 160. Tu n'as plus qu'à remettre en marche tes essuie-glaces, du moins jusqu'à ce que le pare-brise soit redevenu clair. Il ne faudrait pas rater la sortie; elle ne doit plus être très loin, maintenant.

Si la fille était la meurtrière, pas étonnant qu'elle ait été muette, crispée, bloquée. Pas étonnant que ta main sur son genou l'ait mise dans un tel état de fureur. Rien d'étonnant qu'elle ait quitté la voiture à peine arrivée à Paris. Elle avait des raisons de vouloir être seule et qu'on ne l'embête pas. Seulement toi, du coup, te voilà témoin n° 1. Il faudrait normalement que tu ailles faire une déposition à la police. Ou à la gendarmerie, puisque tu vas être tout près de Pithiviers. Est-ce que tu ne peux pas être considéré comme coupable si tu ne le fais pas ? Pas sûr, s'il n'y a pas appel à témoins. Et puis (tu y as déjà pensé), tu risques qu'on te rie au nez : "Une meurtrière, son crime tout juste commis, qui traverse tranquillement le village et vient faire du stop au bord de la Nationale pour rentrer chez elle ? Ça va bien la tête ? C'est une coïncidence, voyons ! Une simple coïncidence !" Coïncidence, peut-être, mais bien troublante, tout de même. Si c'était elle, malgré tout ? Evidemment, ton témoignage ne permettrait pas d'identifier l'assassin, mais il pourrait peut-être cependant confirmer ou infirmer un signalement. Sait-on jamais ? Pas de précipitation : tu verras bien, tout à l'heure, sur place. Si du moins tu arrives à savoir quelque chose, mais comment ? Tu ne peux pas poser trop de questions : tu risquerais de passer pour suspect.

Voilà l'échangeur. La 20 doit être à quelques kilomètres. Des champs à droite et à gauche ... C'est bien ça : voilà la Nationale et le carrefour où tu as pris la fille, l'autre soir. "*Hory-centre : 0 km, 200*". Des hangars, sur la droite : une petite zone commerciale. Ou même industrielle puisqu'on lit : "*Constructions métalliques. Huisseries aluminium.*" Un gros bloc en béton avec une haute tour carrée : un silo, probablement. Un passage à niveau, mais la voie a l'air d'être désaffectée : de l'herbe pousse entre les rails. La petite route devient une rue, avec un garage Renault, une station-service, un "*Hôtel du Lion d'or*", des pavillons individuels, bientôt des commerces des rues adjacentes... Hory, c'est plus qu'un village, c'est une petite ville. Guère de passants, rien qui signale quoi que ce soit d'anormal.

Gare-toi et marche un peu : tu pourras mieux juger à qui poser tes questions. *Boucherie Garnier... B. Noir. Tout pour la maison...* En face, une succursale du *Crédit agricole*, un Prêt à porter.. Tiens ! un bar-tabac qui fait aussi marchand de journaux. Et même *Maison de la presse*, dit l'enseigne. C'est évidemment ce que tu cherches. A côté de la porte, un grand panneau avec les premières pages multicolores des hebdomadaires de la semaine et à côté, sur un petit panneau, un titre unique au milieu d'une page blanche (même petit coup au coeur qu'hier à Paris) : "*Le crime d'Hory*", sous le logo du journal qui s'appelle tout bêtement *Le Loiret*. Comment n'y avais-tu pas pensé, toi qui es de Feurvilliers? Il existe une presse régionale, dès qu'on est sorti de Paris (et même si on n'en est pas très loin), qui raconte en détail tous les faits divers locaux. Tu n'auras peut-être même pas besoin de poser des questions aux indigènes.

Dans le bistrot, il n'y a qu'une ou deux tables occupées : quelques jeunes. La pile du *Loiret* se trouve sur une table à l'entrée, à gauche du comptoir. Un type qui est en train de siroter un verre de rouge sur le zinc, bavarde avec le barman (ou le patron) qui lui dit :

– Si, moi je le voyais quelquefois. Je ne savais pas qui c'était, mais je l'ai reconnu quand j'ai vu la photo dans le journal. Il passait ici de temps en temps pour acheter la presse. La dernière fois, je

crois bien que c'était samedi. Je l'ai d'ailleurs dit aux flics quand ils sont passés. Je crois qu'il a acheté *Le Monde* : c'est le journal qu'il prenait en général.

– Eh ben, pour la dernière fois, ç'a été la dernière fois...

Tu as pris un exemplaire du *Loiret* et tu dis au patron :

– Vous me mettez un demi panaché, s'il vous plait, et un paquet de Gauloises-filtre, en plus du journal ?

– Tout de suite, monsieur.

Et tu es allé t'asseoir à une table. Tu as sans doute bien tort de prendre soin de ne pas te précipiter sur le journal et de paraître détaché, comme si quelqu'un pouvait lire sur ta figure que tu as pris la meurtrière en stop, dimanche soir. Si tu jetais un coup d'oeil autour de toi, tu t'apercevrais probablement que personne ne fait attention à ta présence.

En première page du *Loiret*, dans un encadré, sous le titre en gros caractères "*Le crime d'Hory*", on peut lire une phrase unique : "*Les enquêteurs privilégient la thèse de l'assassinat mais s'interrogent sur les mobiles du crime. Lire page 4.*" La page 4 est celle de Pithiviers, avec en très gros caractères le même titre et le même sous-titre qu'en couverture. Au milieu, une grande photo, celle d'un homme plus très jeune, mais élégant, distingué, un peu du genre "vieux beau", quelqu'un qui a dû être un séducteur, avec une légende : "*La victime : Jacques Weber*".

"*Nous avons relaté dans notre édition d'hier...*" D'entrée de jeu, l'article se présente comme le second épisode d'un feuilleton commencé la veille. Il te faudrait ce premier épisode. Justement, voilà le patron qui arrive avec ton demi et tes Gauloises. Il a bien dû garder quelques numéros d'hier, par précaution, comme le fait toujours la "Maison de la presse" de Feurvilliers

– Il ne vous resterait pas, par hasard, un exemplaire du *Loiret* d'hier, s'il vous plait ?

– Peut-être, monsieur, je vais voir.

Oui, il lui en reste, le voilà. En première page, sur trois colonnes, un gros titre : "*Drame à Hory. Crime ou suicide ?*" et le début d'un article qui continue en page intérieure. Voyons... "*une maison isolée à la sortie de la localité, sur la départementale 12, dans la direction de Villeneuve-les-Bois...*" Exactement, ce que tu cherchais. Il va falloir que tu y ailles faire un tour.... "*Jacques Weber, 62 ans, ancien fonctionnaire des Affaires Etrangères dont le dernier poste etc... etc... avait acheté cette propriété il y a six ans et s'y était retiré après son départ à la retraite... sa gouvernante, Micheline Gay, 43 ans... qui a découvert etc... etc...*" La suite, tu l'as déjà lue hier à Paris.

Sa "gouvernante"... Le Parisien d'hier parlait de sa "bonne". Il ne doit pas y avoir une grosse différence. 43 ans, ce n'est pas encore l'âge canonique. Pour peu que cette Micheline soit jolie femme, elle pourrait bien avoir été un peu plus que sa "gouvernante"... Et que dit le numéro d'aujourd'hui ? "*Nous avons relaté dans notre édition d'hier...*" Bon, d'accord. "*Rappelons etc... etc... les premières conclusions de l'enquête ont permis d'ores et déjà d'établir qu'il s'agit d'un assassinat, assez grossièrement déguisé en suicide. En effet, bien que l'infortuné Jacques Weber vécût assez solitaire depuis qu'il s'était retiré à Hory, les quelques témoignages qui ont pu être recueillis ne permettent nullement de conclure qu'il ait été dépressif. De plus, si le meurtrier, qui avait pris la précaution de mettre des gants, n'a pas laissé ses empreintes sur l'arme, il a aussi effacé celles de sa victime, ce qui exclut l'hypothèse d'un suicide. Il est cependant assez surprenant que le meurtrier ait utilisé l'arme de sa victime pour commettre son forfait, d'autant qu'aucune trace de bagarre n'a été remarquée. De plus, les enquêteurs s'interrogent sur les mobiles du crime : il ne semble pas qu'il y ait eu vol. Jacques Weber n'avait pas reçu de menaces. Rien ne paraît indiquer qu'il avait des ennemis... etc... etc... L'autopsie a révélé que le décès a eu lieu dimanche soir entre 18 H 30 et*

19 H.... *La gouvernante etc... etc...*"

"Entre 18 H 30 et 19 H." Heureusement que la gouvernante n'est pas arrivée une demi-heure plus tôt : elle serait tombée sur le meurtrier (ou la meurtrière) et se serait fait descendre à son tour ! Au fait, quelle heure était-il quand tu as pris la fille en stop sur la Nationale ? 19 H 15 ? 19 H 20 ? A-t-elle eu le temps d'aller à pied du lieu du crime jusqu'à l'endroit où elle est montée dans ta voiture ? C'est le premier point à vérifier avant d'aller faire une éventuelle déposition à la gendarmerie. Quatre heures moins le quart : tu n'as pas de temps à perdre.

La rue, à nouveau : quelle distance y a-t-il d'ici au panneau "*Hory-centre*" sur la 20 ? Jusqu'au passage à niveau, il y a bien cinq ou six cents mètres et après... un peu moins, peut-être, mais pas sûr. Disons qu'en tout, ça fait bien un kilomètre. Et le lieu du crime, où est-il ?

- La route de Villeneuve-les-Bois, monsieur, s'il vous plait ?

Le petit vieux s'est tourné dans la direction du "centre-bourg", celle vers laquelle est tournée ta Golf, et il fait un geste du bras :

- La deuxième à droite, dit-il.

Mets ton compteur journalier à zéro : il te suffira d'ajouter un kilomètre pour avoir la distance totale. La deuxième rue à droite porte un panneau "*Pithiviers. Villeneuve*" sans indication de distance. Elle conduit vers l'église qui ne manque pas de caractère avec son porche-galerie à trois ou quatre ogives, sa haute façade pointue et son gros clocher carré. Ça fait déjà 311 mètres, d'après le compteur. L'église est à la pointe d'une fourche : à gauche, Pithiviers, à droite Villeneuve. Il faut bien chercher les panneaux, mais enfin on les trouve. La rue à droite, celle de Villeneuve, est des plus banales : des maisons basses, plus de commerces, mais le panneau jaune de la Poste, sur la gauche. Et puis les maisons s'espacent, on arrive dans la campagne. Des champs de chaque côté. 756 mètres depuis le bistrot. Au loin, la petite route décrit une courbe très prononcée avant une sorte de hameau, sans doute un écart de Hory. A gauche, une sorte de petit bois ou de propriété boisée entourée d'un mur de clôture. N'est-ce pas un képi que tu vois sur le bas côté, devant ce mur ? Et cette voiture, près de lui, n'est-ce pas une voiture de la police ou de la gendarmerie ? Si oui, c'est là. Ralentis, mais pas trop : ça pourrait paraître suspect. Le criminel revient toujours sur le lieu de son forfait, c'est bien connu. Pas de doute, c'est un gendarme. Il se tient devant la grille, ou plutôt le portail métallique, qui sert d'entrée à la propriété. C'est bien là qu'habitait Jacques Weber et qu'il a été assassiné. La voiture est bien une petite fourgonnette de la gendarmerie : ils doivent être en train de continuer leurs investigations à l'intérieur.

Au moment où tu passes juste devant le portail d'entrée, ton compteur marque 214. Il y a donc plus de 1.200 mètres d'ici à la *Maison de la presse*. Encore faut-il y ajouter une bonne centaine de mètres pour parcourir l'avenue plantée de gros arbres qui conduit du portail à la maison (ou au petit château), au loin, au milieu du parc boisé.

La route tourne maintenant brusquement à gauche, presque à 90°, et traverse u-ne sorte de village, avec, de chaque côté, les longs murs aveugles de grosses cours de ferme. Puis elle tourne à nouveau, toujours à 90° mais à droite, cette fois, et débouche dans la campagne. Tu peux t'arrêter ici et faire demi-tour. Mais d'abord, fais tes calculs. Il y a presque deux kilomètres et demi à parcourir pour aller du petit château où habitait Jacques Weber à l'endroit où tu as pris la fille en stop. Aucun raccourci, semble-t-il. En marchant bien, une bonne demi-heure est nécessaire. La fille t'a dit, quand tu l'as prise, qu'elle attendait depuis cinq minutes. Pour être là-bas à 7 H 1/4, il a fallu qu'elle parte à 7 heures moins le quart du lieu de son crime. Le journal dit que le décès a eu lieu... Vérifie... "*entre 18 H 30 et 19 H.*" Ça concorde. La fille peut très bien avoir été la meurtrière. La simple coïncidence est de moins en moins vraisemblable.

Allez ! demi-tour. Premier tournant : à nouveau les murs aveugles des cours de ferme. Second tournant : la voiture de la gendarmerie est sur le point de démarrer. Deux pandores y montent en faisant des signes de la main à celui qui est en faction près du portail. Tu peux regarder à nouveau la propriété de Jacques Weber : ils ne remarqueront sans doute pas que c'est la deuxième fois que tu passes devant. Maison ? Petit château ? Difficile à dire, vu d'ici. On distingue à peine la façade au bout du mail. C'est vraiment le coin très isolé ! il faut aimer la tranquillité pour avoir l'idée de venir habiter ici. Mais après tout, quand on a passé sa vie à bourlinguer à travers le monde, pourquoi pas ? On pourrait y faire de sacrées jvas sans risquer de déranger les voisins. Le vieux beau aimait peut-être les partouzes ? Et la fille, la fille que tu as prise en stop... qui te dit qu'il ne l'avait pas déniché sur le Minitel rose ou par le téléphone de même couleur ? Ça pouvait très bien être une *call-girl*.

Absurde ! Une *call-girl* ne fait pas du stop sous la pluie pour rentrer chez elle. Et elle ne flingue pas son client avant de partir. Tu as trop d'imagination ou pas assez de bon sens. Ou les deux. Pourquoi cette fille a-t-elle bien pu tuer Jacques Weber ? Il l'avait fait venir pour faire l'amour avec elle, c'est évident, puisqu'il devait être seul chez lui pendant ce long dimanche maussade. Ils se connaissaient donc. Il aurait certes pu lui payer le taxi ou une voiture de location, mais enfin ne cherchons pas trop à comprendre. Mais après ? Pour qu'elle en vienne à lui piquer sa pétoire et à le flinguer, il a fallu qu'il se passe quelque chose... Quoi ? Le journal dit qu'il n'y a pas eu de vol...

Voilà l'église d'Hory, donc l'embranchement de Pithiviers. Vas-tu aller faire ta déposition à la gendarmerie ? Tu ferais bien de stationner ici et de marcher un peu pour réfléchir et décider calmement. Tu as bien le temps, par exemple, d'aller à pied jusqu'au panneau où tu l'as prise en stop, sur la Nationale.

Au fait, la fille portait-elle des gants quand elle est montée dans ta voiture ? Non. Rappelle-toi ses doigts dans ta figure et sa grosse bague qui t'a fait pleurer pendant cinq minutes... Et si... Et si elle n'avait rien à voir avec cette affaire ? Si elle était tout simplement venue passer la journée chez une copine qui habite Hory ? Après tout, ce Jacques Weber pouvait avoir des activités que tu ignores. Il pouvait être en cheville avec des trafiquants de drogue, avoir un laboratoire clandestin dans sa cave... Il pouvait faire du trafic d'armes au profit de révolutionnaires d'un pays où il avait été en poste ? Qu'en sais-tu ? Pour ce genre d'activités, on ne pouvait rêver mieux que cette maison discrète, isolée, loin de tout...

Absurde, encore une fois ! Des truands organisés ne lui auraient pas emprunté son revolver pour le tuer. Ils n'auraient pas cru nécessaire de maquiller leur crime en suicide. Ils n'auraient pas été assez maladroits pour effacer les empreintes du prétendu suicidé. C'est un crime d'amateur, pas d'une organisation mafieuse. Tu ferais de bien mauvais romans policiers.

Non, c'est la fille. Pas de doute. Il y a des points obscurs, c'est vrai. Le mobile manque, d'accord. Mais que sa présence sur la 20, une demi-heure après le meurtre, (le temps exact qu'il faut pour faire le chemin à pied), soit une simple coïncidence, c'est impossible. La meurtrière, c'est elle. Bon. Alors, déposition ou pas ?

La délation, ce n'est pas vraiment glorieux, hein ? A supposer que les flics ne te rient pas au nez, qu'ils n'ironisent pas à propos de cette prétendue criminelle rentrant tranquillement chez elle en stop (une criminelle dont tu ne pourrais même pas donner un signalement utile, un moyen d'identification précis), à supposer qu'ils t'écoutent avec le plus grand intérêt, qu'ils tapent ta déclaration à la machine et te la fassent signer, franchement, est-ce que tu te sentirais très fier en sortant de chez eux ?

Voilà, c'était ici. "*Vous allez jusqu'à Paris ? - Oui, oui, montez.*" Aurais-tu imaginé une seconde qu'elle venait de tuer un homme ? Il faut avouer que, quand elle entrée dans la voiture, elle n'avait pas spécialement l'air "paniquée". Drôle d'histoire ! Ce serait intéressant, tout de même, de la retrouver...

\*

Denfert-Rochereau. Tu sais très bien que ce que tu fais n'a aucun sens. Alors, pourquoi le fais-tu ? La ligne 4 du métro compte 24 stations, en excluant Alésia et la porte d'Orléans. Si vraiment (ce dont tu n'as aucune preuve), elle habite aux alentours de l'une de ces 24 stations, tu as une chance sur 10.000 qu'elle se promène dans son quartier au moment où tu y passeras. En encore ! A condition que tu aies la patience de suivre les 24 stations une par une. Courir à sa recherche sans avoir la moindre indication sur son adresse, c'est plus absurde que de chercher la traditionnelle aiguille dans la non moins traditionnelle botte de foin.

Et puis, pourquoi commencer par Denfert-Rochereau ? Si tu veux vraiment faire toutes les stations après Alésia, pourquoi as-tu fait l'impasse sur la première, Mouton-Duvernet ? Parce que ce serait un vrai hasard qu'elle habite si près de chez toi ? Tu sais très bien que, si, par hypothèse, tu réussissais à la retrouver, ce serait partout un "vrai hasard", pas plus grand à Mouton-Duvernet qu'à la porte de Clignancourt. Tu pourrais demander à Verdier, qui est prof de maths, de te faire un calcul de probabilités à ce sujet.

Bon. Te voilà sur ce que tu appelles la "place du Lion". Au loin, la silhouette de la tour Montparnasse. Et toujours ce maudit crachin. Ça fait maintenant huit jours que ça dure puisqu'on est vendredi et que c'est dimanche dernier que tu as pris la fille en stop. Une belle "arrière-saison", comme on dit ! Et pourtant, rappelle-toi : tu as connu de beaux "étés indiens", dans le temps, à Feurvilliers. Bon, allez, regarde autour de toi. Un Noir, une grand-mère, une belle femme très maquillée, deux jeunes qui passent en marchant à grandes enjambées et discutent :

- Mais j'sais pas, moi, l'Mac Do, il est loin, non ?
- Mais non, même pas à 500 mètres !

Deux baraques, l'une à côté de l'autre. La première annonce : "*Crêpes, gaufres, frites, merguez sandwiches, boissons fraîches*"; devant, une femme vêtue d'un imperméable jaune est en grande discussion avec ses deux gosses beaucoup plus qu'avec le vendeur. La seconde baraque proclame : "*Voyance, Lignes de la main. Tarots*", mais elle est fermée. Ah ! Un square à gauche entouré d'une grille. Des bancs publics, des pigeons qui s'envolent. Vas-y, puisque tu es venu pour ça. Si des fois, elle était tranquillement assise sur un banc ? Mais sous cette petite pluie fine, c'est peu probable. Un socle qui a perdu sa statue. Quel était ce grand homme ? "*A Raspail*", dit l'inscription qui précise : "*Promoteur du suffrage universel en 1832. Proclame la République en 1848.*" La palme en bronze est restée, mais Raspail, le pauvre, a disparu. Au-delà du square, la place est bordée par des immeubles bourgeois très cossus. Des plaques en cuivre à chaque porte, des notaires, des "avocats à la cour". Mais pas trace de la fille, naturellement...

Allez, change de côté, va faire un tour vers la gare du R.E.R., ça te donnera l'illusion d'avoir ratissé méthodiquement le quartier. Un jardin public, ici aussi. Des bancs. Vides bien sûr et



dégoulinants. L'horloge, au fronton du grand bâtiment blanc, marque 5 heures moins vingt. Le long du trottoir, un bus attend. Et même un "Orlybus" c'est celui-là que tu as pris, en juillet dernier, quand tu es parti aux Antilles. A la nénette, dans la voiture, tu as dit que tu étais allé à l'étranger, c'était pour faire bien mais ce n'était pas tout-à-fait vrai. Beaucoup de monde dans la gare.

Là-bas, aux guichets, est-ce qu'on ne dirait pas ? Un petit coup au coeur, comme l'autre jour. Cette silhouette, ça lui ressemble. Cet imperméable, il a à peu près la couleur que celui qu'elle portait... Approche-toi et fais la queue, toi aussi. Tu es à trois ou quatre places derrière elle. Quelle veine extraordinaire si c'était ça ! Qu'est-ce que tu vas lui dire ? Tu y croyais tellement peu que tu n'y as même pas pensé. Plus qu'une personne devant elle. Ça y est : c'est son tour. Ton coeur bat de plus en plus fort. Elle se retourne...

Perdu ! Rien à voir. La femme doit être... quoi ? Chinoise ? Vietnamiennne ? En tout cas, ce n'est pas ta criminelle de l'autre soir. Elle va vers l'accès aux quais. Tu n'as plus qu'à quitter la file d'attente et tourner en rond dans ce hall. A vrai dire, tu ferais aussi bien de rentrer chez toi et de corriger tes copies: au moins ça servirait à quelque chose. Un coup d'oeil au kiosque, avant de partir...

*Le Monde, Libé, Le Parisien, Le Figaro...* Tous titrent sur la bagarre Chirac-Balladur. *France-Soir* aussi, mais... Nouveau coup au coeur. Au-dessus du logo de France-Soir, un gros bandeau noir sur lequel se détachent des lettres blanches. En majuscules : « *ELLE TUE PAR AMOUR* » Et dessous, en minuscules : "*Elle ne supportait plus les infidélités de son vieil amant.*" A gauche, un petit rectangle blanc, de travers, cache à demi le premier E de "*Elle*" et porte en lettres noires le mot : "*LOIRET*".

- *France-Soir*, s'il vous plait.

Tu as bousculé deux personnes en repartant avec ton canard grand ouvert à la page 5. Pour illustrer l'article, une photo d'une femme assez jolie, mais qui n'est pas celle de l'autre soir. Tu as survolé tout le début qui raconte tout ce que tu sais déjà... Ah ! voici... « *Les enquêteurs étaient intrigués dès le départ par les déclarations incohérentes et contradictoires de cette Micheline Gay. Interrogée sans relâche hier après-midi pendant trois heures, elle a fini par avouer qu'elle était bien la maîtresse de Jacques Weber, qu'elle n'avait pas quitté la propriété dimanche après-midi, contrairement à ses affirmations antérieures, et que c'était bien elle qui avait tué l'ancien diplomate, avant de tenter (très maladroitement) de maquiller son crime en suicide...* » Voilà, tu en sais assez. La suite paraît constituée par une analyse, à l'usage des concierges et des crémières parisiennes, de la psychologie de cette Micheline Gay, jalouse à cause des nombreuses infidélités de son vieux beau.

Eh bien, cette fois, mon pauvre vieux, c'est terminé. Ta nana de dimanche soir n'y était pour rien. Vraisemblable ou pas, il va falloir que tu l'admettes : c'était une simple coïncidence. Et tu n'as plus, maintenant, qu'à rentrer chez toi et à te mettre à corriger tes copies...

---

## LES JOURS ANCIENS

Il y a longtemps que j'ai quitté Feurvilliers. Plus de 25 ans. Si je disais que j'ai la nostalgie de ma ville natale, je mentirais. J'aime Paris. Le milieu de la presse parisienne, malgré ses mesquineries, ses petites gens et ses méchancetés, me plaît toujours, comme au temps où j'étais jeune journaliste. J'ai cependant gardé le contact avec Feurvilliers. J'y retourne de loin en loin, ne serait-ce que pour revoir mes vieux parents. Ce qui s'y passe m'intéresse, de la petite politique locale aux faits divers et, tout bien pesé, je ne suis pas sûr que l'actualité feurvilliéraine soit tellement plus dérisoire que les potins du Tout Paris. C'est pour cela que je renouvelle régulièrement mon abonnement à *La Province*, le quotidien le plus lu à Feurvilliers, le mieux informé aussi.

Un jour, au début de l'automne dernier, j'ai trouvé dans la page "Région" de ce journal, un article dont le titre m'a accroché l'oeil : "*Premier roman à 84 ans !*" Cela commençait un peu platement : « *Il n'est jamais trop tard pour débiter, fût-ce dans la littérature* », écrivait le rédacteur qui ajoutait : "*Odette Mansac vient d'en administrer la preuve.*"

Aussitôt je me suis demandé : "Odette Mansac ? Serait-ce mon ancien prof ?" C'était bien elle. L'auteur de l'article parlait, toujours aussi platement, "*de l'excellent souvenir que tous les anciens élèves du Lycée Bertran de Born, du moins ceux qui ont fréquenté cet établissement entre 1950 et 1970, ont conservé de ce remarquable professeur de Lettres qui... etc...etc...*"

"*Excellent souvenir*", l'expression était peut-être excessive, mais il est vrai que j'avais apprécié Odette Mansac. Elle était tout le contraire du stéréotype de la vieille fille. Elle n'avait pas séché sur pied. Elle n'était ni aigrie ni maniaque. Elle avait même un charme certain. Quelques années plus tôt, des élèves lui avaient trouvé une vague ressemblance avec l'actrice Danielle Darrieux et, depuis, nous l'appelions D.D., mais c'était affectueux beaucoup plus que malveillant. C'était un très bon professeur. On avait envie d'être remarqué, encouragé, félicité par elle. Personnellement, je m'appliquais dans mes dissertations car j'aimais l'entendre me dire un mot aimable quand elle nous rendait les devoirs et lire une appréciation favorable sur ma copie. Après tout, le journaliste avait peut-être raison : il se peut que ce soit cela qu'on appelle garder "*un excellent souvenir*" d'un prof.

Contrairement à tant de "littéraires", surtout les classiques et tout particulièrement les femmes, l'enseignement d'Odette Mansac était relativement non-conformiste et je crois que c'est ce que nous apprécions surtout. J'aimais beaucoup ses cours de grec, d'autant plus que nous y étions en petit comité. Elle sortait souvent des sentiers battus et nous faisait volontiers étudier des auteurs tardifs, car l'ultime période de la littérature grecque antique, celle qui fait la jonction avec l'époque byzantine, semblait l'intéresser au moins autant que les classiques. Elle nous donna même un jour des notions de grec moderne, ce qui, à "Bertran", comme nous disions, était une innovation

sensationnelle. En français, je lui sus gré d'avoir inscrit à notre programme du Bacc la remarquable *Modification* de Michel Butor, alors que la plupart des autres profs du Lycée se contentaient prudemment (et paresseusement aussi) de reprendre une fois de plus l'un *La Peste*, l'autre *Le Père Goriot* ou *Madame Bovary*. Un soir, j'avais assisté à une conférence d'Odette Mansac, dans le cadre des "jeudis du Centre culturel", sur le thème du "*Nouveau roman*", un genre qui était très en vogue dans les années 60. Comme elle mettait une certaine passion dans tous les sujets qu'elle traitait, elle avait parlé avec chaleur de ces pures constructions intellectuelles, de ces mécaniques cérébrales qu'étaient les romans de Butor, de Robbe-Grillet, ou de Sarraute. Je les trouvais personnellement d'une froideur glaciale et pour tout dire (hormis justement *La Modification*) à peu près illisibles. Mais ce soir-là, Odette Mansac avait presque réussi à me convaincre du génie romanesque de ces auteurs réputés ésotériques. Elle savait aussi en prendre à son aise avec les méthodes pédagogiques officielles qui, surtout quand elles étaient appliquées au pied de la lettre par certains profs sans charisme, me semblaient passablement puériles.

Ainsi, cette brave D.D. avait décidé de publier un premier roman à 84 ans ? L'article en donnait l'explication : « *N'ayant pas trouvé jusqu'ici d'éditeur pour publier ses nouvelles et autres écrits, elle a décidé de ne pas laisser sa dernière production dans un tiroir et de brusquer le destin. Elle a donc fait publier à compte d'auteur son premier roman, Les jours anciens.* » Et une note à la fin de l'article précisait : "*Anna Bienaimé* ». *Les jours anciens. Lyon. Editions du Château. 202 pages. 79 frs.*" Je me dis que l'éditeur, à ce prix, l'avait bien traitée. Quant au pseudonyme, l'article l'expliquait de la façon suivante : "*Odette Mansac a changé de nom pour se couler plus complètement dans la peau d'un écrivain. Elle a choisi le joli patronyme de sa grand-mère, Anna Bienaimé, qui habitait la propriété familiale d'Orlianges, à 70 kilomètres de Feurvilliers, où sa petite fille passe à son tour aujourd'hui la belle saison, alors que l'hiver, elle revient au chaud en ville, dans son appartement.*" Suivait un commentaire assez chaleureux sur ce livre qui, disait le journaliste, "*a parfois des accents autobiographiques.*"

Je fus très étonné d'apprendre que la pauvre D.D. composait depuis longtemps des nouvelles "*et autres écrits*", et surtout qu'elle n'avait jamais trouvé d'éditeur. Faisait-elle des répliques des mécaniques cérébrales des années 60 ? Si oui, il n'y avait rien d'étonnant que personne n'en ait voulu, cette formule romanesque étant passée de mode. Mais, d'après le commentaire de *La Province*, ce n'était pas le cas. Probablement n'était-ce pas assez "commercial" et n'y trouvait-on pas les ingrédients qui assurent aujourd'hui le succès d'un livre. En tout cas j'écrivis aux Editions du Château à Lyon et je leur commandai ces *Jours anciens* que je reçus quelques semaines plus tard.

C'était un petit volume à la couverture blanche dépourvue de toute décoration, ne comportant que le nom de l'auteur, celui de l'éditeur, et bien sûr le titre de l'oeuvre sans même la mention "*Roman*". Le papier n'était pas de première qualité, mais le livre était bien imprimé, facile à lire. "*Anna Bienaimé*" n'avait nullement cherché à imiter les "nouveaux romanciers" dont elle avait parlé un soir au Centre culturel de Feurvilliers, sans doute pour sacrifier à l'air du temps. Son récit avait tout l'air d'être, effectivement, autobiographique. En tout cas, elle avait placé, en tête du volume, en guise d'épigraphe, une citation archi-connue de Verlaine :

*Tout suffocant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure,  
Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure.*

C'est avec appréhension que je me plongeai dans ces vingt-cinq petits chapitres; l'épigraphe faisait craindre la pire confession larmoyante. Mais je me trompais : le récit n'était pas pleurnichard. Odette Mansac semblait même s'être appliquée à l'économie de moyens, à une écriture sobre,

presque pudique.

Le début, qui décrivait l'éveil au monde de l'héroïne, prénommée Claire, dans une nature qui me parut ressembler beaucoup aux environs d'Orlianges, que je connaissais, avec ses collines "rondes et rousses", rappelait Colette. L'auteur chantait « *les étés merveilleusement chauds* » et « *les hivers merveilleusement froids de ces temps lointains* », avant "*le grand naufrage de la grande guerre*", si lointains qu'ils avaient le parfum du paradis perdu. Un rapide calcul me confirma qu'Odette Mansac prêtait à son héroïne l'âge qu'elle avait elle-même. Le roman avait bien une forte coloration autobiographique. Dès ce début affleurait une mélancolie contenue qui allait devenir le *leit-motiv* de toute la suite et qui n'avait plus rien de commun avec Colette. A quoi bon le bonheur, à quoi bon la vie, à quoi bon ce qui passe ? Ce romantisme n'était certes pas très original mais il avait un accent de sincérité assez émouvant, par exemple quand l'auteur disait la révolte de l'enfant terrorisée par la pensée de la mort, au milieu d'une nature éclatante comme au premier matin du monde.

La grande guerre privait de père la jeune Claire et son frère, et les livrait à l'amour ravageur d'une mère omniprésente, pur produit de la bourgeoisie bien pensante. « Anna Bienaimé » résumait en un bref chapitre le dur combat de son héroïne pour se libérer de son milieu et de son éducation. Ce thème, devenu banal, n'était pas, de toute évidence, le sujet central de son livre.

Devenue une jolie jeune fille, Claire était courtisée par le fils d'un gros propriétaire de la région, élève d'une grande école, promis à un bel avenir, et issu d'une famille aussi bien pensante que celle de l'héroïne. Naturellement, la mère de Claire souhaitait ardemment que ce mariage se fasse et harcelait sa fille pour qu'elle accepte. Mais Claire n'avait aucune envie de consacrer son existence à engendrer et à élever une ribambelle de futurs petits bourgeois, ni à passer son temps en repas de famille, en réunions mondaines ou à surveiller la confection des confitures, des confits de canard et des conserves de champignons. Elle trouvait son soupirant gentil et plutôt joli garçon, mais d'une platitude et d'un conformisme déprimants. Ce qu'elle voulait avant tout, elle, c'était sa liberté : pour cela elle gagnerait sa vie en faisant un métier qu'elle choisirait. Elle décidait donc de faire des études d'infirmière.

On la retrouvait au chapitre suivant dans "*la grande ville*", comme disait l'auteur sans plus de précision. Sa liberté toute neuve commençait par lui donner le vertige, mais elle se reprenait vite. Passionnée, ardente, inquiète, Claire se sentait mal à l'aise parmi les jeunes de son âge, rieurs, insoucians et superficiels. Mais un jour enfin, dans un des hôpitaux de la "*grande ville*" où elle accomplissait un stage, elle faisait la connaissance d'un médecin, désigné sous le nom de Paul, brillant, intelligent, cultivé, un peu mordant, capable d'humour et de détachement. Claire devenait vite passionnément amoureuse. Paul se montrait aimable à son égard, amical, fraternel... Ils sortaient ensemble de temps en temps, au point que Claire en concevait quelques espérances bien que Paul n'eût jamais esquissé un geste affectueux. Peu à peu, elle en venait à s'interroger, à s'inquiéter, à soupçonner Paul d'avoir une vie compliquée, pas toujours exemplaire. Elle se mettait à le surveiller, à l'épier, à l'espionner : le roman, à cet endroit, prenait une tournure presque "policière" qui ne me parut pas dépourvue d'originalité. Torturée par la jalousie, Claire se faisait "voyeuse" à sa grande honte. On la voyait passer par des phases d'espoir et d'aveuglement insensés, puis tomber dans l'abattement et la fureur, avant d'aller humblement frapper à la porte de Paul toujours aimable, mais toujours distant, et qui (le récit le suggérait) devait trouver cette amoureuse un peu envahissante.

Un jour enfin, une des amies de Claire lui annonçait les fiançailles de Paul avec une jeune femme qui faisait partie de leurs relations communes. L'héroïne tombait des nues : cette jeune femme était la seule à laquelle elle n'eût pas pensé. Elle, la "voyeuse", l'espionne, était peut-être la

seule à n'avoir pas connu la liaison de Paul avec cette femme. Son désespoir était décrit sans aucune grandiloquence, mais avec, au contraire, une précision presque psychiatrique.

Sans transition, le lecteur était alors transporté vingt ans plus tard dans une ville appelée Tédiac où Claire était maintenant "surveillante" dans un des plus gros services de l'hôpital. La description de Tédiac faisait un peu penser à Feurvilliers. "Anna Bienaimé" décrivait avec une sorte de rage froide l'atmosphère étouffante de la petite ville, son ennui pesant, ses ragots dérisoires, et il me restait assez de souvenirs du latin qu'elle m'avait enseigné autrefois, pour deviner qu'elle avait fait Tédiac sur "*taedium*" qui (je le vérifiai dans un lexique) désigne l'ennui, l'aversion, le dégoût. L'ancien soupirant de Claire, marié et père de famille, était maintenant un| des principaux notables du département. L'héroïne ne regrettait pas d'avoir dédaigné ce mariage-enlèvement. Par contre, sa secrète blessure, ouverte par l'échec de son grand amour, restait béante en elle. Le souvenir de Paul la faisait d'autant plus souffrir qu'elle l'avait épuré, idéalisé. Un jour, à l'occasion d'un voyage dans "*la grande ville*", elle le rencontrait par hasard et le dernier chapitre du roman était occupé par la conversation qu'ils avaient en arpentant les rues et les jardins publics. Paul avait changé : il paraissait plus vieux que son âge, bouffi, prématurément usé. Sa carrière professionnelle avait été médiocre : il était toujours médecin hospitalier installé dans la routine. Quant à son mariage, ç'avait été un échec complet : Paul était divorcé depuis six ans; il naviguait maintenant de liaison en liaison, toutes aussi décevantes.

- Ah, disait-il, c'est vous que j'aurais dû épouser, Claire. C'est sans doute vous que j'aimais...

Mais c'était trop tard. Auraient-ils connu le bonheur ? Comment le savoir ? de toute façon, à quoi bon, à quoi bon ? Rien n'est éternel et il n'y a pas d'amour heureux. C'est sur cette rencontre mélancolique et sur cette conclusion désabusée que se terminait le livre.

Incontestablement, ce n'était pas un chef d'oeuvre. On avait souvent lu des histoires de ce genre. Celle-ci ne présentait aucun élément inédit, original, novateur. Mais combien, parmi les romans récents, y compris parmi ceux qui avaient obtenu un prix littéraire, pouvaient se flatter d'une incontestable originalité ? J'avais lu quelques livres publiés les temps derniers, qui avaient trouvé, eux, un éditeur, qui n'avaient pas eu ce que l'on appelle "une mauvaise presse" et qui ne valaient pas tellement mieux que ces *Jours anciens*. Odette Mansac écrivait bien. Le ton de son récit était juste, son histoire tenait debout, et la publication de ce livre par une maison connue n'aurait pas été imméritée. Le vrai reproche que les éditeurs lui avaient probablement fait, c'est que le nom de l'auteur ne disait rien à personne. Et l'on ne commence pas une carrière littéraire à 84 ans. Le roman était peut-être médiocre mais il n'était pas pire que beaucoup d'autres.

Selon l'article de *La Province*, Odette Mansac avait encore composé "*des nouvelles et autres écrits*" qui, eux non plus, n'avaient pas eu la faveur d'un éditeur. J'aurais aimé les connaître et je me promis de contacter la vieille dame et peut-être d'aller lui rendre visite la prochaine fois que je retournerais à Feurvilliers.

Pour ces "autres écrits", elle s'était inclinée devant le refus des maisons d'édition, mais pour Les jours anciens, soudain, à 84 ans, à la veille de sa mort, elle avait décidé de "*brusquer le destin*", comme disait le journaliste, et de publier le livre à ses frais. L'expression "*brusquer le destin*" n'avait aucun sens : elle ne pouvait évidemment pas espérer que, privée des circuits de distribution officiels et de la grande presse, son roman aurait du succès. Mais enfin elle l'avait "publié". Il fallait que, plus que dans ses autres ouvrages, elle eût le sentiment d'y avoir exprimé des choses importantes, d'y avoir livré son secret le plus intime. Elle avait dû penser que, couché sur le papier noir sur blanc, ce secret échapperait au naufrage définitif qui allait l'engloutir. Ce n'était sûrement pas par hasard qu'elle avait cité des vers de Verlaine :

*Tout suffocant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure*

Ce livre serait la bouteille qui surnagerait, qui vaincrait la mort, qui lui éviterait de disparaître complètement, qui ferait qu'elle n'aurait pas vécu ni souffert tout-à-fait "pour rien".

Et voilà que me revenaient des souvenirs oubliés depuis 25 ans et plus. Je me rappelai certains cours qu'elle nous avait faits, auxquels je n'avais jamais repensé depuis, mais qui, sur le moment, m'avaient fait réfléchir. Je me souvins qu'elle nous avait parlé du "*salut par l'oeuvre d'art*". Ça devait être justement à propos de *La Modification*, un roman dont le héros, à la fin, décide d'écrire un livre qui est précisément celui que le lecteur vient de terminer. Je pris, sur mes étagères, le haut volume blanc des *Editions de minuit* et je l'ouvris aux dernières pages. J'y trouvai une phrase que j'avais soulignée, sans doute parce qu'elle nous l'avait fait souligner : "*Il faudrait écrire un livre. Ce serait pour moi le moyen de combler le vide qui s'est creusé.*" En marge, j'avais écrit : "*Cf. La Nausée, p. 221*", "*Cf. Le Temps retrouvé p. 257.*" Et j'avais noté qu'elle avait fait le rapprochement entre le héros de *La Modification*, le Roquentin de Sartre et le Narrateur de Proust qui, eux aussi, décident à la dernière page d'écrire le livre dont on vient d'achever la lecture.

J'ouvris *La Nausée* à la page 221 de l'édition Gallimard et j'y trouvai des phrases que j'avais aussi soulignées : "*Alors on peut justifier son existence ? Un tout petit peu ?... Est-ce que je ne pourrais pas essayer ?... Il faudrait que ce soit un livre : je ne sais rien faire d'autre. Mais pas un livre d'histoire... une aventure.*"

Quant au *Temps retrouvé*, j'en découvris la page 257 couverte de coups de crayon qui soulignaient des phrases, et d'annotations dans la marge que j'avais probablement écrites sous la dictée d'Odette Mansac. J'avais par exemple souligné la phrase: "*Cette réalité loin de laquelle nous vivons ... que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue..., et qui est tout simplement notre vie*" et en marge j'avais noté : "*Vie: matière de l'oeuvre.*" J'avais encore souligné l'expression : "*Ils ne la voient pas parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas développés.*" En marge j'avais griffonné : "*L'oeuvre développe les clichés qui sont en nous.*" Une autre expression était soulignée, elle, au crayon rouge : "*La vraie vie, la seule vie réellement vécue, c'est la littérature*", avec en marge les formules : "*Vie = oeuvre d'art*" et "*Vivre = écrire.*"

Il me revenait maintenant qu'elle avait développé ces thèmes si passionnément que j'avais espéré tomber sur un de ces passages à l'oral du Bac. Mais non : j'avais été interrogé sur une scène du *Misanthrope*. Par contre, ma mémoire retrouvait maintenant le discours de D.D. sur l'oeuvre développant les clichés qui, sans elle, resteraient enfouis au fond de nous, inutiles, gaspillés. "*La vie n'est la "vraie vie", disait-elle, que lorsqu'elle a été exprimée.*" Comment aurais-je pu douter qu'au moment où allait pour elle "*sonner l'heure*", elle avait publié son premier roman pour sauver sa vie, en en faisant "*la vie réellement vécue*", la "*vraie vie*" ? Le cliché inutile de son grand amour malheureux, de sa déchirure, elle avait voulu le "*développer*" avant de fermer les yeux pour toujours. Qu'elle l'eût fait à ses frais disait suffisamment le prix qu'elle attachait à l'opération. Je ne m'étonnais plus qu'elle eût fait un livre si naïvement autobiographique.

Quels étaient les autres "*clichés*" qu'elle avait voulu "*développer*" avant celui là et pour lesquels elle n'avait pas trouvé de laboratoire ? J'avais envie de le savoir Je cherchai et trouvai sans difficulté sur le Minitel son adresse et son numéro de téléphone à Feurvilliers, puisque c'était en

ville que, selon *La Province*, elle passait la "*mauvaise saison*" Je l'appelai un soir. A l'autre bout du fil, la voix était reconnaissable, quoique devenue chevrotante et souvent hachée par des quintes de toux.

Je lui épelai mon nom qui ne lui disait rien. Je lui précisai en quelle année, en quelle classe j'avais été son élève, je lui citai les noms de quelques condisciples de cette promotion que je n'avais jamais revus mais dont je me souvenais, je lui racontai quelques anecdotes qui m'étaient revenues, et alors j'entendis la petite voix cassée murmurer (mais peut-être par politesse) :

- Ah oui, en effet, je vous remets, maintenant...

Je lui parlai de l'article de *La Province* et de son livre que j'avais aimé mais qui n'avait pas eu, lui dis-je, l'accueil qu'il aurait mérité. Elle eut un instant d'hésitation :

- Vous voulez dire, fit-elle, auprès des éditeurs ?

- Exactement.

- C'est vrai... c'est vrai...

Une nouvelle quinte de toux la secoua. Quand elle put reparler, elle s'excusa en haletant. Je m'excusai à mon tour de l'importuner et j'en vins au but de mon coup de téléphone : elle avait encore écrit, selon le journal, "*des nouvelles et autres écrits*".

- C'est juste, me dit-elle, un recueil de poèmes entre autres.

- Tout cela m'intéresse vivement. J'aurai sans doute l'occasion de retourner à Feurvilliers pour les fêtes de fin d'année. Pourrais-je vous demander la permission de vous rendre visite ? Peut-être aurez-vous l'amabilité de me faire connaître ces oeuvres.

- Mais, reprit-elle, je puis, si vous le souhaitez, vous expédier mes nouvelles et mes poèmes.

- Je n'aurais pas osé vous le demander, répondis-je. Mais si vous avez la bonté de le faire, j'en serai naturellement ravi.

Et je lui laissai entendre que je pourrais essayer de glisser un mot sur elle dans le quotidien parisien auquel je collaborais. Mais j'ajoutai que je n'en souhaitais pas moins lui rendre visite en fin d'année.

- Je vous reverrai avec plaisir, me dit-elle. J'aime toujours revoir mes anciens élèves. Cela me rajeunit.

Une semaine plus tard environ, je reçus un paquet contenant deux manuscrits à peu près d'égale épaisseur. Le premier avait pour titre *Le palais d'Ariane*, écrit en gros caractères, avec, en-dessous, en plus petit : *et autres nouvelles*. Je constatai en effet que *Le palais d'Ariane* qui servait de titre à l'ensemble, était d'abord celui de la première nouvelle, la plus longue. Une dizaine d'autres, plus brèves, la suivaient Le second manuscrit s'intitulait *Démences (poèmes)*. Il était fait de textes assez courts généralement en vers libres et non ponctués, selon l'habitude de la plupart des poètes modernes, habitude que je n'ai d'ailleurs jamais bien comprise et que je trouve un peu artificielle. J'ouvris ce recueil vers le milieu. La page 74 comportait un texte dépourvu de titre et fait de cinq ou six strophes de trois vers. La première disait :

*Silence C'est la vie qui passe*

*Le temps qui monte dans les arbres*

*Et les oiseaux qui tombent morts*

Et le poème se terminait ainsi :

*C'est dans la chambre inondée d'ombre  
Une voix déchirant la nuit  
Qui chante la folie du feu*

(1951)

Je m'aperçus alors que les poèmes, regroupés en deux grandes parties, étaient classés par ordre chronologique. Je me reportai au premier texte du recueil. Il était daté de 1935 et disait :

*Le temps d'y croire  
Et c'est fini  
Le temps de le savoir  
Et c'est déjà la peur  
Il reste au fond de moi  
Le ciel  
Et l'enfer  
Deux yeux de lumière  
Et puis mon désarroi  
Mon bel amour C'était hier*

D'après mes calculs, elle devait avoir dans les 25 ans en 1935. Ce poème avait tout l'air d'être inspiré de cette « peine d'amour perdue » qu'elle avait fait revivre dans *Les jours anciens*. Quelques pages plus loin, on en lisait un autre daté de l'année suivante :

*Il vaut mieux fuir  
Il ne faut pas les réveiller  
Connais-tu la gifle d'un rire  
Cinglant sur ton visage  
Il vaut mieux fuir  
Ton cri fendra plutôt les pierres de la route  
Que le coeur d'un homme.*

Le dernier poème du recueil était un texte beaucoup plus long, qui commençait par deux strophes exactement symétriques. Dans la première, après les deux vers d'ouverture :

*On nous a dit Travaillez prenez de la peine  
Nous n'avons pas désobéi*

La poétesse évoquait alors le travail et les espoirs de sa jeunesse :

*Et nous avons appris les noms des choses  
Toutes les vérités les avons-nous connues*

*Un jour la vie se lèverait  
Et nous lui dirions A nous deux*

La deuxième strophe était construite sur un schéma identique :



*On nous a dit Epuise le champ du possible  
Nous n'avons pas désobéi*

*Dans l'écrin de notre mémoire  
Les avons-nous bien enfermées  
Nos nuits d'or de sang et d'étoiles...*

*Un jour la mort arriverait  
Et nous lui dirions J'ai vécu*

Enfin arrivait la dernière strophe du poème qui était aussi la dernière du recueil :

*Mais un jour  
Nous avons brûlé le dernier livre  
Et l'écrin de notre mémoire  
Nous n'avions plus envie d'en savoir davantage  
Nous en avons assez de nos expériences*

*Ce n'était pas la mort  
Ce n'était pas non plus la vie*

Ce poème portait la date de 1967 et je me dis que c'est à peu près au moment où je l'avais eue comme professeur qu'Odette Mansac écrivait cela. Jamais je ne m'en serais douté. Il y avait toute une vie dans ce volume, toute l'histoire d'un coeur et d'un esprit. J'en remis à plus tard une lecture détaillée. Il me revint qu'autrefois, dans un recueil poétique, elle nous faisait étudier ce qu'elle appelait les "*métaphores obsédantes*" et je pensai que je pourrais peut-être essayer de le faire pour le sien. Dans l'immédiat je me plongeai dans les nouvelles.

Certaines d'entre elles me parurent ressembler davantage à de longs poèmes en prose qu'à des nouvelles au sens strict. C'étaient des sortes d'"instantanés" fixant des moments particuliers, des silhouettes entrevues, des souvenirs, des fantasmes, des rêves... La seule véritable nouvelle était la première, petit roman qui, en une trentaine de pages, racontait une intrigue sentimentale : mais on y trouvait aussi quelques scènes érotiques assez explicites qui étaient complètement absentes des *Jours anciens*. Une idylle naissait sur un paquebot reliant Athènes et l'île de Naxos, entre un riche quadragénaire grec très séduisant et une jeune touriste française triste, solitaire et désœuvrée. A Naxos, expliquait Odette Mansac, on désigne sous le nom de "palais d'Ariane" les ruines d'un petit temple d'Apollon qu'on peut visiter sur un promontoire qui domine le port. Le récit reposait sur un subtil contrepoint entre la fiction et la réalité, la mythologie et l'intrigue, la légende d'Ariane abandonnée par Thésée et consolée à Naxos par Apollon et l'histoire de la jeune Française devenue, pendant le temps d'un séjour sur l'île, la maîtresse du séduisant Naxien. Une des séquences, au début du récit avait pour cadre le "palais d'Ariane", d'où le titre de la nouvelle.

S'agissait-il, une fois encore, d'un "cliché" enfoui au fond de sa mémoire et qu'elle avait voulu "développer" grâce à la magie de la littérature ? Ou bien avait-elle rêvé d'amours consolatrices et leur avait-elle donné corps dans ce récit qui, par endroits, me faisait penser aux Filles du feu ? Je n'en sais rien, mais je me dis qu'à la différence des *Jours anciens*, dont il resterait au moins quelques exemplaires dans l'arrière-boutique d'un éditeur inconnu, je risquais d'être le seul témoin du "*développement*" de ce "*cliché*" grec.

Un mois passa. Quelques jours avant Noël, j'envoyai une carte de voeux à Odette Mansac : je lui proposais, si elle n'y voyait pas d'inconvénient, de passer la voir le jeudi entre Noël et le premier de l'an. Presque par retour du courrier, je reçus une carte couverte d'une grosse écriture inconnue de moi et qui me parut très enfantine. On me disait que "Mlle Mansac" me remerciait de mes voeux et me présentait les siens; mais on me prévenait aussi qu'ayant été hospitalisée le 10 décembre, elle ne pourrait pas avoir le plaisir de me recevoir lors de mon passage à Feurvilliers. La signature était illisible. S'agissait-il de la femme de chambre, d'une petite jeune fille qui lui servait de bonne ? Je le supposai. Quant à l'hospitalisation, je me rappelai ses quintes de toux au téléphone et je me dis qu'il pouvait s'agir de quelque banale bronchite. Peut-être même serait-elle rentrée chez elle le jeudi 28 décembre, jour que je lui avais proposé pour ma visite.

\*

Je me préparais donc à passer à tout hasard à son domicile le 28, ne fût-ce que pour lui rapporter ses manuscrits, lorsque, en lisant *La Province* en diagonale, je tombai, dans la page nécrologique, sur un avis d'obsèques concernant "*Mlle Odette Mansac, Professeur honoraire au Lycée Bertran de Born, décédée dans sa 85<sup>e</sup> année.*" La levée du corps était annoncée pour le vendredi 29 à 14 heures, au Centre hospitalier de Feurvilliers. Je me souviens que, le premier moment de stupeur passé, la seule pensée qui me vint à l'esprit, ce fut : "Qu'est-ce que tu vas faire de ses manuscrits ?"

Le lendemain, c'est plus un temps de Toussaint qu'un temps de Noël qui régnait sur Feurvilliers. A l'entrée du parc de l'hôpital, j'appris au bureau d'accueil qu'il n'y aurait pas d'inhumation : Odette Mansac avait demandé que son corps soit incinéré. Il allait donc être transporté au crématorium. Il y avait, en tout et pour tout, une douzaine de personnes qui attendaient devant le pavillon de la morgue, près de la petite fourgonnette des Pompes funèbres. Derrière elle, étaient garées une conduite intérieure immatriculée dans les Hauts de Seine et deux dans d'autres départements. Je dévisageai les gens qui étaient là : je ne connaissais personne. Une jeune femme se tamponnait les yeux avec un mouchoir et je me dis que ce pouvait être celle qui avait répondu à ma carte de voeux. Il y avait aussi un type dont la tête ne m'était pas complètement inconnue. La mienne devait lui dire aussi quelque chose, car il vint vers moi et me lança :

- Quelle surprise ! Qu'est-ce que tu deviens ?

Je supposai que c'était un de mes anciens condisciples et je lui dis ce que je faisais. Naturellement, je me crus obligé de faire comme si je le reconnaissais moi aussi et je lui posai la même question :

- Eh bien, me répondit-il, figure-toi que je suis revenu à Bertran... Oui, comme censeur... C'est d'ailleurs pour ça que je suis ici : je représente le Lycée.

A ce moment, la porte de la morgue s'ouvrit et l'on vit sortir un petit cercueil de bois clair poussé sur un chariot par un type à casquette. Suivait la famille : un couple de vieillards, des adultes, des jeunes... Je me souvenais que l'héroïne des Jours anciens avait un frère : peut-être le vieillard qui venait de sortir et qui montait maintenant dans la voiture des Hauts de Seine était-il le frère d'Odette Mansac. Les autres membres de la famille montèrent dans les deux autres voitures et le cortège démarra derrière la fourgonnette des Pompes funèbres. Près de la porte, un cahier de condoléances était ouvert sur un pupitre : j'allai y inscrire mon nom et mon adresse. Les gens se

dirigeaient maintenant vers la sortie en bavardant, mais le Censeur m'avait attendu :

- Comment l'appelions-nous déjà, me dit-il, cette brave Mlle Mansac ?

- Si je me souviens bien, nous l'appelions D.D.

- C'est ça, ça me revient, maintenant.. Moi, tu sais, je suis matheux; le français, ce n'était pas mon fort, tu dois t'en souvenir, mais enfin je n'ai pas gardé un mauvais souvenir d'elle, même si j'ai complètement oublié ce qu'elle nous enseignait. Mais au fait, et toi, pourquoi es-tu ici aujourd'hui ? Tu la connaissais personnellement ?

- Pas spécialement. Je suis à Feurvilliers pour les fêtes. J'ai lu l'avis d'obsèques dans le journal et je suis venu. Figure-toi que j'avais rendez-vous avec elle hier ;je devais lui rendre des manuscrits qu'elle m'avait expédiés.

- Comment ça, des manuscrits ?

- Oui. Tu sais, je suppose, qu'elle écrivait. Elle avait publié un premier livre l'an dernier. La presse en avait parlé : c'est en effet assez rare pour être dans le journal.

- Ah ? me dit-il. Eh bien, tu me l'apprends. Ca n'a pas dû faire grand bruit. En tout cas, je ne l'ai pas su.

---

## LA BETE

Quand, un soir de 1994, en regardant la télévision, Bernard Laviale apprit que, le 7 avril suivant, les six chaînes allaient consacrer toute une soirée à une émission commune sur le Sida, il en ressentit un peu d'agacement. Encore le Sida !

- Je me demande, dit-il à sa femme, pour quelles raisons on en fait dix fois plus sur le Sida que sur le cancer, par exemple. Toutes les émissions d'information, et, si je ne me trompe, l'essentiel de la recherche, portent la-dessus. Et pourtant, il doit y avoir au moins cent fois plus de cancers ou d'infarctus que de sidas, non ?

- Sûrement, répondit Lucette. Mais je crois comprendre la raison. L'infarctus, à la rigueur, tu peux l'éviter en arrêtant de fumer ou en ne mangeant pas trop de graisses. Mais le cancer, tu n'y peux rien du tout : tu auras beau être très informé, si tu dois faire un cancer, tu le feras. Le sida, par contre, tu peux l'éviter puisque ça s'attrape par contamination. C'est une affaire de précautions, de prévention. Donc l'information sur le sida, ça sert à quelque chose. Tu es bien informé, toi, sur le sida ?

- Sûrement pas. Et ce n'est pourtant pas faute d'en avoir entendu parler.

Le fait est qu'il ne savait à peu près rien sur le sujet. Cent fois pourtant il avait été question du sida à la télévision. Cent fois il avait vu sur l'écran la boule jaune hérissée de gros piquants pointus qui est censée représenter le virus. Mais c'était à peu près tout. Bernard n'ignorait pas que l'épidémie concernait surtout les "populations à risque", drogués et homosexuels. Pour que les "hétéros" soient contaminés, il fallait qu'ils couchent avec des femmes elles-mêmes contaminées. Des prostituées, probablement. Cent fois, il avait entendu dire que, dans ce cas, il fallait utiliser un préservatif. Que la bonne vieille "capote" de son adolescence ait soudain repris du service, le confirmait dans l'idée qu'il s'agissait finalement d'une espèce nouvelle et particulièrement perverse de maladie vénérienne. Au fond : l'antique vérole en pire. Bernard ne savait même pas trop ce qu'on entendait au juste par "séropositif". Il avait cru comprendre qu'il y a une petite période d'incubation qui précède l'apparition de la maladie elle-même, de même sans doute qu'on se sent "mal fichu" pendant huit jours avant que la grippe ne se déclare ou de même qu'on maigrit avant l'apparition du cancer proprement dit. Mais à quels symptômes reconnaît-on qu'on est séropositif ? Il n'en savait rien. Et quels sont les symptômes du sida lui-même ? Pas plus. Bref, il n'était effectivement pas informé.

- C'est vrai, dit-il à Lucette. Ça sera peut-être une occasion d'apprendre de quoi il s'agit réellement.

- Oui. D'autant plus que j'entendais l'autre jour à la télé je ne sais plus qui citer des statistiques qui avaient l'air d'indiquer que ça ne touche plus seulement, ni même majoritairement, les drogués et les homos. Et Odile m'a dit que, lorsque sa fille est allée voir Blanchard pour lui demander de lui prescrire la pilule, il lui a dit : "Attention, hein ! Ne fais jamais l'amour sans capote, même avec ton copain, et à plus forte raison avec un autre. Plus tard, quand vous serez mariés, d'accord. Parce que vous aurez fait un test. Mais pour l'instant, pas de blague ! La capote !"

- Ah bon ? A ce point-là ?

- Eh oui. Ça commence à devenir sérieux pour tout le monde. Je l'ai d'ailleurs dit aux enfants : "Vous êtes étudiants. Vous n'êtes plus des gamins : vivez comme vous l'entendez. Mais faites attention : il y a des risques."

Le 7 avril, Lucette et lui regardèrent l'émission. Mais Bernard ne resta pas jusqu'au bout. A minuit, il monta se coucher, complètement retourné, et ne ferma pas l'oeil de la nuit.

Ce qui l'avait le plus angoissé, c'était l'interview d'une femme qui était séropositive depuis plusieurs années après avoir été contaminée par son concubin : il ne lui avait jamais dit (mais peut-être l'ignorait-il) qu'il était lui-même séropositif. Ainsi donc, se dit Bernard, on peut être contaminé, et contaminer les autres, sans le savoir, sans se douter de rien, sans rien ressentir, sans avoir le moindre symptôme ? Et cela pendant des années ? Quelqu'un, à un autre moment de l'émission, un médecin sans doute, mais il ne s'en souvenait plus, avait dit qu'on peut être séropositif pendant 10, voire 12 ou même 14 ans avant que le sida ne se déclare. "Mais alors., mais alors., se dit-il, il se pourrait que..."

Et le souvenir refit surface. Ou plutôt (car il ne l'avait jamais oublié), ce souvenir réapparut sous un masque nouveau, horrible, terrifiant...

\*

C'était l'année précédente, en Indonésie. Il y avait moins d'un an. Bernard avait travaillé d'arrache-pied, pendant huit jours à mettre en route les trois machines fabriquées dans sa P.M.E. de Feurvilliers, qu'il avait vendues à une entreprise de Bandung par l'intermédiaire de son exportateur à Paris. Quand tout avait été terminé, il avait estimé qu'il pouvait s'offrir quelques jours de vacances et le tourisme en Indonésie (tout le monde le lui avait dit, en France, avant son départ), c'est Bali.

De Bandung, il avait donc pris l'avion pour Denpasar, la petite capitale de l'île, et, par l'intermédiaire de l'hôtel où il était descendu, il s'était inscrit à un "tour" de quelques jours où tout était compris : le bus climatisé avec guide parlant anglais, l'hébergement, les repas, la visite des sites naturels et des temples, ainsi que les danses balinaises traditionnelles. Au retour à Denpasar, le bus (ou plutôt le minibus, car il y avait peu de touristes en cette saison) l'avait déposé devant son hôtel. C'était le lendemain matin qu'il devait s'envoler pour Jakarta et de là prendre l'avion pour la France. En arrivant à l'hôtel, il avait donc demandé à la belle jeune femme de la réception, celle qu'il connaissait le mieux car c'était déjà elle qui était là le jour de son arrivée), de lui commander un taxi pour le lendemain matin 7 heures. En effet, l'avion de Jakarta ne décollait qu'à 9 heures, mais il devait être à l'aéroport une heure plus tôt pour le *check-in*.

Cette nuit-là, il eut du mal à trouver le sommeil : les rizières en terrasses, les forêts de cocotiers, les temples hindous, les routes vertigineuses dans la région des grands volcans, les épisodes du *Ramayana* dansés par de gracieuses poupées qui ressemblaient aux sculptures des temples, toutes ces images n'en finissaient pas de défiler et de se télescoper devant ses yeux. Il vit les chiffres 10, puis 11, puis 12, s'afficher sur l'écran de son réveil. Il aurait pourtant fallu qu'il dorme un peu cette nuit. Le lendemain matin, il devait être sur pied à 6 heures et, la nuit prochaine, il serait dans l'avion et ne fermerait sans doute pas beaucoup l'oeil.

Soudain, un peu avant une heure du matin, le téléphone sonna sur sa table de nuit. Il alluma sa lampe de chevet et décrocha : une voix féminine. La femme (ou la fille) parlait un anglais assez élémentaire, mais enfin on arrivait à la comprendre. Elle voulait savoir quand Bernard allait quitter Bali.

- Demain matin, dit-il. Mon avion est à 9 heures.
- Et ne pourriez-vous pas retarder votre départ d'un jour ou deux ?

- Absolument pas. Il ne peut en être question. Je dois prendre l'avion pour la France demain soir à Jakarta : j'ai déjà mon billet. Mais au fait, pourquoi voudriez-vous que je retarde mon départ ?

Elle répondit très simplement qu'elle aurait voulu le rencontrer et "faire l'amour" avec lui. Bernard Laviale était abasourdi.

- Mais qui êtes-vous ? dit-il. Vous me connaissez ? Quand nous sommes-nous vus ?

Elle prétendit qu'elle avait "un ami" dans l'hôtel, ou "une amie" (impossible de le savoir d'après l'expression anglaise). Était-ce la petite jeune de la réception qui avait eu l'idée de ce coup monté ou s'était-elle laissée circonvenir ? Une femme inconnue l'appelant en pleine nuit et lui proposant une rencontre ! C'était une histoire comme il n'en arrive que dans les films. Et c'est d'ailleurs parce que les films racontent si souvent des histoires impossibles, que le mot "cinéma" est devenu synonyme d'in vraisemblance. Mais voilà que, justement, c'était vrai. Peut-être s'agissait-il tout simplement d'une putain qui avait trouvé ce moyen original pour recruter des clients fortunés.

- Quel est votre métier ? demanda-t-il

Elle paraissait mal comprendre le mot "*job*". Elle demanda sur un ton interrogatif "*Work?*", et, comme il acquiesçait, elle répondit qu'elle travaillait dans un ministère. Hum ! Le gouvernement indonésien, comme tous les gouvernements du monde, siège dans la capitale Jakarta. Bernard n'avait pas entendu dire que l'Indonésie fût une sorte de fédération avec un gouvernement dans chaque province, mais il ne s'était pas vraiment renseigné sur la question. Ou bien peut-être y avait-il à Bali des antennes des différents ministères. De toute façon, cette employée de "ministère" donnant (ou plutôt demandant) des rendez-vous nocturnes à un étranger, ça restait bien surprenant.

- Je vous en prie, fit la voix, retardez d'un jour ou deux votre départ.

- Pas question, fit Bernard. Et il raccrocha.

Le téléphone sonna à nouveau presque tout de suite. Il fallut bien reprendre l'écouteur, ne serait-ce que pour arrêter la sonnerie.

- Venez me rejoindre, dit la femme. Je vais vous donner mon adresse.

Il n'était certainement pas question pour Bernard Laviale, qui voulait absolument dormir un peu cette nuit avant les deux nuits blanches à venir, d'aller courir les rues de Denpasar à une heure du matin pour rejoindre une inconnue. Qui lui prouvait d'ailleurs que ce n'était pas une farce ? ou pire : un piège ? La femme pouvait très bien l'attirer dans un guet-apens où des voyous l'attendraient pour le dévaliser. Cependant, cette aventure insolite l'intriguait. Il n'était pas un coureur de jupons, encore moins de saris, mais quand une femme venait se jeter dans ses bras (cela lui était déjà arrivé quelques années plus tôt au Pérou), il laissait, comme il disait, "le hasard jouer son rôle d'entremetteur" :

- Venez si vous voulez, lui dit-il. Mais moi, je vous préviens, je ne bougerai pas d'ici.

Plus tard, en repensant à cette aventure, il se souvint que tout en laissant au hasard une chance de « jouer son rôle », il avait vraiment cru qu'elle ne viendrait pas, et qu'il avait mis un point final à cette affaire. Pour qu'elle vînt, il fallait que la petite jeune fille de la réception (si c'était bien elle qui y était en ce moment, chose peu probable) poussât très loin la complicité, au risque de se faire virer par son patron, qui n'avait pas l'air commode, en cas de plainte. Et pour quel profit ? Il eut beau chercher, il ne vit pas d'autre motivation vraisemblable chez cette femme et ses éventuels complices, que l'argent. Il avait depuis longtemps passé l'âge de séduire les femmes par sa seule prestance.

Bernard était si bien persuadé que l'aventure était terminée qu'il avait commencé à somnoler

quand il entendit deux ou trois petits coups frappés à la porte. Il alluma la lampe de chevet et se leva. La serrure était verrouillée. Et s'il y avait, dans le couloir, deux truands armés de couteaux ? Il fit tourner la clef et entrebâilla la porte : non, c'était bien un visage et une silhouette de femme, de Balinaise. Il la laissa entrer et retourna se mettre au lit.

Il trouvait que toutes les femmes de ce pays se ressemblaient et il les distinguait surtout par leur âge. Il y avait les jeunes, qu'il trouvait le plus souvent jolies, et les vieilles, prématurément ridées. Celle-là était jeune, avec les yeux en amande des Asiatiques, mais elle n'avait pas fait de gros efforts pour sa toilette : elle était banalement vêtue d'un blue-jean et d'un pull. Elle n'avait pas fait non plus de gros frais de coiffure : peut-être venait-elle tout juste de se lever. Elle s'assit très simplement au pied du lit, sortit un paquet de cigarettes et demanda d'un regard à Bernard si elle pouvait fumer. Il lui tendit le cendrier qui se trouvait sur sa table de nuit.

- Je m'appelle Lakshmi, dit-elle.

Bernard se demanda s'il devait lui dire "*Good morning*" ou "*good evening*" ou encore "*good night*". Finalement, il ne dit rien du tout.

- Je vous avoue, dit-il, que je ne comprends pas ce que vous venez faire ici en ce moment. Vous voulez vraiment faire l'amour avec moi ?

Elle fit signe de la tête que oui

- Mais enfin, pourquoi avec moi ? Nous ne nous connaissons pas. Vous ne m'aviez jamais vu avant ce soir. Comment peut-on aimer quelqu'un qu'on n'a jamais vu ? Et en plus je pourrais être votre père : j'ai des enfants qui ont votre âge. Il y a des milliers d'hommes beaucoup plus beaux et plus jeunes que moi dans cette ville. Pourquoi moi ?

- Je hais les Indonésiens, dit-elle sur un ton de sourde colère. Ils sont brutaux et méchants. Ils ont tué mon mari et maintenant ils ne pensent tous qu'à une chose : mettre la main sur ma maison, la maison dont j'ai hérité. Je préfère les étrangers.

Il commençait à y avoir un début d'explication. Cette histoire était certes peu vraisemblable, mais pas incohérente. Elle n'expliquait pourtant pas tout :

- Est-ce de l'argent que vous voulez ? demanda-t-il

Le "non" qu'elle prononça fut immédiat, catégorique et, autant qu'il put en juger, sincère. Elle avait dit ce mot comme si c'était une évidence et même comme si elle avait été un peu choquée qu'on pût lui poser une question pareille. Il était maintenant plus d'une heure et demie du matin, bientôt deux heures moins le quart. Il fallait qu'il se décide vite, qu'il la renvoie ou qu'il lui donne satisfaction. C'était tout de même une étrange aventure, la plus étonnante sans doute qui lui fût jamais arrivée. Elle était en train de finir sa cigarette. Il se dit : "C'est drôle. Elle est en jean et en pull comme une sténo-dactylo de Feurvilliers, mais elle a le visage et les yeux des poupées danseuses d'hier" Elle attendait sa décision : manifestement, elle partirait s'il lui disait qu'il ne voulait pas d'elle. Mais il pensa qu'à peine aurait-elle tourné le dos qu'il la regretterait. Il lui dit, en passant dans sa tête au tutoiement, bien qu'il n'existe pas en anglais :

- Viens ici, près de moi.

Il sortit des draps et s'assit sur le bord du lit. Elle vint docilement, presque timidement, s'asseoir à ses côtés. Il lui prit la main, l'ouvrit, regarda la petite paume à la peau blanche et lisse parcourue de deux lignes divergentes, et y posa ses lèvres.

- Alors, comme ça, lui dit-il, tu veux vraiment faire l'amour avec moi ?

Elle fit signe que oui en regardant la moquette.

- Bon. Mais alors, écoute-moi bien : j'y mets deux conditions : d'abord, pas d'argent. Compris ? Pas une roupie. Nous sommes bien d'accord ? (Elle fit signe que oui) Ensuite, une heure. Pas une minute de plus : j'ai un avion à prendre dans quelques heures et il faut que je dorme un peu cette nuit. Nous sommes toujours d'accord ?

Elle acquiesça de nouveau. Alors il se leva, l'attira contre lui, et l'embrassa en commençant à la déshabiller.

Elle tint parole, ne réclama pas une roupie et, quand il lui fit remarquer qu' il était près de trois heures du matin, elle sauta du lit, se rhabilla, lui dit un petit "*Bye Bye*" accompagné d'un geste d'adieu de la main et se dirigea vers la porte sans façon.

Etrange femme ! Pendant qu'ils faisaient l'amour, elle avait été exactement le contraire de ce à quoi il aurait pu s'attendre d'une femme aussi entreprenante, ou du moins qui avait pris une aussi étonnante initiative : presque passive. Une orientale, telle qu'il avait toujours imaginé les Orientales. Elle s'était laissée faire docilement, les yeux fermés, attendant le bon vouloir du Seigneur et Maître : c'était à lui de prendre son plaisir, à elle d'attendre et de s'offrir à ses caprices. Elle avait tout de même pris du plaisir, elle aussi, mais à l'heure dite, elle avait décampé sans un mot.

Bernard Laviale avait souvent repensé à cette histoire. Au début avec un peu d'inquiétude : à son âge, il ne se promenait évidemment pas avec des préservatifs plein les poches et il n'avait donc pris aucune précaution. Or cette femme, après tout, il ne la connaissait pas... Cette histoire de mari assassiné et de maison convoitée, si elle était vraie, laissait supposer qu'elle avait des fréquentations pour le moins douteuses pour une employée de ministère. Et puis Bali, c'est quand même un paradis pour touristes et, pas plus que les Thaïlandaises, les Balinaises n'ont la réputation d'être des prix de vertu... Rentré à Feurvilliers, il avait donc pendant plusieurs semaines guetté tous les symptômes possibles et, comme rien ne se produisait, il avait peu à peu cessé d'y penser. Si quelque chose de cette aventure lui revenait à l'esprit, c'était l'image de Lakshmi attendant sagement, les yeux fermés, qu'il prenne du plaisir et qu'il lui en donne.

Et puis, il y eut cette fameuse émission... Ainsi, on pouvait être séropositif pendant des années sans avoir le moindre symptôme... La seule manière de le savoir, avait dit un médecin, c'est de faire un test. Et il avait bien précisé qu'une fois suffit et que, par conséquent, si l'on a le moindre doute, il ne faut pas jouer les autruches, mais se précipiter au plus vite dans un centre de dépistage.

\*

Quand il se leva, le lendemain matin, il n'avait pas fermé l'oeil. Il avait revécu dix fois cette fameuse nuit de Denpasar et s'était persuadé qu'il était séropositif. Comment avait-il pu être aussi imprudent ? Faire l'amour sans précaution avec une inconnue à Bali ! C'était de l'inconscience pure. D'autant que cette femme était plus que suspecte. Ce n'était pas une prostituée, soit, mais enfin cette histoire qu'elle lui avait racontée pour expliquer qu'elle préférât les étrangers aux gens de son pays, ne tenait pas debout. La vraie raison, c'était sans doute qu'elle ne trouvait pas de partenaire à Denpasar parce qu'on se méfiait d'elle . . .

Mais aussi pourquoi n'informait-on pas les gens ? Depuis 10 ou 15 ans que l'épidémie était déclarée, on aurait tout de même pu nous prévenir autrement que par des allusions mystérieuses ! Il y avait dix ans que l'émission de la veille aurait dû avoir lieu. En tout cas lui, s'il avait été mieux



informé, n'aurait sûrement pas succombé à la tentation cette nuit- là.

Lucette dut s'apercevoir de quelque chose, car, pendant qu'ils étaient en train de déjeuner, elle lui dit :

- Qu'est-ce que tu as ? On dirait que tu n'es pas bien.
- J'ai mal dormi. Je ne sais pas pourquoi mais je n'ai pas fermé l'oeil.
- C'est l'émission d'hier soir qui t'a perturbé ?

Un instant, il faillit tout avouer, mais il se reprit :

- L'émission ? Quelle émission ? Ah oui, l'émission sur le sida ? Ma foi, je n'y ai même pas repensé. Allez ! Il faut que j'y aille, il est plus de huit heures.

Quand il arriva dans l'atelier, tous les ouvriers étaient déjà à leur poste. Lorient, le contremaître s'approcha : il fallait usiner une pièce pour une machine qu'une entreprise de la ville leur avait donnée à réparer. Pendant tout le temps qu'ils en parlèrent, pied à coulisse en main, Bernard retrouva ses réflexes habituels et la routine du "boulot". Mais à peine Lorient eut-il tourné les talons que l'obsession reparut. "Je suis contaminé. J'ai contracté le virus du sida." Il se dirigea vers son bureau, à l'autre bout de l'atelier : Janine, la secrétaire, dépouillait le courrier dans la pièce à côté. Il alla y jeter un oeil comme tous les matins : la routine. Avec en plus aujourd'hui un questionnaire venu de la C.C.I. en vue de la traditionnelle synthèse de conjoncture. Ah, il s'en foutait pas mal, de la conjoncture !

C'est en s'asseyant à son bureau qu'il pensa soudain : "Miséricorde ! Si je suis contaminé, j'ai aussi contaminé Lucette !" Ça venait de lui apparaître subitement et il en fut accablé; il se sentait incapable de lire les lettres qui venaient d'arriver, de préparer un brouillon ou de dicter une réponse à Janine. Mieux valait cent fois le cancer. C'est gravissime, certes, mais au moins on n'y est pour rien. Tout le monde compatit. "*Ce pauvre Laviale, tout de même, quelle catastrophe ! Et dire qu'il n'y a rien à faire contre ce sacré cancer !*" Tandis que là, c'était de sa faute. Il n'avait à s'en prendre qu'à lui. Le sida, se dit-il, ce n'est pas seulement une maladie mortelle, c'est aussi une maladie honteuse. "*Ce connard de Laviale, aller au bout du monde pour coucher avec une putain ! A son âge ! Qui aurait pu croire ça de lui ? Après tout, il n'a que ce qu'il mérite !*" Il allait se retrouver dans la situation des réprouvés de la société, des drogués, des débauchés, des "pédés", ceux qu'on ne plaint pas, ceux qui l'ont "bien mérité", comme disent les honnêtes gens. Et Lucette qui était, elle aussi, condamnée à mort parce qu'il n'avait pas été capable de renvoyer chez elle la femme de Bali, ou même qu'il lui avait permis de venir, Lucette qui n'y était pour rien, qui n'avait rien à se reprocher, pas plus que les malheureux transfusés ou hémophiles dont Bernard découvrait soudain combien ils méritaient qu'on les plaigne...

Il voulut se plonger dans sa paperasse mais ce fut au-dessus de ses forces : tout cela était secondaire, dérisoire... La seule question vraiment importante était de savoir s'il était ou non porteur du virus. Il fallait qu'il y réfléchisse. Et puis qu'il marche, qu'il marche. Et qu'il prenne l'air. Rien n'était pire que d'être assis devant ce bureau. Comment faisaient Janine, Lorient, comment faisaient les ouvriers pour rester paisiblement devant leur table ou leur fraiseuse ? Oh, de l'air, de l'air! Et du goudron sous les semelles ! Il annonça à Janine, sans plus d'explication, qu'il devait sortir et qu'il risquait de ne pas être de retour avant midi. La secrétaire, qui ne l'avait jamais entendu lui dire cela, le dévisagea avec étonnement et lui dit :

- Et qu'est-ce que je réponds si on téléphone ? Où peut-on vous joindre ?
- Notez le nom du correspondant et son numéro. Je rappellerai.

Il sortit et se dirigea vers le carrefour de Laumeil, à la sortie de la zone industrielle, puis prit

la Nationale en direction de la ville. Ouf ! Il respirait mieux, il marchait, il était seul. Enfin seul ! Le ciel était dégagé, la journée s'annonçait belle. Dans un mois, le printemps serait là. Était-il vraiment possible que cela lui arrive, à lui ? Les autres, ceux dont on parlait à la télé, c'étaient des abstractions, des sujets de commentaires, de statistiques. Mais lui, lui ! Lui, avec sa femme, ses enfants, son entreprise, ses employés, ses affaires en cours... Ce n'était pas pensable, pas croyable ! Était-il véritablement possible qu'on soit porteur d'un virus mortel et qu'on ne sente rien, qu'on n'ait aucun signe d'aucune sorte ?

Pourtant, ce n'était pas un mauvais rêve, un cauchemar. Cette Lakshmi était bien venue dans sa chambre et de plus avec sa permission. Il avait fait l'amour avec elle. Si elle était contaminée, il l'était aussi et Lucette également. C'était d'une simplicité diabolique, d'une logique infernale. Il portait en lui une bête d'autant plus maléfique qu'elle était monstrueusement sournoise. Elle le dévorait intérieurement jour après jour, mais en silence et sous anesthésie, sans qu'il la sentît, sans même qu'il s'en doutât. S'il n'y avait pas eu cette émission, il n'en aurait rien su jusqu'au jour où...

Où quoi, au juste ? Qu'est-ce qui se passe le jour où ? Qu'est-ce que c'est que le sida, à la fin des fins ? Pour la bronchite, on sait répondre, et pour l'infarctus, et pour la scarlatine, mais le sida ? On pourrait peut-être nous l'expliquer, ça aussi, bon sang ! Et comment un porteur de virus contracte-t-il la maladie ? Pourquoi ? Pour quelle raison le délai est-il plus long pour les uns que pour les autres ? Est-ce qu'il y a quelque chose à faire pour retarder l'échéance ? Est-ce que ça vient plus vite pour les vieux que pour les jeunes, ou l'inverse ? Il s'aperçut qu'il n'était toujours pas informé mais c'était de sa faute : il avait sans doute été question de tout ça dans l'émission, mais il n'était pas resté jusqu'au bout. Il était monté se coucher, l'angoisse au ventre. Il interrogerait Lucette si elle en parlait la première, car lui n'en parlerait pas. Il ne voulait pas se trahir, avouer sa peur, sa faiblesse, sa faute, son crime.

Il arrivait en ville. Il commençait à y avoir des gens dans les rues. Des honnêtes gens. Ils se promenaient paisiblement, ils faisaient leurs courses, vauquaient à leurs occupations. Ils étaient sains, eux. Cette abominable histoire de sida ne les concernait pas. Ils ne se piquaient pas, ne copulaient pas avec des inconnues. Ah, leur santé, quelle insolence insupportable ! Ah, ces honnêtes gens ! Ce n'était pas à eux qu'une chose pareille arriverait. Oh non ! Eux, ils couchaient avec leurs femmes, saines et vertueuses comme eux-mêmes. Et sous le crucifix, probablement. Tandis que lui, ah lui, il ne l'avait pas volé, n'est-ce pas ?

Il obliqua sur sa gauche, prit les boulevards circulaires et s'engagea sur l'esplanade Anatole France que dominant les anciens remparts. Il ne pouvait décidément pas rester dans cette incertitude : il fallait qu'il fasse un test. Mais pas à Feurvilliers, Ça se saurait, inévitablement, même si tout le monde, et pas seulement lui, y mettait toute la discrétion possible et imaginable. Non, il fallait que ce fût dans une grande ville, par exemple à Paris où il allait assez souvent, surtout depuis qu'il avait été mis en contact avec Guttierrez qui lui trouvait des marchés à l'étranger pour les machines de sa fabrication. Oui, c'est cela : il allait téléphoner aujourd'hui même à Paris pour connaître l'adresse d'un centre de dépistage.

Si le test se révélait positif, qu'est-ce qu'il ferait ? Annoncer cela à Lucette, aux enfants, à ses collaborateurs, à ses amis ? Il mourrait de honte. Ne rien dire, dissimuler ? Ça ne devait pas être possible. Il devait y avoir un traitement à suivre, des contrôles périodiques à effectuer... Et puis un jour ou l'autre, la maladie se déclarerait, et ce jour-là il n'y aurait plus aucune dissimulation possible.

Et ensuite ? Serait-il possible de savoir, ne serait-ce que de façon approximative, dans combien de temps se déclarerait la maladie ? Pourrait-on lui dire en somme combien de temps il

aurait encore à vivre ? Dans le cas du cancer, les médecins arrivent bien à donner une indication... Ce qui était sûr, en tout cas, c'est que sa vie (ou plutôt leur vie, la sienne et celle de Lucette) allait être abrégée. Et ça, ça changeait tout. Prévoir l'avenir devenait absurde. Economiser, mettre de l'argent de côté, préparer une retraite dont ils ne profiteraient pas, investir, vouloir l'expansion de l'entreprise, ce seraient des inepties. Il ne leur resterait plus au contraire qu'à mettre la clef sous la porte et à profiter au plus vite de ce qui leur resterait à vivre. Et il se mit à tirer des plans sur la comète : il bazarderait sa "boîte", ils quitteraient Feurvilliers, ils achèteraient une grande et belle maison sur la Côte d'Azur ou même (pourquoi pas ?) quelque part, très loin, dans un lieu paradisiaque, comme il l'avait lu dans *Paris-Match* à propos d'il ne savait trop quel chanteur atteint, lui aussi, d'un mal incurable. Là-bas, ils attendraient la mort en profitant de la vie. Après tout, ce ne serait pas plus absurde que de se tuer au travail pour... Pour quoi, au juste ? Il avait deux enfants dont aucun n'avait la moindre envie de prendre un jour sa succession, et les études qu'ils faisaient ne les y préparaient pas. Arrêter au plus vite, c'était la solution. Il lui resterait seulement à faire comprendre cela à Lucette. Ce ne serait peut-être pas le plus facile.

Il était arrivé à la poste. Comme il y entrait, il croisa Durand, un de ses collègues de la C.C.I. qui en sortait. Ils échangèrent quelques généralités sur la "conjoncture". Bernard Laviale dut avouer qu'ayant été très occupé, il n'avait pas encore eu le temps d'étudier attentivement le questionnaire, et ils se séparèrent. Bernard se dit qu'on pouvait le voir et il se mit à regarder les gens qui étaient là pour s'assurer qu'il ne connaissait personne, avant de se diriger vers les minitels qui étaient à la disposition du public dans un coin du hall. Comme il ne savait pas trop à quelle rubrique chercher, il tâtonna un moment mais il finit par trouver une liste d'une dizaine d'adresses de "Centres de dépistage du Sida anonymes et gratuits" et il se demanda lequel choisir. L'un de ces centres se trouvait sur le Boulevard de l'Hôpital qu'il connaissait bien car c'était celui sur lequel il se retrouvait chaque fois qu'il sortait de la gare d'Austerlitz. Il appuya sur la touche correspondante et s'aperçut qu'il s'agissait tout simplement d'un service de l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière. Il nota les jours et heures indiqués, puis il téléphona au service. La femme lui dit au bout du fil qu'il pouvait se présenter aux heures qu'indiquait le Minitel sans prendre de rendez-vous. Quant aux résultats, ils étaient strictement confidentiels et ne pouvaient par conséquent être communiqués par téléphone. Pour les avoir, il devrait revenir au bout d'une huitaine de jours et présenter la carte numérotée qui lui serait remise le jour du test. Bernard raccrocha et sortit de la poste.

Avoir pris cette décision lui avait fait du bien. Désormais, il ne se contenterait plus de supposer, de ruminer, de gamberger ; il allait faire une démarche positive et en avoir le cœur net une bonne fois pour toutes. Il retrouva même le réflexe optimiste de tout à l'heure : "Est-il pensable que ça m'arrive à moi ? Qu'on me dise à moi que le test est positif ?" De toute façon, il allait enfin savoir, après quoi il mettrait Lucette au courant (quelle réaction aurait-elle ?) et ils décideraient de la suite ensemble en fonction du verdict des médecins.

Il était dix heures du matin, il faisait beau et doux. Bernard refit en sens inverse, et toujours à pied, le chemin qu'il avait pris pour venir. Il aurait pu prendre un taxi mais il continuait à préférer marcher. Son réflexe optimiste ne dura pas longtemps. Son obsession reparut : il était probablement contaminé, il avait contaminé sa femme, leur vie allait basculer... Et toujours la même angoissante question: comment avouer cela ?

Des images très anciennes lui revenaient, de très lointains souvenirs. Il se rappelait certains matins de son adolescence quand il contemplait avec incrédulité le fabuleux cadeau qui lui était fait : la vie, toute une vie devant soi... A 17 ans, après son Bac, il était parti camper avec des copains en Bretagne. Un soir, il avait préféré rester seul pendant que les autres allaient courir les bastringues de la côte: il était allé se promener tranquillement le long de la mer en regardant le soleil couchant disparaître à l'horizon, derrière les îles... Il pensait à la vie qui l'attendait aux femmes mystérieuses

qui existaient quelque part, là-bas, là-bas, très loin, et qu'il connaîtrait un jour. Un jour... Et il avait gravé son nom sur une pierre d'ardoise d'un petit muret dominant une crique. Il y avait souvent repensé depuis. Il était même retourné une fois sur cette petite plage, avec Lucette, une année où ils étaient en vacances dans la région, et ils avaient retrouvé l'inscription : "*Bernard Laviale. 1963.*" Il y avait à l'époque une rengaine à la mode et, ce soir-là, elle lui trottait dans la tête pendant qu'il se promenait devant la mer :

*Un jour, tu verras,  
On se rencontrera  
Nous nous regarderons  
Et nous nous sourirons  
Et la main dans la main  
Par les rues nous irons*

Que c'était loin, tout ça ! Que d'événements, depuis ! Y avait-il quelque chose de commun entre cet adolescent rêveur et l'homme qu'il était devenu ? Et soudain reparut la bête, la hideuse bête qu'il portait en lui...

Il était presque onze heures et demie quand il arriva au bureau. Janine lui dit que Guttierrez avait appelé : il avait peut-être un nouveau marché. Il attendrait que "M. Laviale" le rappelle. Bernard lui dit de rappeler immédiatement. Effectivement, une nouvelle opportunité se confirmait aux Philippines, comme il le lui avait laissé entendre.

- Bravo, dit Bernard. J'attendais ce coup de fil depuis un moment. J'arrive.

Guttierrez dit qu'il ferait peut-être mieux d'attendre un peu. Il lui manquait encore quelques éléments. Mais dans une dizaine de jours, l'affaire serait ficelée.

- Eh bien, dit Bernard, j'y retournerai dans dix jours, voilà tout.

\*

Il alla faire son test de dépistage. Comme on le lui avait annoncé, une secrétaire lui donna une carte qui portait un « numéro d'anonymat », puis il eut un entretien avec un médecin à qui il raconta son histoire : il avait eu raison de venir, lui dit ce médecin, car une fois suffisait : il pouvait très bien avoir été « infecté ». Il disait « *infecté* », pas « *contaminé* ». Dix mois après le « rapport suspect », le test, quel qu'en soit le résultat, serait fiable. Quant à Lucette, Bernard fut surpris d'apprendre qu'il n'était nullement sûr qu'elle fût "infectée", elle aussi. Elle devrait à son tour faire un test, si celui de son mari se révélait positif. Bernard posa quelques questions qu'il avait en réserve sur ce qui se passerait s'il était séropositif, mais le médecin les éluda : "*Nous en reparlerons, dit-il, au vu des résultats, quand vous reviendrez.*" Et il ajouta qu'il était inutile de faire des spéculations sur une simple hypothèse. Dans une petite pièce à côté, une infirmière lui fit une prise de sang. Elle inscrivit son numéro sur une étiquette qu'elle colla sur le tube.

Quand, un peu plus d'une semaine plus tard, il reprit le train pour Paris en gare de Feurvilliers, officiellement pour aller signer définitivement la paperasse de son contrat avec les Philippines, en réalité surtout pour aller chercher les résultats de son test, le temps semblait au beau fixe : cette fois le printemps s'annonçait vraiment. Dans la campagne, les arbres commençaient à reverdir. Jamais la Beauce ne lui parut plus grasse et plus fertile. Il fut pourtant à peine effleuré par

l'idée que ça ne pouvait pas lui arriver, à lui. Cet optimisme n'était plus de mise. Son obsession, maintenant, c'était : "Cette fois, c'est oui ou non. Pile ou face. Il n'y a pas de milieu. Positif ou négatif : deux syllabes qui changent, et ma vie bascule dans un sens ou dans l'autre." C'était si grave que c'était à la fois angoissant et presque excitant. Depuis huit jours, il s'était préparé au pire pour que la très improbable "bonne nouvelle", si on la lui annonçait, lui apparût comme une sorte de miracle inespéré, mais surtout pour ne pas être "catastrophé" au cas, plus probable, où la nouvelle serait mauvaise. Cent fois, il avait retourné dans tous les sens son aventure de Denpasar qui lui semblait maintenant lamentable : il s'était persuadé qu'il avait fait une folie et que ses chances de s'en tirer étaient proches de zéro.

A l'hôpital, la même secrétaire que l'autre fois contrôla sa carte d'anonymat et, comme l'autre fois, lui attribua un numéro d'attente. Il alla patienter dans la petite antichambre voisine où il y avait beaucoup de monde et où il eut du mal à trouver une chaise dans un coin. Cette affluence ne le surprit pas : deux jours plus tôt, il avait appris par la télé que l'émission de l'autre soir avait provoqué une ruée dans les centres de dépistage. C'étaient surtout des jeunes qui étaient là et, à son âge, Bernard se sentit presque déplacé parmi eux. La plupart fuyaient son regard mais il eut l'impression que tout le monde fuyait le regard de tout le monde. De temps en temps, une porte s'ouvrait, derrière : celle du cabinet médical, et la voix du médecin de l'autre jour appelait le numéro suivant. Il venait d'appeler le 24. Bernard avait le numéro 31. Il lui restait un petit moment, les derniers instants d'incertitude et, donc, malgré tout, d'espoir. Pile ou face. Négatif ou positif. Délivrance ou cauchemar. Depuis qu'il avait quitté Feurvilliers, son problème était de savoir s'il préviendrait Lucette par téléphone s'il était séropositif. Ce qu'il redoutait, ce n'était pas de lui dire qu'il avait succombé à la tentation, un soir, à Bali. Elle savait qu'il lui faisait parfois des infidélités et elle n'en était pas outrée : pour elle, les hommes avaient des désirs, des "besoins", qui faisaient partie de la nature des choses et qu'elle admettait à condition que ce ne soient que des passades sans lendemain et que cela ne se sache pas. Mais cette fois, que dirait-elle s'il lui annonçait qu'il était, qu'ils étaient tous deux séropositifs ?

Dans le coin en face, deux petites jeunes filles, une petite brune à l'air timide et une boulotte avec des taches de rousseur, chuchotaient à voix très basse. Derrière, la porte s'ouvrit et le médecin appela le numéro 28. Un grand diable dégingandé passa, traversa la salle d'attente et sortit, tandis qu'une femme blonde vêtue de rouge se levait et rejoignait le médecin. Un costaud en jean et gros pull de laine qui attendait debout depuis un moment, prit sa chaise. Bernard entendit la femme dire "Bonjour docteur" et la porte se referma. Plus que deux personnes. La consultation fut brève. La porte se rouvrit, la femme blonde passa, le visage fermé, impénétrable, et la petite jeune fille à l'air timide se leva à l'appel du numéro 29. Quand elle sortit à son tour, Bernard se retourna et la vit sourire faiblement à la petite boulotte qui vint la rejoindre. Elles partirent ensemble. Ça devait être bon pour celle-là. Le numéro 30 était un garçon à l'air distingué qui se morfondait depuis un moment à côté de Bernard. Il lui sembla que l'entretien durait un peu plus longtemps que les précédents. Le jeune homme sortit enfin mais Bernard n'eut pas le temps de voir la tête qu'il faisait car le médecin avait appelé le n° 31.

Il entra le coeur battant et, sur l'invitation du médecin, s'assit en face du bureau. Une dizaine de jours plus tôt, c'était là qu'il avait raconté son histoire à ce même médecin. S'en souvenait-il ? Peu probable, vu le nombre de consultants qui défilaient devant lui. Ça n'avait d'ailleurs aucune importance. Par la fenêtre, on voyait des gens passer dans une cour. Pas un nuage dans le ciel. Le médecin avait pris la carte d'anonymat et avait saisi dans la pile l'enveloppe correspondante. Il l'ouvrit et en sortit une feuille de papier qu'il examina. Pile ou face. Deux syllabes et tout basculait dans un sens ou dans l'autre.

- Eh bien, monsieur, prononça-t-il, vous êtes séropositif.

Perdu. C'est à ce moment que Bernard Laviale, qui, depuis plus d'une semaine, avait sincèrement cru s'être préparé au pire, s'aperçut, à l'énorme tristesse qu'il sentit monter en lui, qu'il n'avait, au fond, jamais cessé d'espérer. Ce fut à Lucette qu'il pensa d'abord. Malgré ce qu'avait dit le médecin la dernière fois, ses chances de n'être pas contaminée étaient faibles. Allait-il lui téléphoner ? Le médecin, cette fois, consentit à répondre à plusieurs questions. Non, aucune statistique ne permettait de penser que l'apparition plus ou moins rapide de la maladie fût fonction de l'âge. Oui, on pouvait par des contrôles réguliers suivre l'évolution du mal. Oui, il existait des traitements efficaces qui permettaient de retarder le sida. Il dit d'ailleurs à Bernard ce qu'il allait devoir faire, lui indiqua les références du service, le nom du praticien, et les horaires de consultation. Bernard nota, remercia et prit congé.

Quand, arrivé sur le Boulevard, il pensa qu'il avait rendez-vous chez Guttierrez, cela lui parut presque saugrenu. Y avait-il encore maintenant quelque chose d'important dans la vie, dans ce monde ? En passant devant un kiosque à journaux, il lut des titres sur la guerre civile au Ruanda. Que lui faisait le Ruanda ? Rien n'avait plus aucun sens. Le seul problème important, c'était de savoir s'il allait appeler Lucette. Il lui apparut soudain que lui dire cela au téléphone serait une lâcheté, mais il eut hâte d'être de retour pour se libérer du monstrueux secret dont il étouffait depuis quinze jours. Il passa devant la gare d'Austerlitz. Dix mois plus tôt, il avait pris un taxi dans cette cour et lui avait donné l'adresse de Guttierrez qui s'était occupé de tout, y compris de son billet d'avion pour Jakarta et de son hôtel à Bandung. Il se dit que, cette fois, pour l'installation et la mise en route des machines aux Philippines, il enverrait Lorient sur place. Il était séropositif, lui, Bernard Laviale, 51 ans, marié et père de deux enfants, chef d'entreprise. Séropositif comme un marginal. Il allait signer un contrat d'exportation pour les Philippines et il était séropositif. Il traversa le quai d'Austerlitz et prit le pont. Il allait être midi. Il y avait beaucoup de circulation et une foule de piétons. Des gens pressés. Des gens sains, normaux. D'une santé et d'une normalité exaspérantes. Qu'est-ce qu'ils lui diraient s'il en arrêtaient quelques-uns pour leur raconter son histoire ? Qu'il ne l'avait pas volé ? Après tout, c'était vrai qu'il ne l'avait pas volé.

Une péniche passait sous le pont d'Austerlitz. Une rame de métro franchit la Seine en direction de la gare. C'était une belle journée de printemps. Comme ces "45 tours" qui revenaient régulièrement dans les machines à disques de son adolescence, la rengaine qui ne le quittait pas depuis quinze jours, reparut, agaçante, insupportable:

*Un jour, tu verras,  
On se rencontrera...*

Au loin, l'île de la Cité, avec Notre-Dame à son bord, semblait un beau vaisseau ancré au milieu du fleuve. A droite, les immeubles du Front de Seine s'alignaient jusqu'à Bercy. Il était séropositif et la vie continuait. Sans lui.

---

## DJAMILA

- Il y a au bout du fil une dame qui veut vous parler, me dit au téléphone Nathalie, ma secrétaire de l'hôpital.

- Quelle dame ? Vous ne lui avez pas demandé son nom ?

- Elle n'a pas voulu me le dire, reprit Nathalie avec une imperceptible nuance d'ironie dans la voix. Elle dit que c'est "personnel".

- Bon. Je la prends. Passez-la moi.

Après un court instant de silence, j'entendis :

- François ?

- Euh... Dr François Gorse. Qui est à l'appareil ?

- Tu ne me reconnais pas ? Djamila ...

- Djamila ! Ça par exemple ! Figure-toi que nous parlions de toi, Lotti et moi, il n'y a pas longtemps.. Il y avait un reportage sur l'Algérie à la télé... Je peux parler ?... Oui ?.. Bon. Il était question des intellectuels algériens et, en particulier, des journalistes. Et je disais à Lotti : "Je me demande ce que devient cette pauvre Djamila dans tout ça..."

- Eh bien, cette pauvre Djamila est en France.

- Ah bon ? Tu n'appelles pas d'Alger ?

- Non, je suis venue respirer un petit peu, mais pas longtemps.» Je ne vais pas tarder à repartir. Je suis à St Etienne.

- A St Etienne ? Tiens ! Qu'est-ce que tu fais à St Etienne ?

- Je suis venue rejoindre un de mes compatriotes algériens, lui aussi réfugié momentanément, comme moi, et qui séjourne ici chez des amis à lui, Algériens eux aussi, mais qui, eux, résident en France de façon permanente. Ils m'ont invitée. Et toi, qu'est-ce que tu deviens ? Tu ne dois plus être loin de la retraite ?

- C'est vrai, malheureusement pour moi. Pour les professions libérales, c'est à 65 ans, comme tu sais. J'en approche. Mais je n'ai pas que l'hôpital. J'ai aussi un cabinet en ville... En attendant, je continue. Tiens, justement, je dois aller sous peu à Lyon. Je dois assister à une intervention délicate sur un de mes patients de Feurvilliers. On pourrait peut-être se voir ?

- C'est justement ce que je voulais te demander. J'ai besoin de parler. De l'Algérie, bien sûr. Mais pas toujours avec des Algériens, surtout quand ils sont de mon bord. C'est trompeur. A force d'être toujours d'accord, on finit par croire que tout est simple, tu comprends ?

- Tout à fait. Ecoute, si tu peux me donner un numéro de téléphone où je puisse te joindre, je te ferai signe. Tu pourrais faire un saut jusqu'à Lyon ?

- Bien sûr.

Je notai le numéro qu'elle me donna et lui promis de l'appeler.

Quel âge pouvait-elle avoir, maintenant, Djamila ? C'est en 63 que je l'avais connue à Alger.

A cette époque, elle devait avoir 22 ou 23 ans et j'en avais 29. Aujourd'hui, ça devait lui faire dans les 55 ans. Elle venait de me dire qu'elle était venue en France "pour respirer un petit peu". Cela me confirma ce que nous avions pensé, l'autre soir, ma femme et moi : elle devait mener la vie de ces journalistes qui étaient interviewés et qui vivaient dans la crainte permanente de l'assassinat.

Lotti, ma femme, connaît Djamilia. Quand nous avons fait notre voyage en Algérie (en 82, je crois), nous étions passés la voir à Alger. Je n'ai jamais rien caché à Lotti de mes anciennes liaisons antérieures à notre mariage. Elle ne m'a d'ailleurs jamais caché non plus les siennes. Après tout, nous avions plus de 35 ans, l'un et l'autre, au moment de notre mariage. De plus Lotti, comme la plupart des Nordiques, est très libérale en matière de vie sentimentale et sexuelle. Et puis elle sait bien que je ne risque pas de renouer, à mon âge, avec une femme âgée maintenant de 55 ans. Le soir, je lui ai donc parlé du coup de téléphone que j'avais reçu et je lui ai dit que je verrais sans doute Djamilia à Lyon. Elle m'y a encouragé.

J'ai connu Djamilia pendant l'année que j'ai passée comme médecin coopérant dans un hôpital d'Alger en 63. J'avais évidemment fait mon service dans la "santé militaire" quelques années plus tôt dans une ville de l'ouest, Aïn-Hamra. J'étais farouchement hostile à la guerre, partisan convaincu de l'indépendance de l'Algérie, et, bien que relativement "planqué", j'étais bien placé pour connaître les horreurs de la répression. Chez la plupart des appelés que je voyais, le racisme était un sentiment qui paraissait tout naturel et qu'ils ne cherchaient nullement à dissimuler. Nos ennemis n'étaient pas des combattants réguliers, mais de méprisables "*fellouzes*" (qui n'étaient d'ailleurs pas des enfants de choeur, eux non plus), des hors-la-loi avec qui tout était permis. Avec eux, il n'était plus question ni de droits de l'homme ni de "droits de la guerre". Les suspects étaient atrocement torturés, les prisonniers achevés lors des "corvées de bois" : on les lâchait dans la nature et on les tirait comme des lapins à la mitraillette. Derrière l'Etat-major de la Division, dans un petit bâtiment d'apparence banale, sévissaient les tortionnaires d'un service annexe du 2<sup>o</sup> Bureau, désigné par des initiales que j'ai oubliées. J'avais vu passer un appelé pied-noir qui, en raison de sa parfaite connaissance du dialecte arabe de l'Algérie, servait d'interprète pendant les interrogatoires, c'est-à-dire les séances de torture. J'avais frémi quand il m'avait raconté les supplices monstrueux qui s'y déroulaient et qui l'impressionnaient seulement par le courage dont faisaient preuve les suppliciés, courage qui était à ses yeux incompréhensible : dents arrachées à la tenaille, électrodes sur le sexe qui noircissait comme un boudin... Un cauchemar. Un jour, on arrêta dans les environs un camion de légumes sous lesquels étaient cachées des armes. Le chauffeur fut amené à la maison des horreurs : un jour, je l'en vis sortir titubant; il n'avait plus figure humaine. Peu de temps après, j'appris qu'il était mort au cours d'un interrogatoire un peu plus "poussé" : les tortionnaires l'avaient empalé sur une pioche...

Je fis la connaissance d'un capitaine qui s'appelait Arnaud, un gros type rougeaud qui sirotait des cannettes de bière dès 8 heures du matin. Il était en pénitence à Aïn-Hamra. Dans le sous-secteur montagneux de Bordj-El-Hadji qu'il commandait auparavant, il s'était distingué par de telles cruautés et des méthodes si barbares qu'il avait été muté dans un service de l'Etat-major que tout le monde, à commencer par lui-même, considérait comme dépourvu d'importance et que d'ailleurs il négligeait. C'était un député du coin, un de ces élus « Français musulmans », comme disait le langage officiel, pourtant collaborateurs zélés de l'autorité militaire et des colons, qui avait demandé et obtenu cette mutation. Arnaud racontait souvent, avec une bonne conscience évidente, ses exploits à Bordj-El-Hadji, et en particulier la façon dont il interrogeait les suspects qui lui tombaient sous la main. Un jour, il en avait carrément massacré un. "Si tu avais vu ça, me dit-il, il y avait du sang partout". Ce héros fut invité à un méchoui par une section de harkis de son ancien secteur. Le lendemain, le bruit courut que sa voiture avait sauté sur une mine : lui et son chauffeur avaient été tués. On sut peu après qu'en fait ils étaient tombés dans une embuscade et l'on put même se demander s'ils n'avaient pas constitué un simple piège, car un détachement d'un bataillon de chasseurs alpins stationné à "Bordj" et qui fut envoyé sur place, était tombé à son tour en



embuscade avant d'arriver, et avait eu une dizaine de morts. Une vaste opération de représailles eut lieu dans la foulée : j'y participai pour soigner les éventuels blessés légers (les plus graves étaient toujours évacués par hélicoptère). Il s'agissait de passer au peigne fin, du nord au sud, le petit massif dont Bordj-El-Hadji était le centre. Totalement inefficace sur le plan militaire (aucune unité combattante ne fut démantelée), cette opération me fit connaître les horreurs de cette guerre : massacres, villages incendiés, enfants torturés sous les yeux de leurs parents... Je revins horrifié. Et cela se reproduisit plusieurs fois.

Depuis 25 ans, j'ai lu presque tous les livres qui sont parus sur cette guerre odieuse ; certains auteurs ont dit la honte d'être Français qu'ils avaient éprouvée à cette époque et la répulsion qu'ils ressentaient pour leurs compatriotes, bourreaux ou complices des bourreaux. Ce sont des sentiments que j'ai souvent éprouvés là-bas. Que d'Oradours nous avons sur la conscience ! Quelle « chance » ont eue bien des criminels de guerre Français qu'il n'ait pas existé à l'époque un « Tribunal pénal international » ! Je me suis même parfois étonné que les Algériens n'aient jamais eu l'idée de venir enlever quelques bourreaux, de les emmener chez eux et de les juger, comme les Israéliens l'ont fait d'Eichmann et les Français eux-mêmes de Barbie. A l'époque, je ne pouvais faire autre chose que de serrer les dents et les poings et je souffrais de mon impuissance.

Ma "libération" coïncida avec la journée des barricades. Des pieds-noirs hostiles à l'"autodétermination" annoncée peu de temps auparavant par De Gaulle, avaient fait une sorte d'insurrection à Alger. Tout le pays était en grève, à commencer par les transports publics et, bien que mon « patron » m'en ait dissuadé, j'avais rejoint la capitale dans un camion de marchandises que j'avais déniché et qui allait prendre la route. A Alger, la rue Michelet était transformée en une sorte de camp retranché, entouré de pavés et de sacs de sable. Ses occupants y avaient hissé un drapeau tricolore et, comme personne ne venait les déloger, ils n'avaient à peu près rien à y faire : ils y organisaient donc des parodies de relève de la garde qui me parurent passablement dérisoires. Un soir, je vis De Gaulle en uniforme apparaître à la télévision : il condamna l'insurrection et interdit formellement à tous les militaires français de pactiser avec elle. C'était la première fois que je me sentais gaulliste... C'était aussi la première fois que se produisait une "rébellion" des pieds-noirs contre l'autorité de l'Etat, mais ce ne devait pas être la dernière et tout cela devait finir, au moment de l'indépendance, par les massacres et les destructions de l'O.A.S.

Je regagnai la France, incapable de libérer mon esprit des souvenirs épouvantables que je conservais de la guerre. J'ai vu récemment à la télévision un reportage sur un ancien combattant américain du Vietnam qui, obsédé, lui aussi, par ses souvenirs, retournait dans ce pays : il visitait des régions qu'il avait bombardées, des villages toujours à demi en ruines et peuplés d'estropiés, des hôpitaux pleins d'enfants nés anormaux dans des zones encore imbibées de défoliants et il implorait le pardon de ses interlocuteurs. Quand j'ai vu ce film, j'ai retrouvé l'état d'esprit dans lequel je me trouvais à l'époque.. Au moment de l'indépendance, se déchaîna la violence de l'O.A.S.: écoles incendiées, malades mitraillés dans les hôpitaux, une stratégie de la terre brûlée qui ne pouvait conduire qu'à l'exode massif des pieds noirs; c'était d'ailleurs probablement le but recherché. La jeune Algérie indépendante, brusquement livrée à elle-même et privée de cadres, faisait appel à la coopération internationale. Des Français, généralement jeunes, médecins, techniciens, ingénieurs, enseignants, partaient là-bas, simplement poussés par la générosité, par le désir de se "racheter" des atrocités qui avaient été commises en leur nom et de contribuer à une réconciliation entre Français et Algériens. A Lyon, la ville de mes études, après quelques remplacements, j'avais fait ma spécialité mais je n'étais ni installé ni marié, donc disponible. Quand je rencontrai un petit groupe de jeunes médecins lyonnais qui se préparaient à partir là-bas, je décidai de me joindre à eux. Ils avaient d'ailleurs décidé d'allier tourisme et "action humanitaire", comme on dirait maintenant. Nous sommes donc partis "en convoi" à travers l'Espagne et le Maroc. Personnellement, je fus affecté dans un grand hôpital d'Alger qui portait encore les traces des exactions de l'O.A.S. Les

coopérants étrangers, y compris les Français, étaient très populaires. Les Français peut-être même plus que les autres. L'Algérie était dans un état de désorganisation incroyable; le pays manquait de tout mais surtout de compétences. Le régime souhaitait officiellement rétablir des liens avec la France et la presse officielle ne manquait pas une occasion de répéter que l'Algérie n'avait aucune hostilité contre le peuple français lui-même, dont une partie non négligeable l'avait soutenue dans son combat pour l'indépendance, mais seulement contre ceux qui avaient été des colonialistes.

C'est au cours de cette année que je passai à Alger que je connus Djamila et qu'elle devint ma maîtresse. Ce fut une année heureuse. J'aimais ce pays : je le connus mieux et l'aimai davantage. Par le plus grand des hasards, Djamila était originaire de la région d'Aïn-Hamra où j'avais fait mon temps d'armée. Elle n'ignorait donc rien des horreurs qui s'y étaient déroulées, d'autant que, dès son adolescence, elle avait, comme elle me le disait, "porté les valises du F.L.N.", même si elle n'avait commencé à militer de façon vraiment active qu'à Alger, à peu près au moment où j'étais rentré en France. Elle avait accompli un parcours scolaire et universitaire extrêmement rare à l'époque, surtout pour une jeune fille : elle avait passé son Bac. et avait même entrepris des études supérieures (littéraires) à la Faculté d'Alger. Elle n'était pas encore licenciée au moment de l'indépendance, mais le temps pressait : l'Algérie nouvelle avait besoin de tout le monde, immédiatement, et spécialement d'intellectuels dont elle manquait cruellement. Djamila fit ses débuts comme journaliste dans le principal quotidien en langue française publié à Alger, carrière qu'elle poursuivit ensuite brillamment, passant de la presse écrite à la radio et à la télévision.

Quand je fus revenu en France, définitivement cette fois, je restai naturellement en correspondance avec elle. Au début, elle me parlait avec chaleur du pays qui était en train de se construire, qui triomphait peu à peu des difficultés, qui relevait les défis et commençait à donner tort à ceux qui avaient parié sur son échec.. Puis ses lettres furent moins précises, avant de devenir franchement banales et d'ailleurs beaucoup plus rares. Je m'en étonnais car ce que nous avons appelé en Europe le "choc pétrolier" devait avoir été, me disais-je, une bénédiction pour ce pays producteur qu'était l'Algérie. Quant à moi, je m'étais installé à Feurvilliers, je m'étais marié (ma femme est d'origine allemande) mais je n'avais pas oublié ce pays auquel me rattachaient tant de souvenirs contrastés. De loin en loin, je recevais de Djamila une lettre qui ne contenait guère que des banalités. Je n'ignorais pas que l'Algérie vivait sous un régime quasi dictatorial, que sa presse, où travaillait Djamila, était une presse aux ordres, entièrement contrôlée par le pouvoir, et je pensai qu'elle avait dû devenir une sorte d'*apparatchik* du parti officiel.

J'ai dit que, lors d'un voyage que je fis là-bas en 82, en compagnie de Lotti, mon épouse, à qui j'avais parlé de cette liaison, vieille maintenant de près de vingt ans, nous étions passés voir Djamila. Nous comptions beaucoup sur elle pour nous faire comprendre ce qu'était devenu ce pays où, personnellement, tout m'étonnait. Dans l'ancienne rue Michelet, devenue rue Didouche Mourad, là même où, 22 ans plus tôt, j'avais assisté un soir à un hommage au drapeau tricolore rendu sur les barricades par les insurgés pieds-noirs, nous sommes entrés dans une ancienne brasserie européenne devenue café maure et où il me sembla que Djamila et Lotti étaient les seules clientes. De l'autre côté de la rue, en face de nous, le mur était occupé par un immense panneau de propagande avec slogans en caractères arabes qui devait, comme à Prague ou à Moscou, vanter les mérites du régime. Devant lui, passaient, indifférentes, des fantômes blancs, des femmes voilées des pieds à la tête, comme elles passaient autrefois devant les panneaux de l'armée française ou les affiches des pieds-noirs. Djamila avait alors une quarantaine d'années : la petite étudiante sérieuse d'autrefois était maintenant une femme distinguée, au maquillage très discret, vêtue d'un tailleur bleu marine de coupe classique. Je savais très bien qu'il était inutile de commander un apéritif ou quelque boisson alcoolisée que ce fût : nous nous sommes donc rabattus sur le banal jus de fruit que, tout compte fait, je préférais encore au thé à la menthe.

Après les banalités d'usage, ce fut Lotti qui engagea la conversation. Elle dit combien nous nous étonnions de trouver en Algérie une réplique presque caricaturale des pays de l'Est européen et, dans le même temps, un Islam omniprésent, passablement plus présent, en tout cas, qu'en Tunisie et au Maroc, et plutôt intolérant. Djamila paraissait empruntée. Elle me donnait l'impression de réciter un discours tout fait, ou de s'exprimer comme si ses propos étaient enregistrés pour une émission.

- La construction du socialisme, conclut-elle doctement, n'est pas incompatible avec le respect de la tradition arabo-musulmane.

Je lui parlai de ce que nous avions vu : les campagnes à l'abandon, la pénurie dans les magasins, le marché noir, la corruption, les lourdeurs administratives. Et tout cela alors que le "second choc pétrolier" avait eu lieu peu de temps auparavant et que les ressources du pays s'étaient donc encore accrues. Bref tous les maux des pays communistes malgré des royalties dignes des émirats du Golfe. Lotti ajouta ce qu'elle me répétait depuis notre arrivée : une situation aussi dégradée dans un pays musulman, où il était pratiquement interdit à un étranger de mettre les pieds dans une mosquée, lui paraissait lourde de menaces, comme le montrait l'exemple iranien, même si le régime algérien était aux antipodes de celui qu'avaient renversé les religieux de Téhéran, trois ans plus tôt. Djamila haussa les épaules :

- Cela n'a aucun sens, répondit-elle. L'Iran est un pays chiite. Nous n'avons ici, heureusement, ni leurs *mollahs* ni leurs *ayatollahs*. Nous n'avons même pas l'équivalent des "*Frères musulmans*" égyptiens. Il n'y a dans ce pays aucun risque de dérive intégriste ni d'émergence d'un parti religieux.

Et, se tournant vers moi, elle ajouta sur un ton de reproche :

- Quant à toi, tu devrais bien savoir que ce n'est pas du jour au lendemain qu'on remet sur pieds un pays que 130 ans de colonisation avaient mis dans l'état que tu sais.

Ce n'était pas un mauvais argument, même s'il n'était plus aussi valable que vingt ans plus tôt, mais c'était encore un thème de discours officiel; je le savais pour avoir lu attentivement la presse aux ordres depuis que nous étions arrivés dans ce pays. Et j'avais envie de lui dire : "Mais dis-moi donc ce que tu penses réellement et non ce que ton rédacteur en chef attend que tu dises. Tu n'es pas en train d'écrire ton prochain article."

Les années suivantes, notre correspondance fut très espacée. Je sus que Djamila était entrée à la télévision algérienne. Sa carrière, apparemment, se déroulait sans problème. Pourtant ses rares lettres me paraissaient manquer de plus en plus de spontanéité, au point que j'en vins à me demander si, en les écrivant, elle ne craignait pas que ces missives, destinées à un étranger, ne fussent surveillées par la police, comme les nôtres étaient surveillées par l'armée française pendant la guerre. C'est seulement bien après que le régime se fut libéralisé, que, peu à peu, elle retrouva sa liberté de ton; ses lettres devinrent d'ailleurs moins rares et plus longues, plus précises aussi, comme si elle avait soudain besoin (ou pouvait) parler. Chose plus surprenante encore, c'est depuis qu'avaient commencé les attentats intégristes qui la menaçaient directement comme tous les journalistes, que je la retrouvai dans sa correspondance telle que je l'avais connue trente ans plus tôt. Plus d'une année avant qu'elle ne m'appelle de St Etienne, j'appris, non sans surprise, qu'elle avait quitté la télévision (ou qu'elle avait été renvoyée ? Je n'en savais rien) et qu'elle collaborait maintenant à un journal indépendant. Je n'en étais que plus désireux de connaître la vérité sur son évolution personnelle et aussi sur la situation réelle de son pays dont le sort continuait à me passionner.

\*

Nous avons décidé au téléphone de nous retrouver à Lyon dans une brasserie de la place Bellecour un jeudi de juin, vers trois heures de l'après-midi. C'était une belle journée de printemps. Quand j'arrivai, j'aperçus Djamilia seule à une table, assise devant une tasse de café. Elle portait une petite veste de couleur beige par dessus un chemisier à col ouvert. Je la trouvai très élégante. Elle avait vieilli, bien sûr, mais je la trouvai surtout grave, presque tendue, les traits de son visage un peu tirés. Elle me fit un petit sourire quand elle m'aperçut, mais que je trouvai triste. Je me penchai pour l'embrasser. Un garçon passait à proximité et je commandai moi aussi un café.

- Merci d'être venu, me dit-elle. Je suis contente de te revoir et de pouvoir bavarder un peu... Tu m'as l'air en pleine forme, tu rajeunis !

- Hum ! Je t'ai dit que j'étais grand-père ?

- Mes compliments. Et à Feurvilliers, rien de nouveau ?

- Bof, tu sais, à Feurvilliers, c'est comme partout en France, et même en Europe, c'est la crise

- Ne me parle pas trop de votre crise, va ! Si tu connaissais la nôtre !

- Je sais, dis-je, ou plutôt je m'en doute. Quand nous sommes allés en Algérie, Lotti et moi, il y a... voyons... treize ans, je pense, ce n'était déjà pas brillant. Nous te l'avions dit, d'ailleurs, je m'en souviens ; c'est toi qui minimisais le problème. Et c'était avant la chute des prix du pétrole. Car tout est venu de là, je pense que tu en es bien d'accord ? Alors je me doute que maintenant... Mais l'Europe déguste aussi, tu sais, même si c'est différemment.

- Et à part la crise, où en es-tu ?

- Oh, mon sort n'a pas beaucoup d'intérêt. Parle-moi plutôt de toi : tu m'as dit que tu étais venue respirer un peu. Tu étouffais ?

- C'est bien simple : imagine qu'en sortant d'ici n'importe qui peut s'approcher de toi et te flanquer deux balles dans la peau, ou pire : arriver par derrière et te planter un couteau entre les omoplates ou brandir un rasoir et te couper le cou. Eh bien, ma vie à moi, là-bas, c'est ça : je suis condamnée à mort.

- Tu as reçu... des menaces ?

- Au début, en effet, ce n'était que des menaces. De misérables torchons anonymes, écrits à la main, et que je foutais à la poubelle au fur et à mesure. Mais un jour, j'ai reçu notification d'une condamnation "officielle", si je puis dire, sur papier à en-tête et avec le cachet de l'organisation islamiste. En général, ils ne te ratent pas, tu sais ? Je ne me fais pas d'illusions : ils m'auront tôt ou tard. J'en suis à souhaiter une mort rapide et indolore : une balle dans la tête, par exemple. Ce que je redoute, c'est d'être égorgée. Ça doit être atroce.

- Mais enfin, tu n'es pas protégée ? Tu as bien dû montrer cette lettre aux flics ?

- Tu sais, tous les confrères qui ont été assassinés depuis trois ans, étaient protégés, tous... Aujourd'hui, les rédactions de tous les journaux sont regroupés dans le même immeuble, qui s'appelle la "*Maison de la presse*", Il est sous surveillance policière, bien sûr... Mais d'abord on a tous de bonnes raisons de ne pas être convaincus de l'efficacité de la police. Et puis surtout, la "*Maison de la presse*", il faut y arriver. Téléphoner aux flics chaque fois que tu veux ouvrir ta porte et descendre ton escalier, t'assurer qu'ils seront bien en bas quand tu mettras le pied sur le trottoir, vérifier qu'ils te suivent quand tu roules, qu'ils surveillent les parages quand tu traverses,

te demander constamment si le type qui arrive, là-bas, ce n'est pas ton assassin, te dire tous les matins quand tu te lèves : "C'est peut-être pour aujourd'hui", sursauter au moindre bruit, à chaque coup de téléphone, tout ça, ce n'est pas une vie, tu comprends ? Il arrive un moment où tu craques, où tu fais ta crise, où tu fais des crises à répétition. Moi, ce sont des copains qui m'ont presque obligée à partir, juste le temps de souffler, de récupérer un peu.

- Et tu vas quand même retourner là-bas ?

- Si je fuis, si tout le monde fuit, ils ont gagné. C'est d'ailleurs ça qu'ils veulent, qu'on se taille tous. Pas question. Sans compter que moi, par exemple, qu'est-ce que tu veux que je fasse ici ? Mon journal, c'est mon boulot.

- Mais au fait, ton journal, ce n'est plus la télévision publique. C'est toi qui en es partie ou ils t'ont virée ?

- Non, c'est moi qui suis partie. Ce n'était plus tenable, tu comprends, d'être aux ordres, d'être obligée de dire des choses auxquelles je ne croyais plus (si tant est que j'y aie jamais cru d'ailleurs) et surtout d'être obligée de ravalier des choses que j'avais envie de dire. Un jour, une de mes émissions a déplu en haut lieu : ils ont décidé que désormais, elle ne passerait plus en direct mais en différé, après contrôle de la cassette : je leur ai donné ma démission.

- Alors, si je comprends bien, tu as contre toi à la fois les intégristes et le pouvoir en place ?

- C'est un peu ça. Je cherche vraiment les complications, c'est ça que tu penses ?

- Non, mais je me pose une question et essaie de ne pas m'en vouloir si je te la pose: Ce pouvoir en place (excuse-moi si je dis une bêtise, si le pouvoir d'aujourd'hui n'est pas le même qu'il y a une dizaine d'années), mais ce pouvoir, tu l'as bien soutenu ?

A travers les vastes baies vitrées du café, Djamila paraissait regarder fixement la place et la statue équestre en son centre. Ses doigts tapotaient nerveusement le marbre de la table. Il y eut un silence prolongé puis elle se retourna vers moi, me regarda fixement, penchée par-dessus la table, et me dit :

- François, ne me condamne pas trop vite. Essaie de me comprendre, au moins toi... Oui, le pouvoir actuel est en gros le même que celui qui a gouverné l'Algérie depuis l'indépendance, même si le F.L.N. est théoriquement dans l'opposition dans l'espoir, bien illusoire d'ailleurs, de se refaire une virginité. Au fond, le seul moment où il n'a pas détenu le pouvoir, ce sont les quelques mois de Boudiaf. Et Boudiaf, toute la classe politique, comme vous dites ici, a au fond été bien contente que les islamistes l'en débarrassent. Donc le pouvoir n'a pas vraiment changé, d'accord. Ce pouvoir, je l'ai soutenu, toujours d'accord. Je l'ai même servi. Mais quoi ! Ces gouvernants, après tout, ils appartenaient au parti qui avait délivré l'Algérie de l'oppression, de l'exploitation, de l'humiliation coloniales, au parti qui avait rendu au peuple algérien sa dignité, son identité, sa nationalité...

- C'est vrai. Mais comme c'était le parti unique, je ne vois pas bien à quoi d'autre ils auraient pu appartenir. Et tous les arrivistes qui voulaient faire carrière étaient bien obligés de passer par lui, même s'ils n'avaient pas fait grand chose pour l'indépendance, ne serait-ce que parce qu'ils étaient trop jeunes pour cela. Avoue que ce F.L.N. n'était plus depuis longtemps un parti de combattants, ni même de militants, mais d'*apparatchiks* et de nomenklaturistes ...

- Ce n'était pas toujours le cas. Ainsi...

- Excuse-moi de t'interrompre, mais ton Boudiaf dont tu me parlais tout à l'heure, authentique combattant de l'indépendance, lui, je le reconnais, s'était taillé depuis longtemps parce qu'il ne voulait pas se mêler à cette coterie de profiteurs du régime qu'était devenu le F.L.N. depuis l'indépendance.

- C'est vrai, mais ne généralise pas. En ce qui me concerne, ce parti avait toujours été le mien. J'étais encore gamine que déjà j'appartenais à des réseaux du Front. J'étais sympathisante depuis le début, même si je n'ai commencé à militer de façon vraiment active qu'au moment de l'O.A.S. Bien que... ou peut-être parce que j'étais très francisée par la formation que je recevais, j'avais besoin de retrouver mes racines culturelles et nationales. Une fois l'indépendance acquise, j'étais évidemment fière d'appartenir au parti qui l'avait obtenue. Et à juste raison, il me semble. Tout naturellement, quand il a été au pouvoir, j'ai continué à le servir : dans ma tête, je continuais simplement à militer. Je n'ai absolument pas eu à me faire violence pour collaborer à un journal contrôlé par le F.L.N. D'ailleurs, il contrôlait tout, et à l'époque il le fallait bien : l'Algérie ne pouvait pas se passer d'une structure solide et omniprésente au moment où elle était, du jour au lendemain, livrée à elle-même et réduite à se débrouiller toute seule. Est-ce que tu comprends ça, François ? Est-ce que tu me comprends ?

- Je te comprends très bien, mais je me dis que tu n'aurais pas dû tarder à voir les énormes tares de ce régime, la corruption, le népotisme, les petits chefs, les satrapes locaux. Et puis quoi ! C'est tout de même bien ce pouvoir qui a fait le lit des islamistes, qui a fait de l'Islam la religion d'Etat, qui a promulgué un code de la famille médiéval et tout droit sorti du *Coran* !

- Tu auras sans doute du mal à me croire, mais le pire pour moi, à l'époque, ce n'était pas cela. Bien sûr, j'étais pour la laïcité et j'aurais préféré une république laïque. Les femmes avaient pris toute leur place dans la lutte pour l'indépendance. J'ai été choquée, comme beaucoup d'autres, et même outrée, qu'on les remette brusquement sous tutelle. Mais enfin, je me disais que ce pays était musulman, qu'il l'avait toujours été, que ça faisait partie de son identité culturelle et qu'il fallait peut-être lui rendre tout ce qui faisait cette identité,, après deux siècles de déculturation méthodique. La reconnaissance de l'Islam pouvait être comprise de cette façon. J'étais bien loin, je t'assure, d'imaginer l'apparition d'un parti intégriste en Algérie.

- Je me souviens,, en effet, que tu nous l'avais dit en 82.

- C'était un peu comme l'arabisation. Moi, je parlais l'arabe, évidemment. Mais j'ai été obligée d'apprendre à le lire et à l'écrire. Quand il est devenu la langue obligatoire et officielle, j'avais bien conscience des handicaps que cette mesure allait créer, d'autant que l'arabe dialectal algérien n'est compris nulle part ailleurs. Mais franchement, pouvions-nous continuer à imposer la langue de l'ancien colonisateur ? Tout le reste, ce que tu appelles la corruption, le népotisme, les satrapes locaux, etc, ça, c'était déjà beaucoup plus grave à mes yeux. Mais le pire, c'était l'Etat policier, la Sécurité militaire qui espionnait tout, arrêtait, torturait et liquidait, comme l'armée française autrefois. Et puis il y avait la gabegie, le gaspillage, la pagaille, une incompétence et un jeanfoutisme généralisés qui multipliaient les mécontentements : c'était peut-être le pire; et c'est tout ça, figure toi, qui a fait le lit des islamistes, bien plus que la religion d'Etat.

- Eh bien oui, et alors ?

- Eh bien alors, que veux-tu que je te dise ? Oui, bien sûr, c'est vrai, j'aurais dû partir plus tôt. Comme, chez vous, des quantités de communistes qui ont été staliniens jusqu'au bout, puis krouchtchéviens, puis brejnéviens, puis gorbatchéviens, et qui, aujourd'hui, n'osent plus se regarder dans une glace. Oui, j'aurais dû partir et je suis restée. Ou plutôt je suis partie mais trop tard. Là es-tu content ?

- Mais, Djamilia, je ne te fais pas de reproches, voyons, j'essaie de comprendre. Tu m'as dit toi-même que ça n'a pas d'intérêt de discuter avec quelqu'un qui est d'accord sur tous les points avec toi...

Elle ne m'avait pas entendu. Elle enchaîna :

- On m'a même dit un jour que j'étais partie quand c'était facile, quand le pouvoir était déjà discrédité. Ce qui n'est d'ailleurs pas faux. Mais comment te dire ? Tu n'es pas militant, François. Tu ne sais pas ce que c'est que d'appartenir à une organisation. Les gens croient qu'on y reste par intérêt : ce n'est pas du tout cela. Du moins ce n'est pas vrai pour tout le monde.

- Alors on y reste pourquoi ?

- Tu y restes parce que ça finit par être ta vie, tu comprends... Tu y as cru, tu as tout construit là-dessus. Tu es dedans. Si ça s'écroule, tu t'écroules avec.

Il n'y avait plus grand monde maintenant dans le café. Je proposai à Djamila de continuer notre conversation en marchant un peu dans les rues. Nous avons pris le pont, puis les quais de la Saône en direction de la cathédrale St Jean.

- Préfères-tu, lui dis-je, arpenter les rues du Vieux Lyon ou monter à Fourvières ?

Manifestement, cela lui était complètement égal. Elle me répondit, un peu comme si elle avait tiré à pile ou face :

- Disons : Fourvières, si tu veux.

Nous avons pris le funiculaire et nous sommes sortis au sommet de la colline, au pied de la basilique. A deux pas de là, le jardin public était inondé de soleil.

- Ça fait du bien, me dit Djamila, de pouvoir se promener comme ça, tranquillement, en bavardant, sans rien craindre, sans avoir peur... C'est probablement incompréhensible pour toi, mais pour des gens comme moi, pour une Algérienne dans ma situation, une journée comme celle-ci est un luxe fabuleux, un privilège exceptionnel.

- J'en suis heureux pour toi.

J'ai passé un bras autour de sa taille, elle a reposé sa tête sur mon épaule et nous sommes allés nous asseoir sur un banc en contemplant le panorama de la ville. Après quelques instants de silence, elle me dit d'un ton neutre :

- J'ai entendu votre Le Pen, l'autre jour, à la télévision.

- Ne me parle pas de celui-là, je t'en prie... Je meurs de honte quand je l'entends.

- Il joue son jeu, c'est de bonne guerre. On l'interrogeait sur les Algériens qui, comme moi, viennent se réfugier en France, et il répondait : "Mais pourquoi diable viennent ils en France ? Après tout, ils ne voulaient plus de nous. Ils devraient aller en Arabie Saoudite qui ruisselle d'or et de pétrole !"

Je me contentai de hausser les épaules en disant :

- C'est dérisoire...

- Peut-être, mais ça ne m'a pas laissée indifférente. Il vise juste, ce type. C'est vrai que je ne suis pas très fière d'abord d'avoir quitté l'Algérie (j'ai l'impression d'avoir déserté. C'est pour ça que je ne vais pas rester longtemps) et ensuite d'être venue en France, c'est-à-dire dans un pays qu'effectivement nous avons combattu par les armes et dont nous avons voulu nous séparer. Ce que je voudrais pouvoir lui expliquer, à ce Le Pen...

- Ce serait peine perdue. Ne te fatigue pas pour cela.

- Ce que je voudrais pouvoir lui expliquer, c'est que l'idéal dont je rêve, ce n'est pas l'Arabie Saoudite

- Ce n'est pas non plus la France, je suppose, sinon tu y resterais.

- Non, c'est l'Algérie, mais l'Algérie dont je rêvais il y a trente ans. Pas celle des islamistes, que je hais. Ni celle des dirigeants en place, que je hais presque plus, non seulement parce qu'ils ont ouvert un boulevard aux autres, mais parce qu'ils paraissent donner raison après coup aux anciens colonialistes genre Le Pen qui, j'en suis sûre, se frottent les mains aujourd'hui en se disant : "Bien fait pour eux. Ils n'avaient qu'à ne pas nous mettre à la porte.." C'est ça que je ne leur pardonnerai jamais.

- Je me demandais pourquoi tous les Algériens qui sont contre la terreur islamiste ne faisaient pas une sorte de Front laïc, qu'ils soient du côté du pouvoir ou dans l'opposition. Maintenant je commence à comprendre.

Djamila reprit d'une voix tremblante d'émotion :

- Tu comprends, ce que je voulais, moi, ce que nous voulions tous, ce n'était pas seulement un pays indépendant mais un pays moderne, démocratique, qui assure la liberté et la prospérité de tous ses enfants. C'est pour cela que nous nous battions, il y a 35 ans. Et c'était possible. Quand je vois dans quels draps ils nous ont mis...

Je la vis essuyer furtivement une larme et je pensai qu'il fallait changer de conversation. Je l'attirai contre moi et lui dis :

- Je t'avais demandé de me parler de toi et je m'aperçois que tu ne m'as parlé que de ton pays.

- C'était le plus important et c'est de cela que j'avais besoin de parler. D'ailleurs, dans les circonstances présentes, les deux sujets n'en font qu'un.

- Parlons quand même de toi. Tu me permets de te poser une question ?

- Pose toujours, je verrai bien...

- C'est volontairement que tu ne t'es pas mariée ?

Djamila me donna un petit coup de coude amical en me disant sur un ton de reproche affecté :

- Veux-tu dire que j'aurais pu ne pas trouver chaussure à mon pied ?

- Tu pourrais ne pas avoir trouvé de chaussure qui te plaise.

- Je n'en ai pas cherché. J'ai eu des amants, tu le sais. Je vais même aller rejoindre tout-à-l'heure le compagnon avec lequel je vis actuellement, chez les amis qui l'hébergent. Mais je n'ai jamais envisagé de me marier. Je tenais à mon indépendance au moins autant qu'à celle de mon pays. Et j'ai eu assez de mal à me libérer de l'emprise du F. L.N. Je me réjouis de n'avoir pas eu en plus à me libérer de la servitude conjugale!

- Tu penses qu'il n'y a pas d'amour heureux ?

- En tout cas, je me connais assez pour savoir que, pour moi, il n'y en aurait sans doute pas eu. Et puisque tu cites Aragon, sais-tu qu'il y a une dernière strophe dans son texte que Brassens a omise et où il dit :

*Et pas plus que de toi l'amour de la patrie  
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs...*

Et avec un sourire qui me rajeunit de trente-cinq ans, elle conclut :

- Et comme tu sais, "*les poètes ont toujours raison...*"

Je me levai et lui pris les mains pour la faire lever à son tour :

- Allons, viens, je t'invite à dîner.

- Non, me dit-elle, je te remercie. Les amis chez qui je loge m'attendent. Il faut que j'aille prendre le train. Je suis contente de t'avoir revu, François. J'avais besoin de parler avec quelqu'un de neutre, d'extérieur au conflit, de lui expliquer, de m'expliquer, peut-être de plaider ma cause...

- Je suis content aussi. Fais bien attention, prends garde à toi.



\*

Nous sommes redescendus sur les quais. Djamila a hél  un taxi. Elle m'a embrassé avant de monter dans la voiture et je l'ai vue continuer à me faire signe de la main à travers la glace arrière. Et puis la voiture a disparu.

Au début de l'année suivante, j'appris un soir au journal télévisé qu'une voiture piégée avait explosé à Alger devant la "*Maison de la presse*" et qu'il y avait eu de nombreux morts et blessés.

Le surlendemain, quand j'arrivai chez moi, Lotti me tendit *Le Monde* :

- Regarde, me dit-elle, ce que je viens de lire. Il y a le nom de Djamila dans la liste des victimes de l'attentat d'Alger.

---

## LES NEIGES DU KILIMANDJARO

Je n'oublierai jamais le coup de téléphone que je reçus, il y a cinq ans, un matin, fin janvier. C'était un dimanche et j'avais traîné au lit. (Brigitte, qui partait au ski, m'avait quitté de très bonne heure) Vers 9 heures, j'étais allé prendre un café et manger une tartine à la cuisine, en regardant par la fenêtre l'arrière des immeubles de la rue d'Alésia, lorsque la sonnerie retentit brusquement dans le « séjour » qui me sert aussi de bureau. Quel emmerdeur pouvait bien avoir l'idée de me déranger un dimanche matin ? J'allai répondre en traînant les pieds. C'était la vieille voisine de mon père, à Feurvilliers. Elle m'a connu tout gamin et je la considère comme faisant presque partie de la famille, surtout depuis la mort de ma mère. En l'entendant, je me suis dit : "Ca y est. Mon père est mort." Mais je l'ai entendue me dire :

- Tu sais pas, Pierrot ? Eh bien, ta soeur, Maïté,... elle s'est pendue.

J'ai hurlé : "Quoi !" Mais elle a confirmé en me donnant quelques détails.

- J'arrive, dis-je.

J'étais paralysé par la stupeur. Depuis plus de vingt ans, ma soeur avait fait séjours sur séjours en hôpital psychiatrique mais, depuis deux ans, le mal paraissait stabilisé. Morte. Suicidée. Je téléphonai à mon collègue : je dis au concierge de prévenir les autorités de mon absence et des raisons de mon absence, et je filai à la gare. Une heure plus tard, je roulais dans la campagne en direction de Feurvilliers.

La dernière fois que j'avais fait ce voyage, c'était pour les fêtes de fin d'année. En rentrant à Paris, j'avais noté : "Maïté va assez bien." Nous étions même allés, un soir, au cinéma voir le *J.F.K.* d'Oliver Stone, avec Kevin Costner. Il y avait de cela un mois, pas plus. J'avais, une fois encore, trouvé mon père injuste à son égard, lui faisant de vifs reproches pour des bricoles insignifiantes. Il est vrai qu'il est très âgé et que cela fait des années qu'il vit au rythme des crises, des hospitalisations, des rechutes... Ce n'est sûrement pas la retraite paisible qu'il aurait pu souhaiter. Mais tout de même, je l'avais trouvé dur, cassant. Il supportait de plus en plus mal ce qui, effectivement, est sans doute le plus exaspérant chez les malades mentaux : le fait de se prétendre en bonne santé. Il m'était arrivé, à moi aussi, d'être très dur avec elle et, si je l'étais moins depuis plusieurs années, c'est que, à la différence de mon père, je n'étais pas à son contact en permanence : je ne la voyais que quelques jours, de loin en loin.

Les temps derniers, je la sermonnais encore souvent, par lettre ou par téléphone pour qu'elle se trouve une activité. Une activité bénévole, bien sûr, puisqu'elle était pensionnée par la Sécurité sociale depuis qu'elle avait été reconnue invalide, mais une activité tout de même, ne fût-ce que pour n'être pas du matin au soir (et parfois du soir au matin) à tourner en rond dans la maison,

ruminant ses problèmes imaginaires. Elle avait toujours refusé et, une fois même, m'avait répondu sèchement au téléphone qu'il n'en était pas question. Elle avait terriblement maigri, elle était prématurément vieillie. Depuis quelque temps, sa hantise, c'était cette injection mensuelle de neuroleptiques qu'elle devait aller subir à l'hôpital. Périodiquement, elle annonçait à mon père qu'elle n'irait pas, la prochaine fois. Mon père me prévenait et je prévenais le médecin. Nous savions très bien que le scénario était toujours le même : dès qu'elle arrêta le traitement, son état se dégradait très vite et il fallait la réhospitaliser, généralement de force mais en prenant des précautions, car chaque fois elle menaçait de se jeter par la fenêtre. "Maïté s'est pendue", m'avait dit Mme Dubec. Jamais je ne l'aurais crue capable d'un tel courage, elle qui était effrayée par si peu de chose, elle si craintive, si peureuse... C'était sans doute mon père qui l'avait trouvée morte. Quel choc, le pauvre homme ! A son âge ! Il allait falloir que je trouve une solution pour lui : impossible qu'il reste seul à quatre-vingts ans passés, dans cette maison hantée par le fantôme de ma soeur.

Un taxi m'amena à la maison qui était fermée à clef et où personne ne répondit à mon coup de sonnette : mon père était toujours réfugié chez la voisine. Son visage était décomposé. Il gémissait sans parvenir à pleurer. Ce qu'il me dit était complètement incohérent et il fallut que la vieille Mme Dubec intervienne pour que je comprenne ce qui s'était passé. Le matin, quand mon père était descendu prendre le café, il s'était étonné de ne pas voir ma soeur. Il s'était alors aperçu que la porte d'un petit kiosque, au fond du jardin, où il range ses outils de jardinage, était entr'ouverte et qu'il y passait un rai de lumière. Il pensa avoir oublié d'y éteindre l'électricité, la veille au soir. Quand il ouvrit la porte, il découvrit l'horrible spectacle. Le corps était froid. La mort remontait à la veille au soir.

Nous avons pris congé de Mme Dubec et nous sommes rentrés à la maison. Il faisait nuit noire. Ma soeur reposait sur son lit, dans la robe de laine noire qu'elle portait toujours, et sa maigreur était plus effrayante encore que de son vivant. Les personnes qui avaient procédé à la toilette funèbre avaient enroulé un petit linge blanc autour de son cou. Mon père allait et venait en gémissant. Il répétait inlassablement :

- Oh, mes pauvres enfants, tout de même, mes pauvres enfants, tout de même... et je l'entraînai hors de la chambre. En bas, sur la table de la cuisine, je remarquai un petit bouquet de fleurs jaunes, sans doute des jonquilles, dans un vase d'étain. Mon père me dit qu'il avait trouvé ce bouquet à cette place, le matin, quand il était descendu. Il fouillait dans le tiroir du buffet :
- Je me demande, disait-il, où elle a mis son rond de serviette. Il n'était déjà pas à sa place, ce matin. Elle l'a enlevé et je ne le trouve pas.

Mon père ne voulut rien prendre et monta se coucher de très bonne heure. Avant de gagner ma chambre, j'allai veiller Maïté un moment. Ses traits s'étaient figés sur le rictus de souffrance que je lui connaissais depuis des années. Pauvre fille ! Elle n'avait vécu que pour souffrir et n'avait connu aucune joie. Je me rappelai ce que m'avait dit ma mère avant d'entrer à la clinique d'où elle ne devait pas ressortir vivante : "S'il m'arrive quelque chose, tu t'occuperas de Maïté." M'étais-je occupé d'elle ? Cette mort me mettait en accusation autant que mon père.

Sur sa table de nuit, je remarquai un gros portefeuille noir, en étoffe plutôt qu'en cuir souple. Il contenait une liasse de papiers dont certains quadrillés comme les pages d'un cahier d'écolier, tandis que d'autres paraissaient tout simplement pris dans un bloc de papier à lettres. Les feuilles étaient couvertes de lignes à l'encre tantôt bleue tantôt noire. Je reconnaissais l'écriture appliquée, presque enfantine que j'étais habitué à lire dans les lettres de ma soeur. De nombreux mots ou expressions étaient soulignés. Les paragraphes étaient séparés par des mentions de dates, de jour et parfois d'heure. Un journal. Son journal intime, qu'elle avait laissé là, la veille au soir, en pleine nuit, avant de descendre mettre fin à ses jours. J'ouvris la liasse au hasard, vers la fin, et je lus vers le milieu de la feuille :

20 H 30. Je ne suis pas allée à l'hôpital ce matin, ni téléphoné. En allant faire le marché, je suis allée à la pharmacie prendre les médicaments de Papa...

... A la pharmacie ensuite, Bellac a fait soie beige et blanche puis dos beige et blanc J'ai d'abord cru que ça voulait désigner les deux matins où je ne suis pas allée à l'hôpital, mais "dos" m'a semblé curieux et j'ai pensé que c'était pour désigner l'hypothèse novembre-décembre. Elle ne m'a pas quitté l'esprit avant ce soir à table...

Pourtant c'est bien curieux que toute une ville supporte des bandits sans qu'un seul habitant aille se plaindre à la police...

Au bas de cette page, on pouvait lire ces mots écrits en majuscules :

*JE CROIS QUE JE DEVIENS FOLLE.*

Je levai les yeux. Le rictus de souffrance de Maïté me frappa de nouveau. D'ordinaire, les morts ont l'air reposé, apaisé, détendu.. Je tournai la page. Au verso, vers le milieu de la feuille, mon regard fut attiré par une ligne presque entièrement soulignée :

*POURQUOI PIERROT A-T-IL JETE LES DEUX BILLETS ?*

Le paragraphe, daté du 25 janvier (la semaine précédente) à 2 H. du matin, disait :

*Qu'a voulu dire Bellac avec "dos beige et blanc" et "soie beige et blanche" ? POURQUOI PIERROT A-T-IL JETE LES DEUX BILLETS ? Pourquoi y avait-il deux sachets de chocolat, un petit et un grand ? Pourquoi Pierrot a-t-il eu l'idée, pour le moins saugrenue, de proposer d'inviter Mme Dubec le jour le l'an ?*

Au bas de la page, elle avait écrit à 4 heures du matin :

*Pourquoi Mme Dubec a-t-elle fait peau bois avec sa chaise (de travers en plus) ce midi, quand je croyais à l'hypothèse novembre/décembre ??? Pourquoi la petite fille a-t-elle fait peau sur le pain beige et blanc, ce matin, après que j'aie récupéré le chèque-assurances ? Pourquoi le client qui sortait de la boulangerie quand je suis entrée, a-t-il fait langue l'envers (pour la première fois depuis bien longtemps) ? Pourquoi y avait-il une voiture cul blanc chez Bonhomme ?*

Toutes les pages que j'étais en train de parcourir dataient de la semaine précédente. Chaque paragraphe portait la mention d'une heure : 20 H 30, 21 H, 2 H, 4 H, 8 H 30... Je tournai les pages : le journal se terminait le samedi (la veille) à 18 H. et un dernier feuillet, sans date, était constitué par une lettre, ou plus vraisemblablement par un brouillon de lettre, destinée à une personne qu'elle appelait "docteur" et qui devait être un médecin du service, sans doute celui qui signait son ordonnance, chaque mois, en vue de la piqûre de neuroleptique qu'elle voulait périodiquement refuser.

Je remontai au début de la liasse. Le journal proprement dit commençait un jour de juin deux ans plus tôt. Je m'aperçus que les deux années qui venaient de s'écouler ne représentaient que peu de pages : l'essentiel du journal avait été rédigé, parfois heure par heure, ou même plus fréquemment, pendant ce mois de janvier. C'était vraiment le journal de ses derniers jours et je me dis que, d'un simple point de vue médical, c'était un document probablement très rare et d'un grand intérêt... Le journal proprement dit était précédé de deux feuillets. Le premier s'intitulait : *Résumé de mon histoire*. Il était constitué d'une succession de petits paragraphes numérotés où elle notait les étapes de sa descente aux enfers depuis une vingtaine d'années. Suivait un feuillet présenté sous forme de deux colonnes verticales parallèles avec, en haut de chacune d'elles un titre énigmatique. A gauche : *Contre la version Empires*, à droite : *Pour la version Empires*.

Dans la chambre à côté, mon père gémissait de temps en temps dans son sommeil. Une horloge, en bas, sonna onze heures. Je relevai les yeux vers la cadavre de Maïté : la robe noire

accentuait encore l'horrible pâleur du visage dont le rictus de souffrance me fit frissonner. Je sortis en emportant la liasse et gagnai la chambre où je couche chaque fois que je reviens à Feurvilliers. Mais je ne fermai pas l'oeil de la nuit : je lus d'un bout à l'autre le journal et ce fut certainement la lecture la plus bouleversante que j'eusse jamais faite.

\*

Ce qui frappait d'abord, c'était l'utilisation constante d'un langage codé, d'expressions qui ne pouvaient être comprises que d'elle-même, comme celles que j'avais déjà lues dans sa chambre : faire peau ou faire cul blanc, avec toute une symbolique de couleurs complètement énigmatique, par exemple le pain beige et blanc ou faire peau sur le pantalon noir avec des broderies oranges. Souvent ce langage codé prenait la forme de jeux de mots ou de calembours, ainsi *faire langue lent vert* ou encore *l'agent gros lent vert*.

Mais le plus souvent, ce qui donnait cette impression de langage codé, c'étaient des références à tout un système de pensée, apparemment "manichéen", que Maïté avait échafaudé dans sa malheureuse tête et qu'elle exprimait par des raccourcis comme *l'hypothèse villes* ou la *version Empires*. De multiples signes qu'elle seule, bien sûr, était capable de discerner, venaient confirmer (rarement infirmer) ces « *hypothèses* » ou ces "*versions*". Car tout devenait signe et signe néfaste, funeste, mortel : un volet fermé, l'aboiement d'un chien, le passage d'un avion, ou des choses plus banales encore, d'infimes détails : un nom de marque sur une boîte de rillettes, un paquet de sucre ou une plaque de chocolat. Trois de ces signes mystérieux, que j'avais découverts tout-à-l'heure quand je la veillais, étaient en rapport avec ma dernière visite à Feurvilliers, un mois plus tôt, pour les fêtes, et ils revenaient sans cesse dans les dernières pages ; faits insignifiants que j'avais oubliés : les billets de cinéma, les deux paquets de chocolats, et l'invitation à Mme Dubec le jour de l'an.

Effectivement, nous étions allés un soir au cinéma. C'est moi qui avais acheté les billets mais je ne me souvenais plus de les avoir jetés en sortant, geste qui, de toute façon, n'avait évidemment pas la moindre signification. Quant aux chocolats, je les avais complètement oubliés : quelques jours avant de venir à Feurvilliers un mois plus tôt, j'avais acheté deux paquets de "Pyrénéens", l'un pour moi et l'autre que j'avais décidé d'emporter à Feurvilliers et d'offrir à Maïté le premier de l'an. Mais, quelques jours après, quelqu'un m'avait offert un paquet, plus petit que les précédents et contenant une autre sorte de chocolats. Comme je ne voulais pas me gaver et que je savais Maïté friande de chocolats, je lui avais offert ce second paquet en plus du premier. L'invitation à Mme Dubec n'avait pas plus de signification : l'idée m'en était venue spontanément quand nous étions allés tous les trois souhaiter "la bonne année" à notre vieille voisine. Quand je l'avais vue toute seule dans sa grande maison, je m'étais dit "Pourquoi ne l'inviterions-nous pas à venir déjeuner avec nous ?" Et mon père m'avait chaleureusement approuvé. C'était aussi simple que cela. Mais il n'y avait rien qui, dans sa malheureuse tête, ne prît valeur de signe et ne s'intégrât à son délire. Ainsi, à d'autres pages, je trouvai mention d'autres interrogations absurdes me concernant :

*Pourquoi Pierrot s'est-il acheté un nouveau projecteur ?*

*Pourquoi le téléphone était-il occupé, hier, chez Pierrot, avant la deuxième conversation ?*

Je me dis : "Ainsi, au moment où tu notais, en rentrant à Paris : « *Maïté va assez bien* », il se jouait dans son cerveau des drames insensés et effrayants. Et tu ne t'en doutais même pas." Je compris que les traitements psychiatriques n'agissent que sur le comportement du malade, son comportement social, extérieur, apparent. La maladie par elle-même, est rigoureusement inguérissable.

Je commençai à réaliser aussi que la folie n'est pas défaut mais excès de raisonnement. Car ce qui me stupéfiait en lisant ce journal, c'est l'implacable *logique* avec laquelle, partant de postulats fictifs, Maïté construisait un vertigineux édifice imaginaire, inlassablement remis en chantier, étayé de nouveaux raisonnements, de nouvelles hypothèses, plus extravagantes les unes que les autres dans leur rigueur minutieuse. Le monstre qui dévorait son pauvre cerveau n'avait rien de réel mais il ne cessait pourtant de se nourrir de la réalité, l'incident le plus menu devenant le point de départ de nouveaux raisonnements dont elle devait impérativement se prouver à elle-même la cohérence avec ceux qui les précédaient.

Dans le système manichéen qu'avait édifié Maïté, les forces du mal l'emportaient de manière écrasante : c'est le monde entier qui la persécutait. Et tout d'abord, bien sûr, toute la ville de Feurvilliers et, au premier chef, tout l'hôpital où n'exerçaient que d'horribles bourreaux : le Dr Bonhomme, le médecin chef de service, devenait "*Barbie*" (le procès de ce chef nazi avait eu lieu peu de temps auparavant.) Mais, à vrai dire, tout le personnel soignant de l'hôpital était frappé de la même condamnation, y compris de simples infirmières que Maïté désignait par leurs prénoms et dont elle se désolait qu'elles se fassent les complices des plus abominables tortionnaires.

Parmi ce personnel, une femme, que ma soeur appelait "*la doctoresse Boyer*" était l'objet d'une répulsion toute particulière. C'était à elle qu'était adressé le brouillon de lettre qu'elle avait placé à la fin du journal et qu'elle avait dû écrire juste avant de descendre mettre fin à ses jours. Cette lettre se terminait par ces mots)

*Maintenant, si vous voulez, faites-moi de l'insuline. Je m'en fiche. Crever avec ça ou avec le Piportil, peu m'importe. Je n'ai plus rien à perdre. Je vous remercie d'avance, docteur Boyer.*

Cependant, quelques jours plus tôt, le 25 janvier, à 2 H. du matin, elle s'interrogeait à propos de cette femme :

*Melle Boyer est-elle une criminelle ou une victime ? Même question pour Bonhomme et pour tous les Feurvillériens. Il est tout de même curieux de penser que le premier venu est un bandit sanguinaire. Il est aussi curieux de penser que pas un Chrétien ne prévient la police.*

Cependant des personnes mystérieuses, présentées comme des monstres particulièrement effrayants, étaient l'objet d'une attention spéciale. Maïté les appelait "*les Lécuyer*" ou parfois "*Lécuyer*", tantôt au singulier, tantôt au pluriel. J'ignorais qui étaient ces (ou cette ?) personnes qui revenaient comme une obsession dans le journal. Je repris la lecture au commencement pour essayer de le savoir. Dans les feuillets qu'elle avait intitulés *Résumé de mon histoire*, il en était question en termes énigmatiques :

*16.- Arrive bientôt un certain Alain Lécuyer (voitures de la région parisienne) qui fait dents (dans) comme le Docteur. Beaucoup plus tard, je comprends qu'il s'agit d'un proxénète ou de quelque chose comme ça.*

Quel sens donner à ce calembour ? Je supposai que ce Lécuyer devait être un membre du personnel hospitalier, infirmier ou médecin... Mais pourquoi Maïté parlait-elle toujours "des" Lécuyer ? Mystère. Plus loin on pouvait lire :

*18.- Le 20 mai 83, je réalise qu'on m'a fait une fleur en ne m'enlevant pas pour me mettre à mort (dans le 92) après l'insuline de juin 82. Ce sera pour la prochaine piqûre. Je vais donc être à nouveau hospitalisée et enlevée de nuit par la bande Lécuyer pour être mise à mort après viol et supplices moyenâgeux.*

Le monde entier était dans le complot. Mon père lui-même, le pauvre homme, était accusé des pires intentions. Et aussi des pires abominations, y compris d'être responsable de la mort de ma mère. Et moi, je n'étais pas épargné non plus :

*Pierrot a fait comme Bonhomme. Celui-ci cul blanc, et Pierrot un petit et un grand sachet de chocolats. Hypothèse novembre/décembre dans un cas comme dans l'autre.*

De proche en proche, Maïté en était venue à se sentir abandonnée de Dieu lui-même, damnée dans ce monde et dans l'autre.

J'entendis sonner trois heures du matin à la grosse horloge du rez-de-chaussée mais je ne pouvais m'arracher à ces pages atroces. Je tentais de reconstituer, tant bien que mal le "système" que Maïté avait échafaudé. Sa hantise fondamentale semblait être l'attente d'une catastrophe qui devait la frapper ainsi que (c'est du moins ce qui ressortait de certains passages), "les siens", sa famille, c'est-à-dire nous. Cet événement mystérieux, cette catastrophe attendue, c'était évidemment sa mort, mort violente, atroce, perpétrée par ses bourreaux dans des circonstances horribles. Il y avait déjà longtemps qu'elle avait commencé à attendre, à guetter cet événement : "*Serai-je assommée demain matin ?*" avait-elle écrit le 18 juillet de l'année dernière et le lendemain elle notait, le soir, à 22 H. :

*Je n'ai pas été assommée aujourd'hui parce que, à cause de l'orage, j'ai fermé ma fenêtre hier soir, contrairement à ce que je faisais jusque là.*

Cette mort devait intervenir sous forme d'épouvantables supplices "*moyenâgeux*" subis après un enlèvement. Mais certains passages laissaient entendre aussi que la mort serait précédée d'un "*abrutissement*" lié, dans son esprit, à l'injection mensuelle du fameux Piportil, injection devenue, depuis plusieurs mois, sa hantise continue. Ainsi les médecins-bourreaux, les soignants, Bonhomme-Barbie, Boyer, "les" Lécuyer, etc. devenaient les instruments du destin. Et nous aussi peut-être.

Pourtant, au fil des pages, il apparaissait que cette catastrophe qu'elle attendait pour elle-même, était destinée à nous sauver, nous, sa famille, "*ma bien chère famille*", comme elle écrivait ironiquement. Sa mort à elle devait nous éviter la mort à nous. Sa fin atroce devenait alors une sorte de sacrifice rédempteur. Ce que je ne m'expliquais pas très bien, c'est comment Maïté conciliait cette idée de sacrifice rédempteur et nécessaire avec les exhortations qu'elle s'adressait constamment à elle-même d'aller à la police dénoncer le complot des bourreaux et les reproches qu'elle ne cessait de se faire de ne pas accomplir cette démarche. Il est vrai que ces reproches apparaissaient surtout dans les passages les plus anciens du journal, peut-être cette préoccupation était-elle, dans son esprit, dépassée quand elle s'était donné la mort.

Cette catastrophe rédemptrice qu'elle guettait depuis si longtemps et qui ne se produisait pas, elle en était venue à penser que c'était à elle de la provoquer. Dès septembre de l'année précédente, elle avait écrit :

*Il faudra que je me suicide pour Pierrot et celle qu'il aime.*

Et plus loin :

*Pierrot et son amie vivront. Peut-être que le Christ se rappellera ce qu'il a dit : Il n'y a de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime."*

Au fur et à mesure que l'on avançait dans le journal, il devenait évident que la préparation du suicide et les tentatives successives que Maïté avait faites pour mettre fin à ses jours, prenaient peu à peu la place de l'attente de la catastrophe et de la mort violente. A vrai dire, cette intention remontait loin. Dès le mois d'avril de l'année précédente, elle écrivait :

*JE VAIS ME SUICIDER. J'ai essayé tout-à-l'heure de m'étrangler avec un bas mais je n'y arrive pas. J'ai pourtant serré très fort. Alors il faut que je me pendre dans la cave ou que je me tire une balle dans la tête. IL FAUDRA ABSOLUMENT QUE JE ME SUICIDE.*

Plus on tournait les pages, plus cette idée tenait de la place. "Oh ! dire que je ne pourrais pas me suicider !", écrivait-elle le 3 janvier à 11 heures du soir. Et quelques jours plus tard :

*J'espère réussir mon suicide, car la mort par les Lécuyer est affreuse. Demain j'irai à Continent acheter une corde. Je me pendrai dans le cajibi mercredi soir. Je serai enterrée samedi. On dira d'un air entendu : "Elle s'est pendue". Les Gauthier de la Rue de la République, Yvonne et ses parents, tout l'hôpital, le "petit bonhomme" de la rue Paul Fabre et ses filles, etc., riront jaune.*

En relisant attentivement les feuillets, je m'aperçus qu'elle avait, plusieurs fois déjà, tenté de mettre fin à ses jours et donc de provoquer la catastrophe qu'elle guettait. Au début du "Résumé de mon histoire" qu'elle avait placé en tête de son journal, après s'être nommée et avoir indiqué ses lieu et date de naissance, elle avait écrit : "J'ai donc 46 ans 1/2". Mais, avant ce dernier chiffre, il y avait plusieurs ratures qui correspondaient évidemment à ses tentatives successives. Après chaque échec elle avait raturé l'âge indiqué. Les mots "46 ans 1/2", elle les avait donc écrits la veille au soir avant de quitter sa chambre pour une ultime tentative qui cette fois, hélas, devait être réussie.

Les passages les plus émouvants du journal, c'étaient ceux où Maïté, abandonnant le langage codé, exprimait en termes simples et directs sa lassitude et son désespoir. Le 31 mai de l'année précédente, elle avait noté :

*Ça m'est égal de mourir. La vie ne m'a rien apporté. Je suis une ratée : je ne sais pas faire de vélo, ni conduire, ni nager, ni skier. Je n'aime pas lire, je n'ai jamais fait un voyage sans ma famille, je n'ai pas d'amis, je n'ai pas connu d'homme (mais ce n'est peut-être pas un signe). De plus, j'ai beaucoup souffert, je fais mes bagages depuis 18 ans. Dans ces conditions, pourquoi la vie m'intéresserait-elle ? Ça ne devrait pas me coûter de me suicider.*

Ailleurs :

*Ils sont enracinés dans le mal. Je ne sais pas si c'est comme ça dans toutes les villes, mais peu importe.*

*Moi, c'est un sentiment que je ne connais pas. J'étais trop faible pour cette terre de granit (Le petit prince)*

Le 10 septembre :

*Si je réchappais à la piqûre du 13, ce serait pour reprendre une vie idiote : pas de métier ou lequel ?, le tricot, la flemme pour les travaux ménagers, toujours patraque, surtout au lever...Et puis toute ma jeunesse est derrière moi et qu'a-t-elle été !*

Le 25 janvier (il y avait trois jours), elle avait écrit à 10 heures du soir :



*Je serais contente de mourir si c'était pour connaître enfin le bonheur. Mon Dieu, vous savez bien (ce n'est pas possible !) que je vaudrais quand même mieux que des bandits. Vous n'allez pas (ce n'est pas possible !) me mettre au même endroit que les Lécuyer. Je n'ai quand même pas fait autant de mal qu'eux.*

Et le même soir, à 23 H., elle avait rédigé un long paragraphe en majuscules, qui me serra le coeur :

*QUI M'EXPLIQUERA CETTE HISTOIRE ? QUI M'OPERERA DE CE CANCER ? JE N'AI PAS REVE LA CHANSON "LES NEIGES DU KILIMANDJARO"*

*LES NEIGES DU KILIMANDJARO*

*ELLES TE FERONT UN BLANC MANTEAU*

*OU TU POURRAS DORMIR, DORMIR...*

*QUE LECUYER A MIS SUR LE PICK-UP MERCREDI POUR MON PLUS GRAND TOURMENT (JE NE CONNAIS PAS LE REPOS DEPUIS)*

Il était plus de quatre heures du matin quand je refermai le journal pour tenter de sommeiller un peu.

\*

Je ne somnolais que quelques heures. Le matin, quand je descendis, je trouvai mon père dans la cuisine, debout sur une chaise devant le buffet :

– Ça y est, me dit-il, je l'ai trouvé.

Il venait enfin de mettre la main sur le rond de serviette de Maïté qu'elle avait dissimulé sur la plus haute étagère du buffet, derrière des paquets de nouilles et de farine.

– Je me demande bien pourquoi elle l'avait caché, dit-il avec un imperceptible haussement d'épaules et quelque chose de ce ton de reproche sur lequel je l'avais si souvent entendu s'adresser à elle. La malheureuse n'avait pas, même par sa mort, fait totalement disparaître l'irritation que son cerveau malade inspirait à ce vieillard. Je lui demandai si un médecin était venu la veille et avait délivré un permis d'inhumer. Il me répondit par l'affirmative, ajoutant cependant que, s'agissant d'un suicide, le médecin l'avait prévenu qu'il avait l'obligation de prévenir la police.

– Tu seras sans doute convoqué aujourd'hui au commissariat, lui dis-je.

Il eut l'air surpris. Tout en avalant un café, nous parlâmes des obsèques qui ne pouvaient avoir lieu que le lendemain, de préférence l'après-midi, et je lui dis que j'allais passer aux Pompes funèbres pour tout organiser. Je passerais aussi mettre un avis d'obsèques dans la presse. De son côté mon père me dit qu'il allait sortir et il se mit à vérifier ce qu'il devait acheter.

J'en profitai pour aller reprendre le journal de ma soeur dont je n'avais évidemment pas soufflé mot à mon père. J'étais bien décidé à l'emporter avec moi à Paris, à le faire taper et tirer à plusieurs exemplaires que j'expédierais à Bonhomme, Boyer et quelques autres qui y étaient nommément désignés. Pour le moment, je voulais reconstituer aussi précisément que possible ce qui s'était passé le dernier jour et surtout les dernières heures qui avaient précédé le drame. J'allai m'asseoir dans sa chambre et, une fois encore, je frissonnai en revoyant son effroyable maigreur et le rictus de souffrance qui marquait les traits de son visage.

En m'aidant de son journal et aussi de ce que m'avaient dit mon père et Mme Dubec, à mon arrivée, la veille au soir, j'arrivai aux conclusions suivantes : le vendredi, dans la matinée, elle avait téléphoné à l'hôpital pour demander à la doctoresse Boyer de lui prescrire, pour une fois, une dose plus faible que d'habitude de Piportil, 50 mgr., par exemple, ou 100 grand maximum. Boyer lui avait répondu qu'une infirmière (que Maïté, dans son journal, appelait Sylvie) viendrait lui apporter l'ordonnance. Sylvie n'étant pas venue, elle avait rappelé et avait eu une autre infirmière. Sans doute Boyer avait-elle éludé la question de la dose, car ma soeur avait dit à cette seconde infirmière : "Quelque chose me dit que la dose, malgré ce que j'ai demandé, sera forte. Alors, s'il vous plait, que ce soit du Vivalan plutôt que du Piportil." D'après la suite de son journal, elle n'avait pensé qu'à cela toute l'après-midi du vendredi, toute la soirée, toute la nuit, écrivant sans relâche jusqu'à 5 heures du matin, ressassant inlassablement "*hypothèse villes*" et "*version Empires*"...

Samedi matin, elle était allée, comme si de rien n'était, faire ses provisions pour le week-end. Elle avait dû acheter aussi sur le marché un petit bouquet de fleurs jaunes qu'elle avait, à son retour, disposées dans un petit vase et placées dans l'entrée. Sans doute ces fleurs n'avaient-elles, à cet instant, aucune signification particulière : elle n'avait pas encore pris la décision de se suicider.

En rentrant du marché, elle était allée relever le courrier dans la boîte aux lettres et c'est alors qu'elle avait trouvé l'ordonnance de Boyer, arrivée finalement par la poste. Elle décacheta l'enveloppe et lut : "*Piportil. 150 Mgr.*" Le médicament qu'elle accusait de tous ses maux. Et la même dose que les fois précédentes.

Ce qu'elle éprouva à ce moment, c'est seulement plus tard qu'elle le nota dans son journal. Pour l'heure, elle prépara le repas comme tous les jours et, pour cela, alla chercher des légumes dans le petit kiosque, au fond du jardin, qu'elle appelait le "*cagibi*". La porte, gonflée par la pluie, était bloquée. Elle le dit à mon père qui fit le nécessaire pour ouvrir cette porte qu'il laissa entrebaillée.

Avant le repas, pourtant, elle monta dans sa chambre, reprit son journal et, à 12 H. 30, elle écrivit, à propos des courses qu'elle était allée faire le matin :

*En ville, les gens riaient. Pourquoi ? Je ne sais pas. Sans doute à cause de ma crise de cette nuit et de ce matin.*

Selon toute vraisemblance, c'est après le repas, en début d'après-midi, qu'elle écrivit à Boyer le projet de lettre qui constituait le dernier feuillet de son journal et se terminait par la formule ironique, mais à laquelle sa mort donnait rétrospectivement un sens tragique : "*Je vous remercie d'avance, docteur Boyer.*"

Elle écrivit relativement peu au cours de l'après-midi : un assez court paragraphe à 14 H., et un autre plus long à 18 H. Elle y scrutait une fois de plus les "signes", toujours les mêmes et y analysait à nouveau les noirs desseins des Lécuyer. A 18 H., elle écrivit une phrase qui retint mon attention. Après l'énumération des "signes", le paragraphe se terminait ainsi :

*J'ai donc cru que l'abrutissement serait pour janvier. Aussi j'ai téléphoné dans l'espoir d'avoir une petite dose. Si je ne l'avais pas fait, les médicaments auraient été arrêtés à partir de lundi. Comme je l'ai fait, je serai abrutie après cette piqûre de janvier.*

Ainsi donc, elle s'était mis dans la tête qu'elle avait elle-même, par son coup de téléphone, provoqué la catastrophe qu'elle redoutait et dont elle guettait la venue depuis si longtemps. C'est sans doute cette hantise qui occupa son cerveau toute la soirée. Sans doute est-ce elle qui la poussa finalement à aller mettre fin à ses jours.

Avant d'écrire cela, pourtant, elle avait reçu la visite d'Yvonne puisque, juste à la fin du

paragraphe daté de 18 H., elle nota : "*Autre chose : j'ai dit son fait à Yvonne et j'en suis bien contente.*" Je l'avais entendue parler de cette Yvonne : c' était une brave fille qui avait fait, quelques années auparavant, un court séjour à l'hôpital où ma soeur l'avait connue. Elle s'était bien remise et avait depuis recommencé à travailler (Elle faisait des ménages). Elle venait de temps en temps rendre visite à Maïté. Cette phrase la concernant était la dernière du journal proprement dit car le projet de lettre à Boyer, qu'elle avait placé après, avait vraisemblablement été écrit un peu plus tôt dans la journée.

Pendant le dîner, mon père n'avait pas trouvé qu'elle fût différente des autres soirs. Ils avaient mangé les restes du repas de midi et elle avait, comme d'habitude, lavé la vaisselle. Puis elle était allée voir Mme Dubec vers 20 h. Notre voisine me l'avait dit à mon arrivée et mon père me l'avait confirmé. Il faudrait que j'arrive à savoir quel avait été l'objet de cette visite. Pendant son absence, mon père avait lu *La Province* du jour, puis, quand elle était rentrée, vers 20 h. 30, ils étaient montés chacun dans sa chambre, comme à l'accoutumée. Chose surprenante : elle qui, depuis un mois ou deux, notait heure par heure, et parfois plus fréquemment, tout ce qui se passait dans sa malheureuse tête, n'avait rien écrit ce soir-là... Je l'imaginais pourtant facilement, assise sur le bord de son lit et se répétant : "*Je serai abrutie et mise à mort lundi, après cette piqûre de Piportil... Et cela par ma faute, parce que j'ai donné ce malheureux coup de téléphone...*" Le suicide : elle n'avait plus que ce moyen pour échapper à cette mort atroce. Et peut-être aussi pour nous sauver tous, moi mon père, Brigitte, toute sa "bien chère famille"... Dans son armoire, il y avait cette corde qu'elle avait achetée au supermarché *Continent* au début du mois... Elle dut descendre l'escalier dès le début de la nuit, sans doute dès qu'elle entendit les premiers ronflements de mon père dans la chambre à côté, mais elle prit soin de noter d'abord son âge (46 ans 1/2) à la fin de la première ligne de son journal après avoir raturé celui qu'elle avait écrit lors de sa précédente tentative. En bas, dans la cuisine, elle retira son rond de serviette du tiroir du buffet et, pour des raisons mystérieuses le cacha sur la dernière étagère du meuble. Puis, en guise d'adieu, elle plaça sur la table les fleurs jaunes qui, depuis le matin, se trouvaient dans l'entrée.

Après quoi, sa corde en main, elle sortit dans le jardin, alluma l'ampoule électrique qui éclaire l'allée, revint éteindre la lumière dans la cuisine, sortit à nouveau, gagna le "*cagibi*" dont la porte, depuis le matin, était restée entrebaillée et où elle alluma l'ampoule après avoir éteint celle du jardin, monta sur un vieux bidon vide pour attacher la corde à une poutrelle transversale, et se tua.

\*

Dans le local des Pompes funèbres, dont les murs étaient couverts de modèles de couronnes et de plaques mortuaires, l'employé, tout de noir vêtu, avait la tête de l'emploi. Il était d'une politesse qui frisait l'obséquiosité. Au fur et à mesure que je parlais, il remplissait un formulaire. Je n'avais aucun souci à me faire : les Pompes funèbres se chargeraient de tout. La défunte était croyante ? Aucun problème : ils se chargeraient aussi de la cérémonie religieuse. A St André ? C'est entendu, monsieur. Il allait prendre contact avec le presbytère de cette paroisse. Je crus bon de le prévenir qu'il s'agissait d'un suicide : peut-être, dis-je, l'Eglise fera-t-elle quelques difficultés.

Le type ne sursauta nullement quand je lui parlai de suicide. Il avait l'habitude de toutes les causes de « décès » : il y avait les accidents de la circulation, l'infarctus, le suicide par pendaison, le cancer du foie, la noyade, accidentelle ou pas... Quant aux réticences supposées de l'Eglise, il me rassura : il y avait longtemps qu'elles avaient disparu. Il donna quelques coups de téléphone et les

obsèques furent fixées au lendemain, à 16 heures. Il m'indiqua le prix et je fis un chèque. Puis je passai au bureau de *La Province* pour faire passer un avis d'obsèques dans le numéro du lendemain, et revins à la maison. Le téléphone sonnait quand j'entrai : c'était le commissariat de police qui convoquait mon père : je répondis que nous passerions aujourd'hui en fin d'après-midi. Mon père était en train de fureter au fond du jardin, autour du cagibi où avait eu lieu le drame. J'allai lui dire qu'il risquait de prendre froid et qu'il ferait mieux de rentrer. Il se laissa convaincre et j'allai chez Mme Dubec, juste à côté de chez nous.

Elle me reçut, comme toujours, dans sa cuisine, seule pièce de la maison qui fût correctement chauffée. Elle était irritée contre ma soeur :

- Ah non, me dit-elle, Maïté n'aurait pas dû faire ça. Ah non, par exemple !

Elle parlait de son suicide comme elle l'eût fait d'une bêtise d'un enfant. Elle me confirma que Maïté venait assez souvent la voir. Depuis la mort de ma mère, je savais qu'elle était sa seule confidente : ma sœur était à tout bout de champ réfugiée chez notre vieille voisine à qui elle ressassait une partie de ses obsessions et qui en était d'ailleurs parfois importunée. Elle me raconta que récemment elle lui avait dit :

- Mais enfin, Madame Dubec, vous ne direz tout de même pas que je suis folle !

Je mis la conversation sur la soirée du samedi. Mme Dubec me confirma qu'à l'heure du journal télévisé, elle avait vu arriver Maïté qui, dans un état de grande agitation, lui avait dit : "Ça y est ! J'ai enfin mis Yvonne à la porte ! Depuis le temps que je voulais le faire !" Je lui demandai ce qu'elle reprochait à cette Yvonne :

- Je n'en sais trop rien, dit-elle. Je crois que ta soeur la trouvait un peu "collante" et aussi, comment te dire ?, un peu "débilote", si tu veux...

- Tout est venu, dis-je, de l'ordonnance qu'elle a reçue au courrier et où on lui prescrivait la dose forte du médicament qu'elle accusait de l'abrutir. Yvonne est arrivée au plus mauvais moment. Mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. Ma soeur ne vous a pas parlé de cette ordonnance, quand elle est venue ?

- Je ne m'en souviens pas, et je crois que, si elle m'en avait parlé, je m'en souviendrais. Elle m'a seulement dit qu'elle avait mis Yvonne à la porte. Je lui ai téléphoné hier soir, à Yvonne, pour lui annoncer ce qu'avait fait ta soeur : je crois bien qu'elle est en effet un peu sosotte. Elle me disait : "Ah bon ?... Ah bon ?..." C'est tout. Elle n'avait pas l'air de réaliser.

- Est-ce que Maïté avait l'impression qu'on se moquait d'elle en ville ? Elle vous en a parlé quelquefois ?

Mme Dubec eut un air interrogatif mais sans paraître attacher beaucoup d'importance à ma question. Je préfèrai lui parler directement du journal intime que j'avais trouvé et lu la nuit dernière :

- Les Gauthier, de la Rue de la République, ça vous dit quelque chose ?

- Ça doit être le salon de thé, répondit Mme Dubec. Je sais que ta soeur y allait de temps en temps. Il lui arrivait de se payer une petite friandise. Et elle avait bien raison, la pauvre fille !

- Et "*le petit bonhomme et ses filles*", de la rue Paul Fabre ? Où est-elle, la rue Paul Fabre ?

- Pas loin d'ici, dit Mme Dubec qui m'indiqua la direction. Tu as déjà oublié à ce point ta ville natale ? On y trouve tous les commerces et ta soeur y allait souvent faire ses courses. Mais "*le petit bonhomme et ses filles*" ? Je ne vois pas... Laisse tomber tout ça, Pierrot, va ! Ne te mets pas martel en tête pour des choses pareilles!

Je rentraï. Ni mon père ni moi n'avions appétit. Nous mangeâmes quelques bouchées sur le

coin de la table et je sortis à nouveau après avoir relevé sur l'annuaire les numéros d'Yvonne et de l'hôpital. Je ne voulais pas téléphoner devant mon père et j'appelai en ville depuis une cabine.

Yvonne vivait chez ses parents. Ce fut d'abord sa mère qui me répondit puis j'entendis une grosse voix un peu rude et aussi peu "féminine" que possible :

- Je crois savoir par Mme Dubec, notre voisine, lui dis-je, que vous avez rendu visite à ma soeur samedi en fin d'après-midi. Vous êtes donc une des dernières personnes qui l'aient vue en vie. Puis-je vous demander comment vous l'avez trouvée ?

- Comme d'habitude, me dit la voix bourrue sur un ton qui semblait signifier : Pourquoi cette question ?

- Elle ne vous a pas paru énervée, agitée ? Elle ne vous a rien dit de désagréable ?

- Rien du tout. On a parlé de choses et d'autres. Je ne me souviens même plus trop de quoi. Comme d'habitude, je vous dis.

- Et elle ne vous a rien dit non plus qui vous ait paru bizarre, suspect ? Aucune allusion, même sous une forme mystérieuse, à son intention de se suicider ?

- Rien du tout.

Cette Yvonne paraissait en effet un peu "débilote". En somme, elle n'aurait pas répondu autrement s'il ne s'était rien passé.

A l'hôpital, ce fut au contraire une voix d'hôtesse d'aéroport qui me répondit.

- Centre hospitalier spécialisé, bonjour.

- Pourrais-je parler à Mme le docteur Boyer, s'il vous plait ?

- Mme Boyer est absente, monsieur.

- Quand pourrai-je la joindre ?

- Elle est en congé pour une semaine.

Je pensai : "Elle est aux sports d'hiver." Je me souvins que, dans son journal, Maïté l'appelait : "*Mlle Boyer, médecin des hôpitaux.*" Vendredi matin, elle avait dû consulter le dossier de ma soeur, vérifier le traitement en cours, signer l'ordonnance habituelle comportant, comme chaque mois, les 150 grammes de Piportil, puis boucler sa valise et partir à la montagne avec son amant. Et après tout, que lui reprocher ? Elle faisait son travail, et puis voilà... Elle n'était qu'un petit rouage dans l'énorme machine de la Santé publique.

- Peut-être pourriez-vous me passer le docteur Bonhomme, mademoiselle ?

- Un instant, s'il vous plait. Je vais voir.

Après la sonnerie, j'entendis une autre voix féminine :

- Secrétariat du Dr Bonhomme, j'écoute.

- Pourrais-je parler au docteur, s'il vous plait ?

- C'est de la part de qui ?

- M. Pierre Larue.

- Un instant, je vous prie.

Après trois ou quatre sonneries, une voix distinguée me répondit et je pensai au "*Barbie*" du journal de Maïté. Quand je prononçai le mot suicide, il y eut un instant de silence au bout du fil. Puis la voix distinguée demanda :

- Quand le drame a-t-il eu lieu ?

- Dans la nuit de samedi à dimanche.
- Comment Mlle Larue s'est-elle suicidée ?
- Par pendaison.
- Je vous présente mes condoléances, monsieur, dit le docteur.

Je lui parlai du journal intime que j'avais trouvé, il savait, me dit-il, qu'elle le tenait et il l'avait encouragée à le faire

- Je souhaiterais, dis-je, si vous aviez un moment à m'accorder, m'en entretenir avec vous. Bien des points sont pour moi obscurs dans ce texte et peut-être pourriez-vous m'éclairer.
- Je n'y vois pas d'objection, répondit Bonhomme. Prenez contact avec ma secrétaire. Je puis même vous la repasser si vous le souhaitez. C'est elle qui gère mon agenda.
- Je vous remercie, docteur.

C'était bien une pâtisserie-confiserie-salon de thé que tenaient les Gauthier rue de la République, la plus commerçante et une des plus chic de Feurvilliers. La boutique était élégante avec ses boiseries aux couleurs crème, ses petites tables rondes et ses chaises dorées. Derrière le comptoir, une dame d'un certain âge, à la belle chevelure cendrée, l'air pensif et profond, me demanda "ce que ce serait". Je commandai deux pâtisseries puis je lui dis :

- Vous connaissiez, je crois, Marie-Thérèse Larue ?

Mme Gauthier eut une expression interrogative et elle appela son mari qui parut bientôt, tout de blanc vêtu, l'air affairé. Elle lui dit :

- Marie-Thérèse Larue, tu connais ?

Je rectifiai : "*connaissais*". Comme ce nom ne semblait pas dire grand chose de plus au mari qu'à la femme, je les aidai :

- Une femme entre deux âges, très mince, presque décharnée, les traits du visage toujours tendus, l'air souffrant, souvent vêtue de noir...

Gauthier regarda sa femme :

- Ce ne serait pas la personne qui venait de temps en temps prendre un thé au lait et un éclair au chocolat ? Tu vois qui je veux dire ?
- Ah oui !, fit la femme qui, se tournant vers moi, continua : "Si c'est bien de cette personne que vous parlez, monsieur, nous ne pouvons pas dire que nous la connaissions. Nous ne savions même pas son nom... Elle venait ici de temps en temps, c'est tout ce que je puis vous dire."

Et après un instant, elle reprit :

- Pourquoi nous parlez-vous de cette personne, monsieur ? J'ai cru comprendre qu'il lui était arrivé quelque chose ?
- Hélas oui, dis-je. Elle est morte. Elle s'est suicidée.
- Je ne l'ai pas vue souvent, dit Gauthier après un court silence, mais elle me semblait en effet mal à l'aise, sur ses gardes...
- Ma soeur était dépressive depuis longtemps. Excusez-moi, madame, monsieur. Je croyais que vous la connaissiez bien. On m'avait donné une fausse information.
- Mais je vous en prie, monsieur, conclut Mme Gauthier.

Quand je sortis de la boutique, je me dis que, derrière moi, ces Gauthier devaient se dire :

"Mais qui a bien pu parler de nous à ce type à propos de sa soeur ?"

Finalement, Mme Dubec avait raison : je connaissais la rue Paul Fabre : c'est seulement son nom que j'avais oublié. C'était une rue plutôt populaire, pas très loin de chez nous, pavée, en pente, avec toute une suite de commerces de détail. Et encore de mon temps y en avait-il beaucoup plus. Il ne restait par exemple qu'un bistrot, devenu "Café-brasserie". Autrefois, trois ou quatre épiceries se faisaient concurrence; une seule continuait à végéter. C'est dans cette échoppe, ou plutôt sur le pas de la porte, à côté d'un étalage de fruits et légumes, que j'aperçus, après avoir monté et descendu deux fois cette ruelle, que j'aperçus un "petit bonhomme" qui pouvait bien être celui dont parlait Maïté dans son journal. Je me payai de culot et allai lui demander s'il n'avait pas plusieurs filles (il acquiesça : il avait deux filles, respectivement de 33 et 35 ans) et si on ne m'avait pas mal informé en me disant qu'elles étaient des amies de Mlle Larue Marie-Thérèse.

Le petit bonhomme eut exactement la même réaction interrogative que les Gauthier. Je décrivis ma soeur une seconde fois mais lui, à la différence des pâtisseries de la Rue de la République, ne vit pas à qui je faisais allusion et il fut incapable de me dire si ses filles connaissaient "Mlle Larue". Aussi la nouvelle de son suicide l'émut encore moins que les Gauthier. Je le remerciai et partis.

Au commissariat, un flic, assis derrière un comptoir, nous désigna un couloir au fond duquel se trouvait le bureau où nous devions nous présenter, mon père et moi. Le pauvre homme ne comprenait pas ce que la police pouvait bien lui vouloir.

- Ils doivent vouloir des preuves que c'est bien un suicide, lui dis-je.

Il eut une expression qui signifiait : « Ah, je comprends », mais ajouta :

- Quelle preuve ?

- J'ai amené le journal intime de Maïté, répondis-je en montrant le portefeuille en étoffe que je tenais sous le bras.

Mon père ne répondit rien. Ce "journal" (savait-il bien d'ailleurs de quoi il pouvait s'agir ?) n'eut pas l'air de l'intéresser.

Le bureau où on nous fit entrer était éclairé de larges baies vitrées donnant sur les toits de la ville. Il était encombré de meubles métalliques avec une grosse étiquette blanche sur chaque tiroir. Derrière le bureau, métallique lui aussi, et où s'empilaient les dossiers, le fonctionnaire prenait des notes. L'entrevue fut assez brève. Comme je l'avais pensé, il voulait savoir si "la défunte" avait laissé une lettre ou quoi que ce soit où elle avait manifesté son intention. La question était adressée à mon père. Je l'excusai, faisant valoir qu'il était très âgé, un peu sourd, et très affecté par ce drame. Puis j'ouvris le portefeuille en étoffe qui contenait les feuillets du journal :

- Ma soeur, dis-je, a laissé un journal intime que j'ai trouvé sur sa table de nuit, hier soir, en arrivant à Feurvilliers. Elle y exprime très souvent sa volonté d'en finir avec la vie.

J'avais marqué les principaux passages où elle parlait de son suicide, par exemple celui où elle disait son intention d'acheter une corde et qui se terminait par les lignes que j'ai déjà citées :

*On dira d'un air entendu : "Elle s'est pendue". Les Gauthier, de la Rue de la République, Yvonne et ses parents, tout l'hôpital, le "petit bonhomme" de la rue Paul Fabre et ses filles, etc. riront jaune.*

Après un ou deux passages du même genre et l'indication que ma soeur avait à plusieurs reprises séjourné en hôpital psychiatrique, le flic, manifestement, estima inutile de perdre plus de temps. Le suicide était avéré, l'affaire classée. Je continuais cependant ma lecture, les larmes aux yeux et, quand j'en arrivai au passage où elle citait les paroles de la chanson :

*Les neiges du Kilimandjaro*  
*Elles te feront un blanc manteau*  
*Où tu pourras dormir, dormir...*

ma voix dut trembler d'émotion. Le fonctionnaire de police se leva derrière son bureau, vint vers moi, me posa la main sur l'épaule et me dit :

– Je vais vous donner un bon conseil : jetez tout ça au feu. Ne ruminez pas des choses pareilles. C'est trop triste.

Mon père soupira longuement :

– Ca, c'est vrai, dit-il.

Nous nous sommes levés. Le flic nous a serré la main et nous avons quitté le bureau.

---



## CHUTE LIBRE

"C'est bien ça : aujourd'hui, ce sont les habits dorés", constata Antonio en pénétrant dans la sacristie de l'église Sao Mateus. Contre le mur du fond, sous le grand crucifix d'argent, les vêtements sacerdotaux brodés d'or étaient étalés sur l'autel, tout prêts à être revêtus par l'officiant et ses deux acolytes. Mais personne n'était encore arrivé. La sacristie était déserte. Antonio s'avança et, parvenu près de l'autel se hissa sur la pointe des pieds pour mieux voir : il y avait les lourdes chasubles avec les étoles et les manipules assortis. Ça sentait bon, comme les habits quand ils sortaient des armoires, chez Mme Floriano. A l'église, selon les jours, les vêtements étaient dorés, violets, rouges ou verts; ils étaient noirs brodés d'argent aux enterrements et le jour des morts. Mais la Pentecôte était une très grande fête, comme Noël ou Pâques, et, les jours de très grande fête, le prêtre mettait les vêtements dorés.

L'abbé Da Rocha, le maître des enfants de chœur, apparut dans l'encadrement de la porte, à gauche de l'autel. L'enfant alla vers lui.

- Eh bien, Antonio, lui dit l'abbé, tu es en avance ? C'est très bien. Je crois justement que les soeurs ont besoin d'aide pour finir de préparer le maître-autel. Tu devrais aller leur proposer tes services Ça t'occuperait.

Antonio parcourut le petit couloir semi-circulaire de la galerie de bois qui entourait le chœur et il pénétra dans l'église plongée dans la pénombre et encore presque vide. Autour du maître-autel de marbre, sous la nappe blanche, c'est le long bandeau d'étoffe brodée d'or et d'où pendaient des franges dorées, qui avait été déployée : la décoration de l'autel était donc bien assortie aux habits des officiants. Les religieuses achevaient de disposer les vases de fleurs entre les grands chandeliers d'argent alignés de chaque côté du tabernacle. Antonio monta les trois marches de l'autel, recouvertes d'épais tapis. Il s'approcha des religieuses et dit : "M. l'abbé m'a dit de venir vous aider." Mais les soeurs avaient fini leur travail, elles n'avaient pas besoin d'Antonio. Il en fut contrarié. A la chapelle de la petite communauté du *Rosario*, à côté de la maison, où il allait souvent servir la messe ou le salut du St Sacrement, la Religieuse, Soeur Maria-Conceicao, avait toujours besoin de lui, avant l'office, ne serait-ce que pour l'aider à préparer l'encensoir. Même, l'autre jour, elle s'était légèrement brûlé un doigt avec le charbon et elle avait dit à Antonio : "*Eh bien, tu sais, il ne doit pas faire bon en enfer !*" Il n'avait rien répondu, mais il s'était quand même demandé si, en enfer, on est sur des charbons ardents pour de vrai. Dépité, il descendit les trois marches de l'autel : il n'y avait que quelques personnes debout dans la nef, mais là-haut, dans la tribune, autour de l'orgue, les dames et les messieurs de la chorale se préparaient. L'abbé Falcao, le maître de la chorale, agitait les bras et donnait des ordres : ils allaient sans doute répéter un morceau. Antonio se retourna et fit une genuflection devant l'autel avant de reprendre le chemin de la sacristie. Une clarté oblique tombait des vitraux, comme à la maison, dans la chambre, l'après-midi, quand maman lui faisait faire la sieste et qu'il n'arrivait pas à s'endormir parce qu'il pensait au grand soleil qui brillait à l'extérieur. Tout-à-l'heure, le chœur allait être illuminé par mille lampes. La fumée des encensoirs ferait un petit nuage bleuté, comme au Rosario. Les accords éclatants de l'orgue et les chants de la chorale feraient trembler les voûtes. Antonio verrait devant lui le grand espace vide du chœur jusqu'au pied de l'autel où monteraient les trois prêtres et il se sentirait tout timide sous le regard du Bon Dieu.

Revenu à la sacristie, il se dirigea vers la grande salle des enfants de chœur. Seuls cinq ou

six étaient arrivés et il n'y avait pas beaucoup de bruit. Dans un quart d'heure, quand tout le monde serait là, le brouhaha régnerait, quelques-uns se mettraient même sans doute à chahuter; il faudrait que l'abbé Da Rocha vienne distribuer quelques calottes pour rétablir le calme. Antonio se dirigea vers les grands placards, le long du mur, il sortit sa soutane rouge et son surplis de toile blanche, et il commença à s'habiller. Il n'aimait pas beaucoup les autres enfants de chœur. Non seulement ils n'étaient pas recueillis, mais ils étaient souvent turbulents. De l'endroit où il était, pendant les offices chantés, grand-messes ou vêpres, il en voyait même quelquefois qui bavardaient. Un jour, il avait vu Gonçalves et Lourenço qui se pinçaient en riant ! Ce qu'il aimait, lui, c'est quand il était tout seul dans le chœur avec le prêtre, comme au Rosario. Derrière eux, il n'y avait que les religieuses, assises dans des stalles de bois, au fond de la chapelle, et quelquefois deux ou trois personnes du quartier dans la nef. Pas d'orgue. Pas de chants. Rien que les paroles mystérieuses du prêtre et ses réponses à lui, Antonio. Il était très fier de les réciter, surtout la plus longue, qu'il avait apprise non sans mal : "*Suscipiat Dominus sacrificium de manibus tuis, ad laudem et gloriam nominis sui, ad utilitatem quoque nostram totiusque ecclesiae suae sanctae.*" Il savait même ce que ça voulait dire parce qu'il avait trouvé la traduction dans son livre de messe. A Sao Mateus, l'église de sa paroisse, il lui arrivait plus rarement d'être seul mais, si l'occasion se présentait, il ne manquait pas d'en profiter. Cette année, en mai, il était venu tous les soirs, sans exception, à la cérémonie mariale.

C'était le mois du bleu : une grande tenture de velours bleu était déployée derrière la statue de la Vierge, à l'autel du transept gauche. En juin, c'était une tenture rouge qu'on déployait derrière la statue de St Antoine, dans le transept de droite. Au début du mois de mai, Carmona et Marques étaient quelquefois venus, comme lui, servir l'office. Mais ils avaient vite arrêté et Antonio s'était trouvé tout seul dans le vaste chœur avec les prêtres, à faire les réponses et à agiter l'encensoir.

Peu à peu, tous les enfants étaient arrivés, avaient revêtu soutane et surplis, et s'étaient placés sur deux files sur un signal de l'abbé. Antonio alla, comme d'habitude, chercher son claquoir et vint se mettre en tête de la procession, juste derrière le séminariste qui tenait la grande croix d'argent. Jamais il n'avait été aussi heureux que lorsqu'il avait été désigné comme responsable du claquoir : maintenant, en effet, c'était un peu lui le chef. Il marchait presque en tête quand on entrait dans l'église, s'asseyait juste en face de l'autel, adossé à la grille du chœur, pour bien voir tout le monde, et dès qu'il donnait un petit coup sec, on se levait, ou on s'asseyait ou on s'agenouillait, ou bien encore il donnait deux petits coups et les thuriféraires venaient se placer face à l'autel, un autre petit coup et ils se mettaient à agiter leurs encensoirs et ainsi de suite... En somme, il était le maître des cérémonies : ça le flattait, une telle marque de confiance.

Le nez tout contre le surplis du séminariste porteur de la croix, il attendait que la porte s'ouvre. Il se retourna : au fond de la longue salle, les trois officiants en chasuble dorée vinrent prendre place en queue de procession. C'était un prêtre qu'Antonio ne connaissait pas qui allait chanter la grand-messe. Il trouva qu'il avait l'air vénérable avec ses cheveux blancs, entouré des deux plus jeunes vicaires de Sao Mateus. Devant eux se trouvait le curé de la paroisse; il avait mis un beau camail de cérémonie bordé de fourrure. C'est lui qui allait prononcer le sermon, comme dans toutes les grandes occasions, car il avait la réputation d'être un très bon orateur. L'abbé Da Rocha demanda le silence complet, la porte s'ouvrit, l'orgue gronda, la procession fit son entrée dans l'église et se dirigea vers le chœur illuminé, où tout le monde prit sa place. Comme chaque fois, Antonio était si impressionné par les lumières, les grandes orgues et le parfum de l'encens, qu'il avait la chair de poule. Sa vue se brouilla un peu et un petit frisson lui parcourut le corps. Il donna un léger coup de claquoir : on s'agenouilla. Au pied de l'autel, le vieux prêtre à cheveux blancs prononça d'une voix forte : "*Introibo ad altare Dei, ad Deum qui laetificat juventutem meam.*" Antonio lut la traduction dans son livre et trouva curieux que ce vieillard parle de "*sa jeunesse*". Mais à ce moment la chorale entonna l'*Introït* de la Pentecôte et Antonio eut à nouveau un petit

frisson. Il était obligé de regarder attentivement le déroulement de la messe pour pouvoir actionner son claquoir quand il le fallait, de sorte qu'il ne pouvait pas toujours bien lire la traduction des chants et des paroles du prêtre. Mais il était si fier d'être responsable du claquoir qu'il jugeait cet inconvénient secondaire : une fois rentré à la maison, il lirait tranquillement les pages consacrées à l'office de la Pentecôte.

Antonio avait des copains qui prétendaient que la cathédrale de Castilho, leur ville, était plus belle que Sao Mateus. Ça l'indignait d'entendre ça. Quand il leur demandait de s'expliquer, ils répondaient que « les pierres de la cathédrale avaient plus de valeur » ! Lui préférait, et de loin, son église. Il se demandait même si, à la cathédrale, on respectait bien les couleurs ( le doré pour les grandes fêtes, le noir pour les morts, le bleu pour la Vierge...) et ce que l'abbé appelait « *le rituel* ». A Sao Mateus, le vendredi saint par exemple, Antonio aimait les chants funèbres, le chœur déserté, le tabernacle du maître-autel vide et sa porte grande ouverte, le St Sacrement réfugié au fond de l'église... Est-ce qu'on faisait bien tout ça à la Cathédrale ? Il n'en était pas très sûr. Et puis la crèche de Noël était plus belle à Sao Mateus qu'à la Cathédrale : il le constatait tous les ans. A la maison, dans une soupente, Antonio avait fait un petit autel où il disait la messe. Comme il ne pouvait pas faire des habits de toutes les couleurs, il avait fabriqué des hosties colorées qu'il plaçait dans un ostensor de carton qu'il avait confectionné : il s'était servi de crayons de couleurs pour les hosties noires, rouges, bleues ou vertes, et de papiers qu'il avait pu récupérer sur des bonbons pour les dorées. Il regrettait de n'avoir pas un petit frère pour servir sa messe. Il avait bien pensé à son petit voisin Carmona, un fils des domestiques de Mme Floriano qui les logeait dans une petite maison au fond de son jardin. Mais Carmona préférait jouer à construire des cabanes dans les arbres du parc, jeux auxquels Antoine ne se mêlait qu'à contre-cœur.

Et ailleurs ? Comment cela se passait-il ailleurs ? Antonio n'avait jamais quitté sa ville natale de Castilho sauf, une fois, pour aller avec maman et la femme de chambre de Mme Floriano au pèlerinage de Fatima. Il y avait vu un cardinal, tout habillé de rouge, qui bénissait la foule, et il avait entendu quelqu'un, derrière lui, dire à son petit garçon : " Tu vois, regarde sa barrette : il est Docteur en théologie." Au retour, Antonio avait demandé à Mme Floriano ce que ça voulait dire et elle lui avait répondu : " Ça veut dire que c'est un savant." A Castilho, il avait vu, l'année dernière, Mgr l'évêque, quand il était venu pour la confirmation des communiantes : il portait une soutane violette, une longue traîne que tenaient deux enfants de chœur, une crosse, et Antonio l'avait trouvé très impressionnant quand il bénissait, lui aussi, la foule. Plus tard, quand il serait grand, il serait prêtre pour dire la messe en latin, ou évêque pour entrer à Sao Mateus au son des grandes orgues en bénissant la foule. Peut-être même cardinal, s'il devenait, lui aussi, "*un savant*". En tout cas, les prêtres de sa paroisse étaient très contents de lui. L'autre jour, l'abbé Da Rocha l'avait même cité en exemple devant tout le monde, en signalant qu'il était venu tous les soirs, sans exception, depuis le début du mois.

Ce jour-là, la grand-messe terminée, il rentra à la maison, une maisonnette basse, presque à la sortie de la ville en direction de Lisbonne. Ce n'était pas une belle maison, comme celle de Mme Floriano, bâtie dans un parc en face de chez eux, mais il y était habitué et il l'aimait bien. Quand il entra, Maman était en train de s'activer autour du fourneau. Papa était assis à la table déjà mise. Il avait gardé sa casquette et lisait le journal de la veille. Ce qu'Antonio regrettait, c'est que sa maman ne fût pas une belle dame comme celles qu'il apercevait à la grand-messe ou comme les dames de la chorale. Maman était toujours vêtue d'une longue blouse noire et elle mettait même un fichu noir quand elle sortait. Papa avait des grosses mains rudes, des mains qui tripotaient des pierres et du ciment toute la journée. Il allait certes régulièrement à la messe, mais il ne se confessait et ne communiait qu'une fois par an à Pâques, et Antonio se demandait si papa était un vrai bon chrétien. Il aimait pourtant bien papa. Souvent même, l'été, quand il faisait chaud et que papa faisait une petite sieste après le repas de midi, Antonio avait très peur qu'il ne se réveille pas et il allait sur la

pointe des pieds, à la porte de la chambre, écouter s'il l'entendait bien respirer... Il avait dû aller ce matin avec maman à la messe de 8 h. Antonio ne comprenait pas qu'on pût se priver de la grand-messe chantée, mais c'était l'habitude de papa : il ne fallait pas vouloir le faire changer d'avis.

Il savait qu'il était né, lui, Antonio, la treizième année du mariage de ses parents. Il avait entendu un jour maman dire à des gens qui étaient venus à la maison que « *ce petit leur avait fait une bonne surprise alors qu'ils croyaient qu'ils n'auraient jamais d'enfants* ». Il ne savait pas ce que cela voulait dire. Comment avait-on des enfants ? Un jour, à l'école, il avait entendu ce garnement de Souza dire à Lopès, comme s'il lui assénait un coup de trique sur le crâne : « *Et puis d'abord, avant ta naissance, t'étais dans le ventre de ta mère, crétin !* » mais il n'avait pas cherché à en savoir plus. Il s'assit à sa place à table, à côté de papa. Il savait très bien que, quand sonnerait une heure, papa lui dirait d'aller chercher le transistor pour écouter les informations pendant le repas. Antonio n'aimait pas les informations et il espérait toujours que papa les oublierait ou laisserait passer l'heure, mais papa n'oubliait jamais. Aujourd'hui encore, il commenterait sans doute les nouvelles d'un air bourru et se plaindrait de son sort : il trouvait toujours qu'il n'avait pas assez d'argent. Il disait que tous ces soldats qu'on était obligé d'envoyer dans les colonies coûtaient trop cher et que c'était pour cela que leur pays était pauvre. Antonio ne disait rien mais il n'était pas de cet avis. A l'école, son maître leur avait parlé de leurs ancêtres qui avaient autrefois conquis le monde et apporté la vraie religion aux Africains, aux Asiatiques et aux Indiens d'Amérique. Antonio se disait qu'on ne pouvait tout de même pas les laisser retourner à la sauvagerie et recommencer à sacrifier des enfants aux fétiches ! Et pourquoi papa se faisait-il du souci pour tout ça ? Jésus n'avait-il pas dit : « *Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent et cependant non père céleste les nourrit.* » Non, décidément, papa ne devait pas être un vrai bon chrétien.

Les mois suivants, Antonio entendit souvent papa et maman parler à voix basse et s'arrêter quand il arrivait. Un jour même, il eut l'impression qu'ils se disputaient un peu (c'était en octobre) et ce jour-là, papa oublia même de lui demander d'aller chercher le poste. Pour une fois, Antonio le regretta car c'était au moment de la mort du pape Pie XII et de l'élection de son successeur, Jean XXIII, et la radio ne parlait que de cela. Il se demandait bien de quelle couleur allait être la fumée qui sortirait de la cheminée de la Chapelle Sixtine... Mais il dut attendre le lendemain pour l'apprendre. Il finit par savoir, en interrogeant maman, que l'oncle Fernando qui était parti en France avec sa femme, une soeur de papa, et ses enfants, pour trouver du travail, les harcelait pour qu'ils aillent les rejoindre là-bas : il disait qu'il y avait du travail en France, et bien mieux payé qu'au Portugal. Maman aurait bien voulu rester au pays, mais papa était très tenté de partir, et Antonio comprit que son avis l'emporterait. Il fut désolé : quitter Castilho, c'était ne plus assister aux belles cérémonies de Sao Mateus... Petit à petit, papa et maman parlèrent du projet à haute voix, même devant lui. Il fit des objections, timidement : quand ils arriveraient en France, ils ne sauraient pas parler la langue du pays :

– On apprendra, répondit papa. Ton oncle a bien appris, et tes cousins et cousines aussi. Et puis, tu as entendu : si on reste ici, quand tu seras grand, on t'enverra te faire tuer en Afrique.

Maman dit que les Français faisaient bien la guerre, eux aussi, en Algérie, mais papa était sûr que le Général De Gaulle, qui venait d'être élu là-bas, ferait bientôt la paix avec les Algériens. Il avait réponse à tout, papa. Antonio, toutefois, était perplexe :

– Et si ce Général ne fait pas la paix, pourquoi est-ce que j'irai comme soldat en Algérie ? On sera Français, quand on sera là-bas ?

Papa répondit qu'à sa majorité, il pourrait demander la nationalité française et alors il ferait son service militaire en France, ou bien rester Portugais. Papa et maman, eux, étaient trop vieux : ils resteraient Portugais, probablement.

Un jour enfin, on lui dit que la décision était prise : on allait partir. Pendant des semaines, papa et maman remplirent des malles qu'ils firent expédier en France à l'adresse de l'oncle Fernando, et qu'on trouverait là-bas en arrivant. Antonio savait qu'ils logeraient dans le petit village où habitaient l'oncle et sa famille, que ce village s'appelait Tessac et qu'il était situé à côté d'une ville nommée Feurvilliers mot qu'il n'arrivait d'ailleurs pas bien à prononcer. Il alla une dernière fois à Sao Mateus; c'était le mois de mars et la grande tenture rouge décorait l'autel de St Joseph Ses yeux s'embruèrent quand il dit adieu à l'abbé Da Rocha. Celui-ci lui déclara gravement :

- Tu as décidé de devenir prêtre, Antonio. Il faudra que tu restes fidèle à ta vocation, même quand tu ne seras plus ici.

L'enfant fut étonné d'entendre ces paroles : pour lui, cela allait de soi. Puis ce fut le départ. On prit le train, longtemps, longtemps... On passa la frontière espagnole, puis la frontière française. Papa montra des papiers, à chaque fois. On traversa de vastes étendues plantées de pins. On changea de train dans une grande gare et on débarqua enfin dans la fameuse ville qui s'appelait "Feurvilliers". Antonio entendit grésiller dans le haut-parleur des mots qu'il ne comprenait pas. Il y avait beaucoup de gens sur le quai, qui couraient dans tous les sens. Heureusement, l'oncle Fernando les attendait : il les fit monter dans sa voiture. (Il fallait qu'il soit riche, l'oncle, ou qu'on gagne beaucoup d'argent en France, pour pouvoir se payer une voiture !) Ils arrivèrent au petit village de Tessac, à une dizaine de kilomètres de Feurvilliers. Tessac était bâti au flanc d'une colline qui dominait un petit lac. Sur une place, Antonio aperçut une grosse église trapue. Il embrassa sa tante Maria, ses deux cousins Joao et Tomas et sa cousine Louisa. Pendant que papa et maman parlaient avec l'oncle et la tante, les trois cousins lui expliquèrent que Tessac était un village aux trois-quarts portugais. A l'école, le maître savait parler le portugais et faisait parfois la classe dans cette langue, mais il faudrait qu'Antonio sache vite le français pour pouvoir faire les devoirs et ils entreprirent immédiatement de lui apprendre quelques mots. Antonio trouva que ces mots ressemblaient aux mots portugais et il fut rassuré. Il s'habitua vite à sa nouvelle école et à la langue française, au point qu'à la rentrée qui suivit, il était déjà capable de faire des rédactions passables, exercice auquel il excellait dans son pays. Il mettait d'ailleurs son point d'honneur à bien réussir, surtout en français, et son maître était très content de lui.

Mais ce qui l'intéressait surtout, c'était l'église. Au début, il fut très déçu : Tessac était un tout petit bourg qui n'avait même pas de curé permanent : c'était un vieux prêtre qui venait dire la messe le dimanche, en vitesse d'ailleurs, car il avait en charge plusieurs paroisses. Ici, pas de nombreux enfants de chœur, pas de beaux ornements sacerdotaux de toutes les couleurs, pas de grandes orgues. C'était toujours une messe basse, comme autrefois au *Rosario*, et l'assistance était très clairsemée. Le vieil abbé Breuil fut bien content d'avoir quelqu'un pour servir sa messe et il fut tout étonné qu'"Antoine" (c'est ainsi qu'il l'appelait, comme d'ailleurs le maître à l'école) fût capable de répondre en latin sans faire de faute. Il se prit de sympathie pour lui surtout quand il sut qu'il voulait devenir prêtre. Il lui parla du petit séminaire du diocèse qui se trouvait à Gosnat, au nord du département et lui dit qu'il en parlerait à papa et maman dès qu'Antoine aurait l'âge d'entrer en 6<sup>e</sup>.

A la maison, on n'écoutait plus guère la radio. Antoine s'était vite habitué au français, mais papa beaucoup moins facilement. Quant à maman, elle n'avait réussi à apprendre que quelques mots : elle ne quittait d'ailleurs guère la maison que pour aller chez la tante Maria où elles bavardaient entre elles en portugais. Papa gagnait maintenant un bien meilleur salaire qu'au pays et, bien que la vie fût plus chère en France, il était assez content de son sort. Aux vacances, ils retournèrent au Portugal et Antoine redevint Antonio pour quelques semaines. Il revit Sao Mateus avec émotion mais il dit à l'abbé Da Rocha qu'il ne reviendrait sans doute plus à Castilho : papa avait dit que leur pays, c'était désormais la France, plus le Portugal. L'abbé félicita Antoine de son intention d'entrer au séminaire. L'année suivante, effectivement, le curé Breuil convainquit assez facilement papa et

maman d'envoyer le "petit" à Gosnat : il leur fit comprendre que les conditions de sa pension seraient avantageuses et que ses études secondaires leur coûteraient finalement moins cher que s'il était externe au Lycée de Feurvilliers.

\*

Le petit séminaire de Gosnat était une bâtisse ancienne, entourée d'un parc, construite sur trois niveaux, à la manière des couvents d'autrefois, autour d'une cour carrée ornée en son centre d'une statue de la Vierge. Sur les larges couloirs donnant sur cette cour et décorés de vieilles gravures représentant des scènes de l'histoire de l'Eglise, s'ouvraient, au rez-de-chaussée et au premier étage, les salles de classe et d'étude, le réfectoire des élèves et celui du personnel d'enseignement et de surveillance, et, au second étage, les chambres des professeurs et les dortoirs des élèves. Dans la grande chapelle, vaste comme une église, tous les élèves étaient rassemblés chaque matin pour la messe. Les chants repris en chœur, les jours de fête, et accompagnés par les accents célestes de l'orgue, exaltaient Antoine, comme autrefois pendant la grand-messe à Castilho. Quand éclatait le *Christus vincit, Christus regnat, Christus, Christus imperat*, il vibrait. Mais il adora surtout, la première fois qu'il y entra, la minuscule et délicieuse chapelle dite "du St Sacrement" qui lui parut une oeuvre d'art inestimable avec sa dentelle flamboyante moulée dans un plâtre qui imitait si bien la pierre. Pendant toute sa scolarité, c'est dans cette chapelle que se déroulèrent les exercices de piété les plus intimes, les récitation du chapelet, les visites au Saint Sacrement, les méditations silencieuses entrecoupées, de loin en loin, par des prières ou des récitation de sentences pieuses faites à voix retenue par un prêtre agenouillé au fond de la chapelle qui baignait dans la lumière bleutée des vitraux. Antoine aimait les longs moments passés là et pendant lesquels il se sentait presque physiquement enveloppé dans le regard de Dieu. C'est là aussi qu'avaient lieu les confessions. Le "Directeur spirituel" de la "division" (celle-ci comprenait deux classes, trois en fin de scolarité) faisait fonction de confesseur. Les élèves pouvaient certes choisir un autre confesseur que le Directeur spirituel, mais rares étaient ceux qui le faisaient, du moins dans les petites classes. Le Directeur recevait, individuellement ou en groupe, tous ceux qui demandaient à le voir. Il était toujours disponible, attentif et bienveillant. On pouvait se confier à lui, tout lui dire. C'était plus qu'un père, car, si Antoine s'était parfois confié à maman, il en avait rarement été de même avec papa. Pour lui les confessions ne furent qu'un prolongement, d'ailleurs un peu trop solennel à son gré, de ces conversations où il se livrait tout entier. Le Directeur de la première division, l'abbé André, s'intéressa tout de suite à Antoine, dès qu'il sut qu'il était d'origine étrangère. Il le félicita sur la qualité de son français. Antoine lui avoua que, parfois, lorsqu'il revenait maintenant dans sa famille aux vacances, il lui arrivait d'avoir du mal à retrouver certains mots en portugais. L'abbé s'enquit de la naissance de sa vocation dont il comprit immédiatement la sincérité, le sérieux et la solidité. Il lui fit sentir quel privilège était le sien d'avoir été choisi, désigné, appelé par Dieu. Ce n'était pas le cas de tous les élèves de l'établissement : il s'en fallait de beaucoup.

Ce petit séminaire était en fait un collège religieux, un des plus renommés des environs. Il recevait, du moins dans les petites classes, des élèves nombreux venus de tout le département et même de plus loin, dont seule une minorité se destinait effectivement à la prêtrise. Entre le début et la fin de la scolarité, les 3/4 des effectifs initiaux fondaient et les classes supérieures, la "Rhétorique" et la "Philosophie" ne comptaient plus guère qu'une dizaine d'élèves qui n'entreraient même pas tous au Grand Séminaire régional de Feurvilliers où étaient regroupés les séminaristes venus de plusieurs diocèses des alentours. Dans les petites classes, certains élèves issus de milieux modestes, souvent fils de paysans pauvres, entraient là parce que leurs familles y trouvaient des avantages financiers, même s'ils n'écartaient pas, a priori, l'idée d'entrer dans les ordres. D'autres,

peu nombreux certes, étaient surtout mis en pension dans ce collège (tous les petits séminaristes étaient obligatoirement internes) parce que leurs parents comptaient sur la discipline très stricte qui y régnait pour qu'ils soient "vissés" et obligés de travailler. On trouvait donc paradoxalement dans cet établissement quelques "fortes têtes" d'ailleurs très surveillées et toujours menacées d'être mises à la porte.

Effectivement, la discipline était aussi stricte que les conditions de vie étaient rudes, surtout pour les plus jeunes. Antoine ne s'en plaignait pas : il n'avait jamais eu une vie très confortable, pas plus à Tessac qu'à Castilho. De plus il ne vivait que pour le travail. Il lui arrivait pourtant de trouver bien médiocre la triste pitance du réfectoire et un peu écoeurante l'éternelle odeur de merlan frit et de soupe aux choux qui flottait dans les couloirs. Il regardait les autres baffrer goulûment avec un certain mépris, de même qu'il ne se mêlait guère aux conversations qu'il entendait dans la cour de récréation et qui portaient le plus souvent sur le sport, surtout au retour des vacances quand les élèves avaient entendu chez eux à la radio (certains même avaient vu à la télévision) des matches de foot ou des courses de bicyclette. Au séminaire, radio et télévision étaient inconnues et Antoine n'en trouvait pas manque, bien au contraire. Il travaillait avec acharnement et cela suffisait à son bonheur. Il avait enfin commencé à apprendre le latin qu'il aurait tant aimé savoir, autrefois, à Castilho, quand il servait la messe. Bientôt il apprendrait aussi le grec car il avait appris que c'est en grec qu'ont été écrits les livres du *Nouveau Testament*. Plus tard il apprendrait peut-être l'hébreu pour pouvoir étudier l'*Ancien Testament*. Il dit un jour à l'abbé André qu'il voudrait devenir un savant en théologie, comme ce Cardinal qu'il avait aperçu un jour à Fatima. L'abbé sourit. Puis il ajouta que, pour l'érudition et, en particulier, pour les études d'Écriture Sainte, l'allemand était une langue très utile et Antoine regretta de ne pas l'avoir su plus tôt quand il avait choisi l'anglais comme première langue. Il le regretta d'autant plus que le professeur d'allemand était un vieux prêtre qui avait la réputation de très bien savoir et de très bien enseigner cette langue. De plus, il avait très peu d'élèves. Mais il se dit que cela était sans doute encore rattrapable.

Le Directeur spirituel faisait les deux heures hebdomadaires d'"Instruction religieuse", la matière qu'Antoine travaillait avec le plus d'application. Il tenait son cahier avec un soin tout particulier et savait par coeur tout ce qu'il y notait. C'était quelquefois un peu subtil : la matière et la forme des sept sacrements, l'institution de chacun d'eux par le Christ, etc... tout cela n'allait pas toujours de soi. Mais c'était d'autant plus passionnant. L'enfant avait l'impression de commencer à s'initier à la fameuse "*théologie*" qu'il étudierait plus tard. Au début de son année de 5<sup>e</sup> (c'était en 62), l'abbé André fit allusion, pendant un cours d'instruction religieuse, à l'ouverture imminente du Concile Vatican II dont l'Église, dit-il, attendait beaucoup. Le "*bon pape Jean*" avait à cette occasion employé le mot italien d'"*aggiornamento*", qui signifiait à peu près "mise à jour". L'abbé dit qu'il ne fallait pas se méprendre sur le sens de ce mot : les vérités enseignées par l'Église étaient éternelles et immuables puisqu'elles n'étaient autres que la parole de Dieu transmise aux hommes par le Christ. La "mise à jour" ne pouvait donc porter que sur les questions de forme, par exemple sur le rituel. Il était question de célébrer les offices en langue vulgaire et non plus en latin, ce qui désola Antoine. L'éventuel abandon du chant grégorien, en particulier, lui parut une sorte de sacrilège. Déjà quelques prêtres avaient commencé à renoncer à la soutane ! Antoine leva le doigt et, de sa voix sérieuse, demanda si l'Église n'était pas en train de faire des concessions au protestantisme. L'abbé fut interloqué. Il voulut savoir si Antoine avait entendu ou lu cela quelque part ou si c'était une opinion personnelle qu'il exprimait. Il répondit que la question venait bien de lui mais, au confessionnal, la semaine suivante, il avoua qu'il avait commis un petit mensonge. En tout cas, l'abbé balaya l'objection : le principe "*Hors de l'Église point de salut*" restait intangible. Antoine fut soulagé.

Ce fut dans le courant de cette année-là qu'arriva un élève pour lequel Antoine éprouva tout de suite de l'antipathie : quelque chose dans son regard lui dit que ce garçon-là n'était pas à sa place

dans cette maison. Il était plus âgé que les autres car, dans l'établissement d'où il venait, il avait redoublé sa 6<sup>e</sup> et l'on sut que, s'il était arrivé en cours d'année, c'est qu'il était à nouveau menacé de redoublement. Il s'appelait Canet. Il se lia aussitôt avec un ou deux cancre qu'Antoine n'aimait guère non plus et dont il savait, pour avoir surpris certaines de leurs conversations, qu'ils pensaient à tout sauf à une vocation sacerdotale. A la fin de l'année, Canet passa de justesse en 4<sup>e</sup> et on le retrouva donc l'année suivante. Un jour du dernier trimestre eut lieu la composition de dessin d'art, discipline enseignée par un grand séminariste qui venait chaque semaine de Feurvilliers faire ses cours. Il avait posé, bien en vue sur le bureau et vivement éclairé par les larges fenêtres du premier étage, un moulage représentant une tête d'Empereur romain que les élèves devaient reproduire. Pendant qu'ils travaillaient, il allait et venait, jetant parfois un coup d'oeil sur les dessins, puis allait se planter devant la fenêtre et fixait la verdure du parc éclairée par le soleil de mai. Soudain, alors que le séminariste tenait ainsi le dos tourné depuis deux minutes, Antoine entendit derrière lui Canet dire entre ses dents : "Z'avez vu Bis ? On va finir par entendre sauter ses boutons de braguette !" Les deux cancre à côté de lui pouffèrent. Le séminariste se retourna. Sans doute n'avait-il pas entendu la réflexion; en tout cas il reprit son va et vient et tout rentra dans l'ordre. Antoine n'avait pas compris ce qu'avait voulu dire Canet mais il y pensa.

Depuis quelque temps, il se réveillait le matin avec son membre gros et durci et il se demandait ce que ça voulait dire. La plaisanterie de Canet avait sans doute quelque chose à voir avec cet étrange phénomène qui l'inquiétait d'autant plus qu'il se reproduisit. La douche était obligatoire une fois par semaine. Au début Antoine, qui ne s'était jamais douché auparavant, avait été un peu choqué que, dans un petit séminaire, on obligeât ainsi les élèves à se mettre nus, puis il s'y était habitué. Vers la fin de cette année de 3<sup>e</sup>, comme il se savonnait, ses doigts touchèrent par inadvertance un de ses bouts de seins : ça lui fit tout drôle et ça se répercuta dans son membre qui grossit à nouveau. Il pensa à une autre réflexion de Canet, quelques mois plus tôt, pendant l'hiver. On passait à la douche par groupes et par ordre alphabétique. Comme il s'appelait Carneiro, il se trouvait chaque fois avec Canet, Caudal et quelques autres. On se mettait en slip dans une sorte de long couloir glacial puis chacun entraînait dans une cabine. L'eau était à peine tiède. Après la douche, comme ils grelotaient tous en se rhabillant, Antoine avait dit à haute voix :

- Eh bien, elles sont plutôt fraîches, ces douches !

Canet avait ricané :

- C'est sans doute que ces bons pères pensent à notre vertu.

Maintenant seulement Antoine commençait à comprendre. En juin, Canet et son copain Rolland cessèrent de venir en classe. On chuchota qu'ils avaient été renvoyés dans la plus grande discrétion. Janvier, un des rares élèves pour lesquels Antoine eût de l'amitié et qui se tenait, beaucoup plus que lui, au courant des potins de l'établissement, lui dit que, pendant une récréation, ils avaient, paraît-il, été surpris ensemble au dortoir en train de « se masturber », un mot dont Antoine ne connaissait pas le sens. Le calme revint dans la classe mais Antoine se dit qu'il fallait peut-être qu'il s'instruise sur les problèmes de sexualité. Il s'avisait qu'il ne savait même pas en quoi consistait ce qu'on appelle "faire l'amour". Il avait souvent entendu l'expression "coucher avec une femme" mais il soupçonnait qu'elle ne signifiait pas seulement "se mettre au lit". Sa mère, à qui il avait un jour posé la question, avait, d'un air gêné, bredouillé un mot qui correspondait au français "rapport". Il n'était guère plus avancé. Janvier, pourtant si sérieux et qui, comme lui, voulait entrer au grand séminaire, paraissait, lui, tout savoir là-dessus. Pendant les vacances, Antoine consulta des encyclopédies à la Bibliothèque municipale de Feurvilliers. Chaque mot le renvoyait à un autre mot, à un nouvel article : *verge, érection, coït, copulation, éjaculation, vagin...* Il consulta des dictionnaires médicaux, des ouvrages sur la sexualité, et il apprit tout.

Il fut terriblement choqué. Comment le bon Dieu avait-il pu vouloir que l'homme et la



femme fassent de telles cochonneries ensemble ? C'était donc cela qu'on appelait l' « amour » ? C'était ça qui se cachait derrière les beaux alexandrins des tragédies classiques ? Le soir, à table, il regarda ses parents. Papa parlait du Portugal : comme il l'avait prévu, après l'Angola, le Mozambique était entré en rébellion. La guerre était maintenant partout. Les malheureux appelés portugais faisaient désormais quatre ans de service ! Toutes les ressources du pays passaient dans ces guerres perdues d'avance. Les Français, eux, au moins, avaient eu l'intelligence de faire la paix avec les Algériens l'année précédente ! Antoine regardait papa pendant qu'il pérorait : il avait fait "ça". Maman, qui apportait le plat de morue (ils étaient restés fidèles à la cuisine portugaise), maman avait fait ça ! C'était à ça que lui, Antoine, devait son existence ! Tous les hommes devaient leur existence à ça, comme les bêtes. Il s'était toujours demandé ce que signifiaient les mots mystérieux de St Jean qu'il entendait chaque matin à la messe, quand on lisait le "dernier évangile" : "*ceux qui ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, mais de Dieu seul...*" Il se le demandait encore plus maintenant : tous les hommes naissaient de la volonté de la chair. Au début de l'année scolaire suivante, il alla en parler à l'abbé André qu'il préférait au Directeur spirituel de la seconde division et qu'il avait gardé comme confesseur. Il le regarda comme s'il le voyait pour la première fois. L'abbé était comme d'habitude; il rangeait machinalement son coupe-papier le long de son sous-main; derrière lui ses livres étaient alignés sur les étagères, comme ils l'avaient toujours été. Avait-il, lui aussi des érections et des "pollutions nocturnes" ? Lui était-il arrivé de « se masturber » ? Antoine lui fit part de son désarroi. L'abbé prit les *Pensées* de Pascal et lui lut le passage sur la double nature de l'homme : "*Qui veut faite l'ange fait la bête*", concluait Pascal. L'amour humain, ajouta l'abbé, comme la chasteté sacerdotale, a été voulu par Dieu qui le sanctifie par le sacrement du mariage, comme il sanctifie la chasteté par l'ordination. Antoine sortit de là perplexe mais surtout heureux que Dieu l'ait choisi, lui, pour qu'il reste pur. Certes l'ennemi, le "Malin", comme dit l'Écriture, était en lui aussi. Quand il se réveillait le matin avec une substance froide et gluante qui lui collait au ventre, il se sentait humilié mais il avait tendance à retourner la formule évangélique et à se dire : "*La chair est faible mais l'esprit est vigilant.*"

A partir de ce moment-là, il se consacra entièrement, et plus que jamais, à ses études. Il travaillait d'une manière moins acharnée que passionnée, donc facilement et avec succès. Il était considéré comme le meilleur élève du collège et ses bulletins trimestriels étaient élogieux. Tout au plus lui reprochait-on d'être taciturne, replié sur lui-même, de s'isoler. Une fois même on lui reprocha de pécher par orgueil. Il reconnaissait qu'il était un "intellectuel" et qu'il persistait à vouloir devenir un « savant » comme le P. Daniélou, le doyen de la Faculté de Théologie de l'Institut catholique de Paris, ou surtout peut-être comme le P. de Vaux, Directeur de l'École biblique de Jérusalem et savant éminent dont on parlait beaucoup depuis la découverte des *Manuscrits de la Mer morte*. Antoine ne désespérait pas d'étudier un jour dans ces institutions vénérables sous la direction de ces maîtres. Il ne négligeait pas les sciences mais il était d'abord littéraire. Il était maintenant de première force en langues anciennes mais il comprit tout le travail qui lui restait à faire le jour où un de ses professeurs lui fit visiter la bibliothèque du séminaire et qu'il découvrit la *Patrologie* de Migne, près de deux cents énormes volumes. Il en ouvrit un au hasard : c'étaient les œuvres de St Grégoire de Naziance en grec, un texte serré sur deux colonnes avec traduction latine en face. Il en lut quelques phrases qu'il eut du mal à déchiffrer ! Il lui restait encore beaucoup de progrès à faire mais déjà, à force de travailler l'allemand par lui-même pendant les vacances, il avait réussi à le substituer à l'anglais comme première langue.

Depuis la 3<sup>e</sup> avait commencé l'étude méthodique de la littérature française : Antoine ne tarda pas à savoir par cœur son manuel et il eut vite lu tous les morceaux choisis qui l'illustraient. Son regret, c'était que les cours n'aillent pas plus vite. Avant d'entrer en 1<sup>er</sup>, il connaissait déjà sur le bout des doigts la succession des écoles littéraires du 19<sup>e</sup> s. et il n'ignorait aucune des critiques qu'on peut faire à ces sophistes antichrétiens que sont les soi-disant « *philosophes des Lumières* ». Il voyait en eux des représentants de cet éternel courant de faux prophètes représentés à toutes les

époques de l'histoire, des précurseurs, en somme, des « *marxistes* » de notre temps qu'Antoine, avait particulièrement en horreur parce qu'ils étaient athées. L'athéisme lui semblait non seulement scandaleux mais incompréhensible : les preuves de l'existence de Dieu n'auraient-elles pas dû frapper tout le monde par leur évidence, si l'esprit de certains n'était aveuglé par le Malin ? Antoine aurait dévoré tous les livres et il regrettait de ne pouvoir lire que des extraits. Son professeur de français et le Directeur spirituel lui prêtaient bien des livres mais pas n'importe lesquels et cette demi censure l'irritait un peu. Le croyait-on fragile ? doutait-on de sa vertu ou de sa maturité ? Il n'était encore qu'en seconde quand il avait lu dans son *Manuel d'Histoire de la Littérature française*, dans le chapitre sur les Historiens au 19<sup>e</sup> s., la notice sur Ernest Renan dont une phrase l'avait intrigué : "*En 1845, il quitte le séminaire de St Sulpice où il achevait ses études théologiques, après une crise intellectuelle qui l'a détourné de la foi catholique et qu'il a racontée plus tard dans ses « Souvenirs d'enfance et de jeunesse ».*" Il en parla à son professeur de français qu'il trouvait compétent, cultivé, intéressant, et qu'il estimait. Ce bon prêtre lui dit qu'ils n'étudieraient pas ce chapitre l'année suivante, en 1<sup>o</sup>, les risques de "tomber" au Bac sur un sujet portant sur les Historiens du 19<sup>e</sup> s. étant quasiment nuls. Mais c'était la "*crise intellectuelle*" de Renan qui intéressait Antoine et, là-dessus, le prof fut très évasif. Antoine aurait pourtant bien voulu savoir comment des études théologiques pouvaient détourner quelqu'un de la foi catholique.

Le séminaire se chargeait souvent d'organiser les vacances des grands élèves. Cette année-là, Antoine et plusieurs élèves de sa classe dont Philippe Janvier, participèrent au rassemblement national des petits séminaristes et de leurs maîtres, au Mont St Michel, et ils en revinrent enthousiastes. La classe de "Philosophie", où ils n'étaient plus que neuf élèves, passionna Antoine qui attendait depuis longtemps d'étudier enfin ce qu'il considérait comme l'essentiel. Le professeur, qui était surnommé "le Rhino", lui apparaissait plus comme un tâcheron de la pédagogie que comme un vrai philosophe, mais il était très méthodique. Un jour qu'on étudiait l'argument ontologique, le Rhino posa une question qui laissa la classe perplexe. Paradoxalement, il voulait leur faire découvrir une faille dans le raisonnement de St Anselme :

- Le fait, dit-il, que l'être conçu comme parfait ne soit pas existant, n'impliquerait pas qu'il ne puisse pas être parfait mais qu'il ne puisse pas être... qu'il ne puisse pas être... Personne ne sera capable de terminer cette phrase ?...

Le silence devenait pesant.

- ...Conçu comme parfait !, lança Antoine.

- Mais oui ! Ah, tout de même ! Heureusement que Carneiro est là, comme d'habitude !

Antoine ne se satisfait pas de ce petit triomphe. Il entreprit de contester qu'il y eût un défaut dans l'argument ontologique. Il se battit comme un beau diable. Le Rhino qui, manifestement, récitait son cours, se défendait mal. Quant aux autres élèves, ils avaient depuis longtemps perdu pied .... Comme les écoles littéraires, l'année précédente, il connaissait maintenant par cœur les "*systèmes*" des grands philosophes. Celui de Bergson le séduisait tout particulièrement et, pendant les vacances de Pâques, il lut et même emprunta ses livres à la Bibliothèque municipale de Feurvilliers. *Les deux sources de la morale et de la religion* le mirent dans un véritable état d'exaltation. Il en conçut une telle dévotion pour les grands mystiques qu'il se demanda si, plutôt qu'au grand séminaire, il ne devrait pas entrer dans un ordre de moines contemplatifs.

Un jour, à la Bibliothèque, il fut abordé par une fille qui travaillait à côté de lui et qu'il n'avait pas remarquée.

- Tu as fait du grec ?", lui demanda-t-elle.

Ce tutoiement choqua Antoine qui répondit cependant par l'affirmative. La fille était douce et, malgré les apparences, elle paraissait discrète, presque timide. Elle était en train de sécher sur un recueil de versions qui ne comportaient ni nom d'auteur ni référence de texte pour que les élèves ne puissent pas se reporter à une traduction. Elle montra à Antoine une phrase qu'elle avait soulignée et, quand elle s'approcha, il sentit son parfum frais et léger. Il reconnut aussitôt un passage célèbre du *Mythe de la Caverne* et lui donna la traduction.

- Tu sais de qui c'est ?", demanda-t-elle.
- De Platon.
- C'est tiré de quelle oeuvre ?
- De la *République*. Je crois que c'est au début du Livre VII.

La fille se leva et, au bout d'un moment, revint avec le texte de la *République* accompagné de la traduction.

- Tu avais raison, dit-elle. Allons! Viens, je te paie un pot. Je te dois bien ça. Je m'appelle Florence et toi ?

Antoine releva les yeux et lui dit :

- Je suis séminariste.

Florence le regarda avec surprise puis, après un instant de réflexion, ajouta :

- Ça ne fait rien. Il n'y a pas de mal à boire un verre.
- Je vous remercie, répondit Antoine. N'insistez pas.

La fille s'éloigna et il se replongea dans Bergson avec délectation. Il avait parfois imaginé des situations où une femme venait le tenter mais où, comme le St Antoine du désert, il restait insensible, intraitable, sous le regard étonné de ceux qu'il appelait avec mépris "les heureux". Rien ne lui paraissait plus vulgaire que ce qu'on nomme le "bonheur" et il se flattait de ne pas ressembler à ces "jolis coeurs" qu'il croisait dans les rues, tenant leur petite amie par la main ou par la taille.

A la Bibliothèque, au cours de ces vacances de Pâques, il lut aussi ces *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* où Renan racontait sa fameuse "crise intellectuelle". Il en fut consterné. Comment l'Eglise d'il y a un siècle pouvait-elle être assez bornée pour considérer qu'on ne pouvait être un bon Catholique si l'on enseignait que le *Livre d'Isaïe* avait été écrit par deux auteurs successifs ou que le *Pentateuque* n'était pas l'oeuvre de Moïse en personne ? Il n'en fut cependant que plus persuadé de la nécessité d'étudier de près l'Ecriture Sainte et il se mit à réfléchir à certaines questions qu'il s'était posées non seulement sur l'*Ancien Testament* mais sur les *Evangelies* et sur lesquelles, chose étrange à ses propres yeux, il n'avait jamais interrogé aucun de ses maîtres. Mais cette Ecriture Sainte, il l'étudierait bientôt.

A la fin de cette année scolaire, il devait passer son Bac. mais on était en 1968. L'écho des émeutes parisiennes retentit jusqu'au petit séminaire de Gosnat. On vit même un jour, pendant une récréation, un professeur écouter un reportage sur une manifestation, rivé à son transistor et entouré d'élèves à l'affût des nouvelles. Certains se laissèrent gagner par la contestation, y compris le si sérieux Philippe Janvier. Pendant un cours d'instruction religieuse, il reprocha à l'Eglise d'être partout trop proche des puissants et d'oublier les pauvres qui entouraient le Christ. Antoine, qui trouvait que l'Eglise, sous l'influence, sans doute, des Chrétiens soi-disant "progressistes", avait déjà bien trop commencé à évoluer, était a priori très réservé sur ce genre de discours qui, par contre,

était accueilli assez favorablement par certains professeurs. L'agitation gagna les deux lycées de Gosnat, celui des filles et celui des garçons. Les élèves défilaient tous les jours dans les rues, derrière des banderoles et des drapeaux rouges. Un jour même, ils s'approchèrent des grilles du séminaire derrière une pancarte qui disait : "*Le privé avec nous*". Derrière, d'autres pancartes affichaient les slogans soixante-huitards : "*Dix ans, ça suffit*", "*Il est interdit d'interdire*", et même "*Make love, not war*". Philippe dit que c'était le slogan des étudiants américains hostiles à la guerre du Vietnam. Antoine déclara qu'on ne pouvait soutenir les Vietnamiens qui étaient communistes et voulaient par conséquent établir, comme en URSS ou en Chine, un système où le marxisme athée serait doctrine d'Etat. Janvier trouvait cet argument insuffisant. Il s'ensuivit une discussion à laquelle prit part toute la classe et Antoine dit :

– Ils ont gagné puisqu'ils ont réussi à nous diviser et à faire naître la contestation même parmi nous.

En juin, les autorités universitaires se déclarèrent incapables d'organiser le Bac. dans sa forme habituelle et il fut décidé que toutes les épreuves seraient passées oralement. Antoine eut le sentiment de pénétrer dans un lieu de perdition quand il entra au lycée pour passer les épreuves, mais il fut reçu avec la mention *Très Bien*. La retraite de fin d'études fut prêchée dans la maison de vacances du séminaire, en pleine nature, par le Directeur du Grand Séminaire d'un diocèse du nord qui fit part au petit groupe des « Elus du Seigneur » de son expérience. Six élèves, finalement, décidèrent de "continuer" et d'entrer dans les ordres.

\*

Le grand séminaire de Feurvilliers était installé dans un vaste bâtiment construit dans les années 30 sur une hauteur dominant la ville. Il regroupait des étudiants venus de quatre ou cinq diocèses mais, quand Antoine et son ami Philippe Janvier y entrèrent, leur "promotion" se limitait à une quinzaine de jeunes gens. Le Supérieur, un vieil ecclésiastique à la voix suave qu'Antoine trouva très vénérable, leur fit une petite homélie sur le thème : "C'est avec impatience que le troupeau du Seigneur attend ses nouveaux bergers." Puis, en conclusion, changeant curieusement de métaphore, il dit que le sel doit avoir d'autant plus de saveur qu'il est en moindre quantité. Les deux premières années d'études décurent beaucoup Antoine. La stricte discipline et les exercices de piété, chaque jour à heure fixe et comme sur commande, lui parurent un inutile prolongement de Gosnat. Mais surtout, il eut vite l'impression d'être moins dans un établissement d'enseignement supérieur, une Faculté de Théologie, que dans ce qu'il appelait un "Centre de formation professionnelle". Les cours de chant religieux, consacré à ces refrains pitoyables qui, depuis le Concile, avaient remplacé le grégorien, lui déplaisaient souverainement. L'entraînement au sermon était certes indispensable mais les sujets proposés et les canevas suggérés lui semblaient d'une platitude désolante. Quant aux « sciences sacrées » qu'il désirait depuis si longtemps approfondir, elles le laissèrent sur sa faim, essentiellement parce que les "Directeurs" qui les enseignaient lui apparaissaient, plus encore que le "Rhino", l'année précédente, comme des tâcherons. Il était là depuis des années, répétant inlassablement le même cours et donnaient l'impression de manquer de curiosité personnelle.

Les disciplines qui intéressaient le plus Antoine étaient la Philosophie, le Dogme et l'Ecriture Sainte. Les questions épineuses à peine posées (et des questions épineuses, Antoine en découvrait de plus en plus), les difficultés à peine soulevées (et Dieu sait s'il y avait des difficultés redoutables ! Antoine s'en apercevait tous les jours), tous ces problèmes étaient résolus de manière lénifiante et tout paraissait toujours se terminer par un C.Q.F.D. de commande. La plupart des séminaristes se satisfaisaient d'ailleurs parfaitement de ce B.A.BA scolaire : Janvier par exemple se passionnait presque exclusivement pour les cours de Morale et plus spécialement pour ce

qu'Antoine appelait avec mépris les "*problèmes de société*" qu'il jugeait, lui, secondaires. Il ne cessait de poser, et de se poser, des questions sur le Dogme et la Bible, mais il obtenait rarement les réponses convaincantes qu'il attendait. Plus paradoxalement que jamais, il passa pour un esprit, supérieur certes, mais contestataire. Philippe s'en étonnait d'autant plus qu'il n'avait pas oublié leurs discussions de Gosnat où son camarade lui avait donné l'impression d'être un traditionaliste. Quant à Antoine, les cours du séminaire ne réussirent qu'à lui faire deviner les problèmes et soupçonner les difficultés. En réfutant les objections, on les lui faisait connaître. En condamnant les contradicteurs, on lui révélait leur existence. Ses questions paraissaient agacer parfois certains Directeurs et l'un d'eux lui fit un jour une remarque qui lui en rappela une autre qu'avait entendue Renan au séminaire d'Issy et qu'il rapporte dans ses *Souvenirs* : "*La recherche, à quoi bon ?.. Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouvé. Ce n'est pas la recherche qui sauve les âmes.*" Pire encore, Renan s'était entendu dire, un jour qu'il soulevait une nouvelle question embarrassante : « *Vous n'êtes pas Chrétien !* » Pourtant le vieux Supérieur avait pris Antoine sous sa protection. Il le fit venir dans son bureau et lui dit qu'il était à ses yeux un sujet de valeur que ses qualités destinaient à un haut niveau d'études. Il en parlerait à Monseigneur. Quelques mois plus tard, Antoine fut convoqué à l'évêché. Lui qui était habitué à voir ses maîtres du séminaire en soutane, fut surpris de découvrir un prélat en complet-veston avec simplement le col dur, le plastron noir et la petite croix argentée au revers. Il s'aperçut que cette tenue de *clergyman* anglican ne le choquait pas : l'Eglise, comme disait Philippe Janvier, n'était désormais plus "*en dehors du monde*". Peut-être en définitive était-ce une bonne chose. Décidément il évoluait. L'évêque lui fit savoir qu'il avait pensé à lui pour aller poursuivre des études supérieures de Théologie au séminaire français de Rome dès qu'il serait dégagé de ses obligations militaires, il en fut flatté mais surtout heureux à la pensée qu'il allait enfin pouvoir faire de véritables études.

En attendant, il fallait qu'il se débarrasse de la corvée militaire, puisqu'il était maintenant officiellement Français. Il fut envoyé dans un régiment cantonné à Bordeaux. Peu avant son départ, il passa à la bibliothèque de Feurvilliers pour chercher dans une encyclopédie quelques éléments bibliographiques sur Alfred Loisy, un savant spécialiste des origines chrétiennes et des études bibliques, qui avait été prêtre, et qui, comme Renan un demi-siècle plus tôt, avait perdu la foi à la suite de ses recherches. Cette nouvelle défection l'intriguait- La bibliothèque ne possédait aucun livre de (ou sur) Loisy, mais il se dit qu'il trouverait tout cela à Bordeaux. Il aperçut la jeune Florence à qui il avait donné, un jour, une leçon de grec et qu'il avait complètement oubliée. Elle le reconnut aussi et vint vers lui avec son petit air de jeune fille bien élevée :

- Alors, dit-elle, toujours séminariste ?
- Toujours, mais... j'évolue.

Et il fut lui-même surpris de n'être en effet plus tout-à-fait le même que deux ans plus tôt. Il ajouta :

- Et vous ?

Il s'aperçut avec surprise qu'il avait failli la tutoyer et qu'il ne s'était repris qu'au dernier moment.

- Eh bien, moi, répondit Florence, je vais entrer en 3<sup>o</sup> année à Nanterre.
- En 3<sup>o</sup> année... ?
- D'Histoire.
- Ah ! Vous vous destinez à l'enseignement ?
- C'est probable... Puis elle ajouta : On va boire un verre, cette fois-ci ?
- Pas cette fois-ci car j'ai à faire, mais... un de ces jours, pourquoi pas ?

Et il rejoignit Tessac car il devait aller embrasser ses parents avant de partir. Il avait

maintenant presque complètement oublié la langue portugaise et les conversations, avec sa mère en particulier, devenaient difficiles.

Les premiers mois de son service, consacrés à l'instruction militaire, furent difficiles et il se dit qu'au fond l'armée n'avait pas tellement changé depuis Courteline. Heureusement, cela dura peu de temps. Il fut affecté comme secrétaire auprès du colonel, un aristocrate très Vieille France et fervent catholique, qui l'appréciait beaucoup. Le soir, il regagnait sa chambrée où ses copains avaient un sujet de conversation unique : le sexe ou, comme ils disaient, le « *cul* ». Chaque fois qu'ils revenaient de permission, ils se racontaient leurs exploits, réels ou fictifs, en termes si explicites qu'Antoine les trouvait presque amusants. Quand le guetteur de service annonçait le passage dans la rue d'une jolie femme, ils se précipitaient tous aux fenêtres en hurlant : « *Au cul, la-dedans !* » Antoine ne les trouvait pas antipathiques malgré leur vulgarité : le sexe ne lui paraissait plus aussi honteux qu'autrefois. Eux considéraient avec perplexité ce « curé » qui approchait chaque jour le colonel, partait rarement en permission, n'avait rien à raconter sur le cul et passait tout son temps dans les « bouquins ». Car Antoine s'instruisait avec une avidité impossible à assouvir. Dès qu'il avait quartier libre, il se précipitait dans les bibliothèques et en revenait son sac bourré de livres qui tous traitaient des origines chrétiennes.

Mais, plus il s'instruisait, plus il avait l'impression de tomber de haut, en une sorte de chute libre interminable. Il connaissait à fond maintenant les problèmes qui avaient perturbé Renan et Loisy et les avaient détournés de l'Eglise : ce n'étaient pas des problèmes imaginaires. Antoine réalisait soudain qu'il avait vécu depuis son enfance sur une immense illusion. Le Christianisme était un château de cartes d'une extrême fragilité. Le "credo" était un ensemble disparate, qui s'était édifié progressivement, par strates successives, sous des influences diverses, sur des fondements instables. La thèse orthodoxe du Christ venant fonder l'Eglise catholique et enseigner ses dogmes, était définitivement indéfendable. Antoine se demandait comment il avait pu manquer si longtemps du plus élémentaire esprit critique. Certes il se méfiait des « historicistes » : leur acharnement à saper les bases du conservatisme catholique, était suspect. Mais les "protestants libéraux", comme on les désignait dans les bibliographies, arrivaient à des conclusions identiques. Que de ruines ! De la crèche de Bethléem au Cénacle de la Pentecôte, que restait-il des belles images de la "vie de Jésus" dont avaient été bercées son enfance et sa jeunesse ? Que restait-il des grands mystères de la foi ? Quand Antoine assistait à la messe et qu'il entendait l'évangile du jour ou le prêche de l'officiant, les objections se bouscuaient, les impossibilités affluaient, se dressaient, énormes, massives, impossibles à déplacer... Paradoxalement, c'est quand il découvrit l'école allemande dite *Formgeschichtliche Schule* et plus spécialement Rudolf Bultmann, son plus éminent représentant, qu'il reprit un peu d'espoir. Et pourtant ce théologien, avant tout historien et exégète, était encore plus radical que les autres puisqu'il mettait complètement entre parenthèses le "Jésus historique", considéré comme pratiquement inconnaissable. Restait le "*mythe*" qui avait été édifié sur ce néant. Car tout était *mythe*, de la « création » à la « fin des temps », de la « naissance virginale » à la « résurrection », du « péché » à la « grâce » et au « salut », de l'« incarnation » à la « rédemption ». Antoine avait l'impression que tous les mots et tous les articles du credo devaient désormais être mis entre guillemets. Il trouva d'ailleurs plus extrémiste encore : un évêque anglican n'en arrivait-il pas à mettre entre guillemets le mot "*Dieu*" lui-même ? Pourtant Bultmann se voulait croyant et ses écrits étaient tout pleins de ferveur évangélique. Traduites par lui dans un langage moderne, libéré de la "*mythologie*", les vérités de la foi paraissaient prendre une force nouvelle, une profondeur philosophique et une richesse spirituelle enfin assimilables par les hommes d'aujourd'hui. Mais était-il possible qu'elles fussent encore des "vérités" si elles ne reposaient sur rien de réel, d'historique, comme si, au fond, ceux qui avaient nié l'existence historique du Christ avaient eu raison, comme s'il n'était qu'une "divinité" créée par la foi de ses fidèles, comme celles de l'Inde ou de l'Extrême-Orient ? Antoine remuait toutes ces idées dans sa tête jusqu'à en perdre la raison. Quand, son service enfin terminé, il prit le train pour Rome, il ne savait plus trop s'il était encore chrétien, mais il doutait fort d'être encore catholique.

L'Italie l'éblouit et le séminaire français lui plut. Il découvrit avec émerveillement les plus beaux paysages et les plus beaux décors urbains du monde, des survivances de toutes les époques de l'histoire... Dans ce pays, le passé de l'Eglise cessait d'être une abstraction : on marchait sur les pas de St Paul et de ces Chrétiens du premier siècle qui avaient vraiment cru que le Christ était ressuscité. Au séminaire, Antoine se trouva au milieu de garçons remarquables, intelligents, cultivés, informés, avec qui on pouvait discuter de tout. On travaillait sous la houlette de maîtres de valeur mais dont l'enseignement, en définitive, n'était pas complètement exempt du dogmatisme et de la rigidité de ceux de Feurvilliers. Antoine ne posait plus guère de questions; il attendait des réponses. Malheureusement, les réponses lui paraissaient toujours découler des postulats qui avaient été posés au départ. Or, c'étaient justement ces postulats qui avaient été définitivement ébranlés en lui. Il lut le livre d'un Jésuite français sur Bultmann. La pensée du théologien protestant était exposée avec objectivité, finesse, presque avec sympathie. Mais elle était présentée, et donc "réfutée", comme l'aboutissement logique de l' « hyperpaulinisme » de Luther et des principes de la "Réforme". Antoine trouva que cette réfutation n'en était pas une. Il aurait voulu savoir, lui, s'il était possible de concilier *mythe* et *vérité* et cette question, l'auteur du livre se gardait bien d'y répondre. La première année de son séjour à Rome, Antoine fit durant l'été, avec ses condisciples, une visite méthodique des grands sanctuaires italiens, mais, l'année suivante il décida de revenir passer les vacances à Tessac. Quand il arriva, il trouva ses parents prêts à partir pour le Portugal. Son père exultait : l'armée avait renversé le régime fasciste et promis d'en finir avec les aventures coloniales ...

Antoine se promenait dans les collines qui dominent le lac : il repensait à son arrivée dans ce village, quinze ans plus tôt, à son enfance portugaise, à la foi naïve qui l'emplissait alors ... Que de changements depuis !

\*

Un jour, à Feurvilliers, il rencontra Florence et ce fut lui, cette fois, qui proposa d'aller boire un pot. Elle avait raté son concours et se préparait à débiter comme auxiliaire dans un collège de Gosnat. Ils se promenèrent en bavardant, entrèrent dans un jardin public, s'assirent sur un banc. Antoine parlait de lui, essayait d'expliquer son évolution, son désarroi, ses scrupules, sujets presque incompréhensibles pour Florence qui avait toujours été complètement étrangère aux préoccupations religieuses.

- Il y a quelque chose que je ne comprends pas, lui dit-elle, si tu n'as plus la foi, pourquoi continues-tu ? Pourquoi vas-tu retourner à Rome ?

- C'est probablement difficile de t'expliquer, répondit-il, alors que ... si tu savais comme pour moi c'est évident ! Tu comprends, l'Eglise, maintenant je suis dedans, c'est comme ça. Je lui dois absolument tout, depuis le début... Si je partais demain, si je trouvais un boulot "dans le siècle", comme on dit en langage ecclésiastique, si je me mariais, j'aurais l'impression de commettre une malhonnêteté. Je me sentirais honteux. Et ce n'est pas tout. Tu ne sais pas ce que c'est que la "chair" dans le milieu clérical : c'est le mal absolu, le piège satanique, la faute impardonnable. Tout est fait depuis des siècles pour inculquer aux futurs prêtres, moines ou nonnes, l'horreur de cette « faute », pour qu'ils évitent cette "tentation", pour qu'ils triomphent de cette "faiblesse". Si tu savais tout ! Ça devient obsessionnel. C'est parfois dérisoire, pitoyable, mais ça fait partie de la "culture" cléricale, comme on dit maintenant. C'en est presque le centre. Or si je partais, je me marierais, probablement, ou je vivrais en concubinage, c'est dans la logique des choses. Et alors, j'entends d'ici les réflexions ! Jamais on ne voudrait croire que je suis parti pour des raisons théologiques, pour des

raisons de fond. Ils seraient tous persuadés que j'ai "succombé", comme tant d'autres, à la plus banale, à la plus méprisable des "tentations". Et ça, je ne le veux à aucun prix !

Florence lui prit la main :

- Alors, dit-elle, nous... je veux dire... tu... seras réduit à vivre dans le mensonge ?
  - C'est bien possible, répondit Antoine... C'est malheureusement bien possible ...
-



## FEURVILLIERS

Feurvilliers a le charme discret des villes moyennes. Quoique la population y ait doublé depuis la guerre et dépasse aujourd'hui les 80.000 habitants, la vie n'y a pas encore la trépidation des capitales régionales et, malgré l'expansion économique, la qualité de la vie y est cultivée avec grand soin. La "*qualité de la vie*"... Un slogan cher à Edmond Valadié, Député-maire, ancien ministre, figure marquante d'un des principaux partis de droite français. Des boulevards ombragés, des espaces verts, des jardins publics, des parterres multicolores, des rues piétonnes... Bref, des arbres et des fleurs. Des fleurs surtout. Beaucoup de fleurs, que des équipes de jardiniers municipaux entretiennent à longueur d'année avec une application méticuleuse. La ville n'a lésiné non plus ni sur les équipements sportifs ni sur les investissements culturels et, quand l'opposition de gauche ironise sur le "*désert culturel feurvillierain*", Edmond Valadié a beau jeu de lui jeter à la figure la belle bibliothèque municipale et surtout le magnifique théâtre, construit il y a vingt ans pour deux milliards de centimes de l'époque, et qui peut recevoir les galas Karsenty, les tournées Barret et même des opérettes à grand spectacle.

La qualité de la vie. On la goûte partout à Feurvilliers. En flânant sur l'esplanade ombragée qui fait face aux remparts, dans les rues si pittoresques de la ville close, à la terrasse des salons de thé de l'avenue Victor Hugo... Elle flotte dans l'air. On la respire avec le parfum des fleurs du jardin de l'Hôtel de ville, avec l'arôme de l'*espresso* du grand café de Lyon; elle illumine les robes claires des jolies passantes, le vert tendre des saules, au bord du fleuve, la blondeur du demi-panaché que l'on boit tranquillement, sous les platanes, à la terrasse de la brasserie Maresquier. Non, décidément, celui qui n'aura pas vécu à Feurvilliers dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, celui-là n'aura pas connu la douceur de vivre.

Les coteaux qui dominant la ville, à l'est et à l'ouest, sont devenus des quartiers résidentiels. Des lotissements s'y sont ouverts, certains au milieu des pins, et des villas superbes s'y sont construites, dont les larges baies vitrées et les vastes terrasses dominant le panorama de Feurvilliers. Là habitent les gros commerçants de la ville, les industriels, les chefs d'entreprise, les médecins, les fonctionnaires de la préfecture. Ils s'y retrouvent, le soir, en famille ou entre amis. Ils y prennent l'apéritif, en regardant le soleil embraser l'horizon, rosir les toits ou allumer les vitres d'un immeuble lointain. Au milieu des belles pelouses bien vertes, les enfants jouent sur les balançoires des portiques. L'air est paisible et doux. C'est un merveilleux automne qui s'annonce et l'on pourra, longtemps encore, goûter ainsi la tiédeur du soir. Ils bavardent de leurs affaires en contemplant la ville. Leur ville. Ah, qu'elle est bien à eux, leur ville ! Ils font partie des familles qui comptent, qui ont toujours compté, à Feurvilliers, depuis que Feurvilliers existe. Ils en connaissent tous les secrets, n'en ignorent aucune misère : ils en parlent entre eux, sans complaisance, parce qu'il faut arracher la mauvaise herbe pour que le bon grain puisse produire de belles moissons.

Comment peut-on n'être pas de Feurvilliers ? Ils voyagent parfois. Voyages d'affaires, bien sûr, mais aussi, de plus en plus, voyages d'agrément. Depuis une vingtaine d'années, la bonne société feurvillérienne a découvert les *tours-opérateurs* qui la conduisent parfois fort loin : au Kenya,

en Thaïlande, au Pérou... Mais ce ne sont là que des distractions, des fantaisies exotiques qu'impose la mode. Tous ces pays, lointains ou plus proches, ne sont que des décors, curieux, quelquefois pittoresques, le plus souvent bizarres, des sujets de cassettes-vidéo qu'ils passent à leurs amis pendant les longues soirées d'hiver. Rien de tout cela n'est vraiment sérieux. La seule réalité qui compte, qui existe, c'est leur ville, ce sont leurs biens, leurs affaires. En est-il un seul, parmi eux, qui puisse croire que cela ne durera pas toujours ? L'argent a été si âprement gagné et il reste tant à faire ! Leur demeure est là, rassurante, avec ses meubles de prix, ses tapis épais, ses bibelots ravissants. Leurs enfants jouent sur la pelouse et Feurvilliers est à leurs pieds, pour toujours, dans l'or du couchant.

Autour des deux flèches dissymétriques de la cathédrale St Pierre et de la grosse tour de l'église St André, se tasse la vieille ville médiévale qui, du côté de l'ouest, a conservé intacte l'enceinte de ses anciens remparts. A partir de ce noyau historique, la ville a grandi en tous sens, escaladant les coteaux, mais surtout s'étalant largement dans la plaine : vers le Nord, jusqu'aux vastes cités populaires de Beaufort et la zone artisanale; vers le Sud, en direction des grands ensembles H.L.M. de St Julien et la zone industrielle de Laumeil, proche de l'aéroport, où se trouvent les plus importantes entreprises de Feurvilliers. Entre la ville ancienne et ces banlieues de Beaufort et de Laumeil, s'étendent, de part et d'autre du grand axe nord-sud, des lotissements petits-bourgeois dont les rues sont bordées de pavillons entourés de jardinets.

Franchi le pont du Roi et après avoir laissé à gauche les jardins de l'Hôtel de ville qui forment terrasse au-dessus du fleuve, on a devant soi la Porte du Roi, refaite à l'époque classique et par laquelle on peut pénétrer dans la vieille ville. Mais généralement, les touristes commencent par emprunter "les boulevards" qui contournent l'enceinte médiévale et tout spécialement l'esplanade Anatole France qui se prolonge par le Boulevard Poincaré et d'où l'on découvre une perspective célèbre sur les remparts et sur l'énorme Tour du Bourreau, du XIV<sup>e</sup> siècle. Pas un touriste qui ne s'arrête à cet endroit, s'il arrive à trouver une place pour sa voiture, et qui ne sorte son appareil photo : les remparts, dominés par la masse de la Cathédrale, avec, à leurs pieds, de beaux jardins à la française. Tableau classique.

Face aux remparts, s'alignent, tout au long des boulevards ombragés de platanes, de belles maisons aux façades de pierre, où sont installés aujourd'hui des cabinets d'avocats, de notaires, de médecins, d'architectes. C'est entre l'esplanade Anatole France et le Boulevard Poincaré que s'ouvre la large avenue Thiers, elle aussi superbement ombragée et qui, partant des boulevards, file au loin vers le fleuve qu'elle franchit par le pont Thiers. C'est l'artère résidentielle par excellence, bordée de très beaux hôtels particuliers de la Belle Epoque, bâtis au milieu de petits parcs que des grilles protègent des regards indiscrets. L'une de ces belles demeures est la propriété du Député-maire qui l'habite chaque fois qu'il réside à Feurvilliers, c'est-à-dire aussi souvent que ses activités politiques et parlementaires ne le retiennent pas dans la capitale et où vivent tous les membres de sa famille.

Au-delà du carrefour St Pierre, le plus animé de la ville, les Boulevards prennent le nom de Victor Hugo et rejoignent l'Hôtel de ville et le carrefour du Pont du Roi. Mais de ce côté, les remparts ont disparu. C'est sur le Boulevard Victor Hugo que se trouvent les principaux cinémas, les grands magasins, les plus importants cafés. Mais les touristes, après avoir jeté un coup d'oeil, à droite, à la Préfecture, de style Louis XIII, et à ses beaux jardins, préfèrent en général franchir la porte St Pierre et pénétrer dans la vieille ville. Ils se trouvent alors dans la rue de la République, la plus commerçante de Feurvilliers, aujourd'hui piétonne, et qui conduit à la cathédrale, un des joyaux de l'art gothique français. Là se trouvent la grande épicerie fine Dupaty, les liqueurs Marigner, la pâtisserie-confiserie Gauthier, la bijouterie Rochard, toute la fine fleur de la bourgeoisie commerçante, la base électorale la plus fidèle d'Edmond Valadié. Après la Cathédrale, la Rue de la République se prolonge par la rue St André, étroite et si pittoresque avec ses maisons à colombage

et ses enseignes en fer forgé. Elle conduit à la Porte du Roi par où l'on sort de la vieille ville pour retrouver les Boulevards.

\*

Ce soir-là (un vendredi), l'avion d'Edmond Valadié était à l'heure. La nuit n'était pas encore complètement tombée quand l'appareil s'immobilisa à hauteur du petit bâtiment de l'aérodrome. Dans quelques jours on serait début mars : les jours commençaient imperceptiblement à allonger. Pierre Martineau, le directeur de cabinet de Valadié, l'attendait, comme chaque semaine. La porte de l'avion s'ouvrit. Comme toujours, "le ministre" fut une des premières personnes à en sortir. Il se dirigea d'un pas rapide vers le bâtiment : silhouette un peu voûtée, penchée en avant, curieuse tête de babouin triste avec deux gros yeux immobiles. Il pénétra dans le hall à grandes enjambées : Martineau s'avança :

- Vous avez fait bon voyage, monsieur le Ministre ?
- Très bon, comme d'habitude... Allons-y, Martineau, nous n'avons pas grand temps.

Mais il aperçut des têtes connues. On le saluait, on venait à lui : il serra des mains. Un rédacteur de *La Province* était là, calepin en main, prêt à prendre des notes, et le correspondant à Feurvilliers de la télévision régionale s'avança, caméra sur l'épaule. Martineau, comme d'habitude, avait fait le nécessaire. Un micro descendit au bout d'une perche et, après un bref conciliabule entre les journalistes et "le ministre", une torche illumina Valadié. On attendait de lui qu'il commente l'événement de la semaine, la brutale chute de Balladur dans les sondages et la spectaculaire remontée de Chirac. Valadié, un des proches du maire de Paris, fut parfait, comme toujours. Il était totalement absurde et inconvenant de lui demander s'il se réjouissait des difficultés présentes du Premier ministre. N'avait-il pas toujours, comme tous les parlementaires de son parti et comme Jacques Chirac lui-même, soutenu fidèlement, indéfectiblement, le gouvernement et son chef ? Non, il n'y avait aucune hostilité entre Jacques Chirac et Edouard Balladur. Il n'y avait qu'un seul adversaire, un seul danger, à tous les niveaux où s'exerçait le pouvoir : la gauche... Par contre, s'il ne se félicitait pas du tassement d'Edouard Balladur, Edmond Valadié se réjouissait que l'opinion publique comprît de mieux en mieux la nécessité, inlassablement soulignée par Jacques Chirac, d'un "*second souffle*" pour donner un nouveau départ à notre pays, pour réduire la fracture sociale qui s'aggravait, pour amorcer l'indispensable décrue des prélèvements obligatoires et pour permettre à la France d'aborder dans de bonnes conditions les échéances européennes.

On l'approuvait. On hochait la tête. La torche s'éteignit et le ronronnement de la caméra s'arrêta. Sourires. Poignées de main. Valadié sortit, suivi de Martineau. Ils montèrent dans la Safrane noire qui prit immédiatement la direction de la ville.

- Eh bien, Martineau, fit Edmond Valadié, qu'est-ce que c'est que cette "affaire" dont vous me parliez ?

Martineau eut une mimique qui signifiait : "Bof ! On en a vu d'autres !" Il sortit de sa serviette une chemise qui contenait des coupures de presse et y prit le dernier numéro d'une petite feuille de chou locale qui s'intitulait *Le Fouet*, hebdomadaire de gauche mais indépendant des partis organisés, furieusement hostile au Député-Maire. "*VALADIEROUILLEE*", titrait *Le Fouet*. Ça volait assez bas, mais ça pouvait tout de même faire son petit effet dans les kiosques de la ville. Une caricature représentait Valadié catapulté par un formidable coup de pied aux fesses administré par un jeune homme énergique, une rose au bout de chacun de ses deux bras tendus : il s'agissait évidemment de Pierre Bugey, jeune et brillant auditeur au Conseil d'Etat, qui, aux dernières

législatives, en plein creux de la vague pour la gauche, avait mis Valadié en ballottage pour la première fois de sa carrière et avait frôlé la victoire au second tour. Martineau ouvrit la feuille et désigna à son patron un court écho en bas de la page 2. Valadié lut :

*"Un très honorable personnage qui, jusqu'à une date récente, occupait un poste de responsabilité dans une société liée par contrat à la Mairie, et sa vertueuse épouse, comptable dans la même société et qui figure en bonne place dans le bureau municipal de M. Valadié, ont récemment donné leur démission de leur entreprise. Ces braves gens ont l'intention de se reconvertir dans l'hôtellerie. Nous nous réjouissons qu'ils s'apprentent ainsi à élever la réputation gastronomique, déjà grande, de notre ville. On n'en a donc que plus de mépris pour les langues de vipère qui osent insinuer que cette double démission pourrait avoir aussi d'autres motifs, moins honorables à ce que prétendent ces infâmes calomniateurs... Nous avons déjà eu l'occasion de le dire souvent mais apparemment il est nécessaire de le répéter : l'entourage de M. Valadié est propre, honnête, irréprochable. Assez de venin !"*

Le Député-maire rendit le petit journal à Martineau :

- Nous en reparlerons, dit-il. Vous m'expliquerez.

Sage précaution. Les oreilles du chauffeur pouvaient, après tout, être indiscretes. A son tour, Valadié ouvrit son attaché-case et en sortit une feuille de papier qu'il tendit à Martineau : c'était le résultat du sondage qu'il avait commandé en vue des municipales qui allaient suivre directement les Présidentielles. La liste Bugey arrivait à égalité avec la sienne au second tour.

- On m'a remis ça à Paris juste avant mon départ, dit-il.

Martineau se tourna vers lui, et lui rendit le papier en déclarant calmement:

- Tout cela, monsieur le Ministre, est déjà périmé.
- Périmé ? Comment cela ?
- Vous l'avez dit vous-même tout à l'heure aux journalistes.

Valadié eut une moue dubitative. Bien sûr, une victoire de son cheval dans la course à l'Elysée lui faciliterait bien les choses mais ça ne suffirait peut-être pas Et puis d'ailleurs cette victoire n'était pas encore acquise. Le feu rouge du carrefour St Pierre passa au vert et la Safrane s'engagea sur le Boulevard Victor Hugo. La nuit était tombée. Il y avait du monde sur les trottoirs et les cafés illuminés étaient noirs de monde. Valadié se dit: "Mes électeurs.." et la pensée désagréable des 50/50 refit surface. Qu'est-ce qui pouvait bien leur prendre ?

Quand la voiture s'arrêta à nouveau au feu rouge de l'avenue de Beaufort, il vit les titres des journaux dans un kiosque. La *Province* titrait sur l'affaire Schuller-Maréchal. « Plutôt mauvais pour Balladur, se dit-il, donc plutôt bon pour nous. » Mais dans un coin, arrogant comme un roquet qui s'accroche à vos jambes, il lut le titre du *Fouet* : Martineau n'allait sans doute pas manquer, dès qu'ils seraient arrivés à la mairie, de lui répéter pour la centième fois qu'il faudrait se débarrasser de ces salopards. Sa solution était simple : ce canard ne tenait que grâce aux annonces légales. Il suffisait donc, pour qu'il crève, de les lui enlever et, après tout, le Préfet n'avait rien à refuser au Ministre. Et une fois de plus, Valadié serait obligé de faire remarquer à son homme de confiance que cette opération comportait des risques : qui pouvait savoir quel venin ces vipères-là étaient capables de cracher avant de disparaître ? La voiture redémarra et la façade prétentieuse de l'Hôtel de ville néo-Renaissance ne tarda pas à apparaître au bout de l'avenue.

Dès qu'ils furent dans le bureau du Maire dont les hautes fenêtres donnaient sur le jardin de l'Hôtel de ville et, au-delà, sur le fleuve qu'enjambait le pont du Roi, Valadié exigea des précisions sur l'écho du Fouet. Martineau lui expliqua que les personnes mises en cause étaient Mme Boufarès,

sa quatrième adjointe, et son époux. Quand ils avaient acheté "*La Toque blanche*", le Directeur des Transports Urbains de la ville, qui soupçonnait depuis longtemps sa comptable, avait fait faire une enquête qui s'était révélée positive et il avait exigé la démission de ses deux collaborateurs. Cela mit Valadié dans une de ces colères que Martineau connaissait bien et dans lesquelles il le soupçonnait de faire entrer une bonne part de mise en scène. Il allait et venait à grandes enjambées, s'arrêtant parfois à côté du fauteuil où était assis son directeur de cabinet :

- Mais enfin quoi, Martineau, vous n'étiez au courant de rien ? Cet abruti de Rey a mis toute cette affaire en branle sans vous en parler ? Une enquête ! Et allez donc ! Et vous ne le saviez pas ?

Martineau mit une très légère nuance d'agacement dans le ton de sa voix :

- Il est évident que s'il m'avait demandé mon avis, je le lui aurais donné, mais... il ne me l'a pas demandé.

- Et il y en a pour combien ?

- Plusieurs millions, je crois. Des millions lourds, naturellement...

Valadié repartit en direction de la fenêtre devant laquelle il resta planté un moment, comme absorbé par la contemplation des lumières de la ville. Le dos tourné, il demanda :

- Il n'a pas l'intention de déposer plainte, j'espère !

- Je pense, dit Martineau, que vous devriez voir M. Rey.

Cette fois, le Député-Maire, pivotant sur lui-même, explosa littéralement.

- J'ai vu M. Rey hier, reprit calmement Martineau, et je n'ai pas eu le sentiment qu'il voulût porter plainte.

- Ah bon ! Mais alors, qu'est-ce qu'il veut ? C'est du chantage ou quoi ? Qu'est-ce qu'il lui faut encore ? Convoquez-le demain. Il faut arrêter ça immédiatement, voyons ! Et puis convoquez aussi la mère Boufarès pendant que vous y serez. Mais pas ici de préférence. Où vous voudrez. Et séparément, bien sûr. Trouvez-moi deux trous dans mon emploi du temps.

Il vint s'asseoir à son bureau, l'air pensif :

- Et comme de bien entendu, les salopards du *Fouet* sont informés avant moi !

- J'en profite, monsieur le Ministre, pour vous redire que l'existence de ce torchon devient de plus en plus dangereuse, surtout dans la période difficile qui s'annonce, alors que...

- Eh oui, Martineau, je le sais bien, il serait facile etc... etc... Mais de mon côté je vous redis que ça comporte aussi des risques. Ces cochons-là savent des choses, c'est évident, et...

- Si c'est à l'affaire des terrains que vous faites allusion, coupa Martineau, elle est prescrite. Qu'ils en disent le moindre mot et ils tombent sous le coup de la loi.

Le téléphone sonna.

- Je ne l'ignore pas, répondit Valadié, mais il n'y a pas que cela, vous le savez aussi bien que moi.

Il décrocha le récepteur :

- Oui, vous pouvez venir.

Mme Desprez entra. Elle était vraiment exquise. Mais le Maire trouvait cette élégance un peu voyante. Inévitablement, cela faisait jaser et l'on jasait déjà bien assez comme cela dans la ville. La secrétaire générale s'avança, salua le Ministre. Elle tenait un papier à la main.

- Bonjour, madame Desprez, dit Valadié. Qu'y a-t-il de si grave ?

- Monsieur le Ministre, il m'a semblé important de vous tenir informé de l'évolution de la situation chez Béraud.

- Qu'est-ce qui se passe chez Béraud ?

Martineau tendit la main et Mme Desprez lui donna le papier. Il y jeta un coup d'œil avant de le faire passer à Valadié et eut une expression qui signifiait : "Il fallait s'y attendre."

- Grève avec occupation, dit-il. Ils ont séquestré le patron.

- Ecoutez, Martineau, ne mélangeons pas tous les problèmes, dit le Maire. Finissons-en avec notre affaire et nous parlerons de cela ensuite. Je vous remercie, madame Desprez. Prévenez-nous tout de suite s'il y a du nouveau.

Il regarda sortir la jolie femme. Ses informateurs lui disaient qu'elle passait en ville pour être la maîtresse de celui que les opposants appelaient "*le Chef du cabinet noir*" et qu'ils accusaient d'administrer la ville, en l'absence du Député-Maire en toute irresponsabilité. Ceux qui prétendaient qu'elle ne l'était plus pouvaient d'autant moins confirmer leurs dires qu'ils étaient incapables de citer le nom d'aucun successeur. Valadié se dit que ce Martineau avait décidément bien de la chance.

- Bon, dit-il, alors pour Rey et Boufarès, vous faites le nécessaire, n'est-ce pas ? Dès demain. Qu'est-ce que je fais demain ?

Il avait l'inauguration d'une maternelle dans la matinée puis à 11 H., un vin d'honneur à la maison de retraite où deux petits vieux fêtaient leurs noces d'or. Il fallait bien que chaque week-end fournisse à *La Province* sa ration de photos pour le restant de la semaine. Son après-midi était bien occupée aussi et le soir il dînait chez Relier, P.D.G. de Mécanil, la plus grosse entreprise de Feurvilliers»

- Vous êtes également de la soirée, Martineau ? Bon. Eh bien, je vais essayer de tout faire, y compris d'engueuler la mère Boufarès et de calmer Rey. Et puis, si nous arrivons en retard chez Relier, ma foi, que voulez-vous, tant pis. Prévenez-les. Faites état de l'affaire Béraud. Trouvez quelque chose. Alors, au fait, qu'est-ce qui se passe chez Béraud ? Ils avaient eu des problèmes, il y a quelque temps, mais ça s'était arrangé...

- La situation s'est à nouveau dégradée. Ils sont obligés de réduire leur production. D'ailleurs les entreprises locales qui travaillent dans la confection sont toutes plus ou moins fragiles.

- Plût au ciel qu'il n'y ait que les entreprises locales !

- Toujours est-il que, ce matin, Béraud a annoncé trente-sept licenciements.

- Aïe ! Trente-sept sur combien, déjà ?

- Un peu plus de quatre-vingt dix.

- Mauvais. Très mauvais. Même si ça justifie la campagne de Chirac sur la priorité à l'emploi et la nécessité d'une relance... D'autant que l'avenir de S.T.I. reste incertain, n'est-ce pas ? Et vous dites qu'il y a des violences dans l'entreprise ? Bon. Il faut que j'appelle le Préfet. Quelle heure est-il ?.. Hum ! Il est tard... Mais tant pis, je ne peux pas attendre demain matin. D'autant plus que, demain matin, il faut que je voie Rey. Bon, Martineau, je ne vous retiens pas. Ah, encore un mot. Vous avez vu le sondage. Croyez-moi, ce n'est pas bon. Il faut commencer à penser aux grandes lignes de la campagne. : il y a un tas de questions à examiner. Est-ce que vous pouvez réunir tout le monde dimanche matin ? Quand je dis "tout le monde", ça ne fait jamais qu'une douzaine de personnes, n'est-ce pas ? Les habitués. D'accord ? Vous vous en occupez ? Merci. Alors, au travail !

Valadié appuya sur le bouton de la sonnerie. Martineau se leva pour prendre congé. Il ouvrait la porte donnant sur le hall d'entrée quand la secrétaire particulière parut à l'autre bout de la pièce. Elle devait attendre impatiemment, à côté, dans son bureau, que le Maire lui annonce qu'elle pouvait disposer.

- Madame Viers, dit Valadié, pouvez-vous voir s'il m'est encore possible, à cette heure tardive, de parler à M. Le Préfet ?

Dans le petit local du *Fouet*, avenue de Beaufort, Marcel Dupuy, rédacteur quasi unique de la feuille, un grand diable plus très jeune, les cheveux en bataille, pestait en essayant de régler l'antenne de la télévision portative pour que l'image soit un peu moins brouillée quand commencerait le journal régional de France 3. Il la tournait dans tous les sens, la posait par terre, la remontait tout en haut d'une armoire métallique, la redescendait sur un bureau... Jean-Michel Bugey, le socialiste, et André Walkowiak dit "Valco", prof de philo à Bertran de Born et candidat communiste local à toutes les élections, le regardaient faire, tranquillement assis au milieu de la pièce sur des chaises pliantes en bois blanc. Soudain, le générique du journal apparut sur l'écran, à peu près net.

- Ça y est, dit Bugey. Ne bouge plus rien.

Bugey et Walkowiak étaient deux "*intellos*", comme disaient les militants, mais ne se ressemblaient guère. Le premier avait l'allure sportive, une figure de statue grecque et une abondante chevelure léonine presque rousse, tandis que "Valco", tête ronde, visage lisse, crâne légèrement dégarni, regard perçant derrière de fines lunettes de métal, ressemblait vraiment à la caricature du prof qu'il était. Il n'y avait pas grand chose dans l'actualité régionale de ce samedi soir, et l'interview de Valadié, la veille, à son arrivée à l'aérodrome, fut le premier sujet du journal. Quand Dupuy l'entendit faire allusion à la "*fracture sociale*", il se mit à rigoler de bon coeur :

- Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre, quand même ! dit-il...

- Et naturellement, pas un mot sur la situation chez Béraud, remarqua Walkowiak.

Les sujets suivants portaient presque exclusivement sur les compétitions sportives du lendemain. Dupuy éteignit le poste et alla s'asseoir au bureau.

- Il n'a pas tort d'enfoncer le clou sur la remontée de Chirac, déclara calmement Bugey. C'est sûrement ce qui pouvait lui arriver de mieux. A vrai dire, c'est sa dernière chance et il ne devait plus y compter...

"Valco" bourra une pipe et l'alluma. Comme six ans plus tôt, Communistes et Socialistes avaient, le mois précédent, conclu une alliance en vue des municipales et leur liste était presque bouclée, mais entre Bugey et Walkowiak l'alliance avait toujours été conflictuelle. Ils se connaissaient bien et s'appréciaient, mais ils ne se ménageaient pas. André Walkowiak avait adhéré au Parti communiste après mai 68, alors qu'il était encore étudiant. Pour le parti, une adhésion d'intellectuel en pleine vague gauchiste et l'année même de l'écrasement du printemps de Prague par les Soviétiques, était à l'époque une garantie d'orthodoxie. Orthodoxe, il l'était resté malgré l'effondrement du communisme. Du moins, s'il avait des états d'âme, il mettait son point d'honneur à ce que Bugey ne pût les soupçonner. C'était pourtant à ce sujet que celui-ci lui lançait des piques chaque fois que l'autre l'asticotait sur les trahisons de la social-démocratie, son thème favori qu'il était capable d'illustrer par d'interminables exemples. Sur la campagne municipale qui allait s'ouvrir, leur débat était plus détendu. Cependant Valco aurait voulu la centrer essentiellement sur la situation économique de la ville et en particulier sur le taux de chômage bien qu'à Feurvilliers il fût inférieur à la moyenne nationale. Mais les Communistes étaient trop minoritaires pour imposer leurs vues et Bugey mettait l'accent avant tout sur le thème de la "*démocratie locale*" bafouée par le maire sortant qui avait remis tous ses pouvoirs entre les mains de fonctionnaires nommés par lui et "descendus" tout exprès de la capitale à sa demande. Le symbole en était "*le couple infernal*" ou "*les amants terribles*", autrement dit le duo Martineau-Desprez. Marcel Dupuy s'arrachait les cheveux en entendant ce discours :

- Tu ne te rends pas compte, dit-il, que tu rêves tout haut ! Les gens s'en foutent complètement de ta démocratie locale. Comme d'ailleurs de la démocratie tout court. C'est un truc d'intellos, ça, mon pauvre vieux ! N'en déplaît à l'ami Valco, si ceux de l'Est ont renversé le régime, ce n'est pas parce qu'ils trouvaient manque de la démocratie, mais parce qu'ils ne trouvaient rien à acheter dans les magasins.

Walkowiak l'interrompt sans perdre son flegme :

- Ici on trouve de tout, dit-il en tirant sur sa pipe, mais on n'a pas de quoi se le payer. Tu trouves que c'est mieux ?

- Je vous dis à tous les deux, continua Dupuy qui n'avait rien entendu, que cette fois-ci, l'autre est au bout de son rouleau. Pour la première fois on peut avoir sa peau, même si Chirac est élu. Mais le petit plus qui vous fera gagner, croyez-moi, ce ne sera pas, Jean-Michel, ton laïus sur la démocratie locale qui n'intéresse personne. Ce qu'il faut, c'est *remuer la merde*. Parfaitement. Faire les poubelles, si tu préfères. Regarde Lyon, Grenoble... Qu'est-ce qui les "déstabilise" là-bas, comme ils disent à la télé ? Eh bien, je vais te le dire : ce sont les casseroles qu'ils se traînent au cul. Et le nôtre, il s'en traîne au moins autant, de casseroles... Mais bon Dieu, comment ne comprenez-vous pas ça ?

C'était cela qu'il voulait leur dire aujourd'hui et c'est pour leur dire cela qu'il leur avait demandé de "passer au journal". Mais c'était justement cela qui rendait un peu méfiants le juriste et le philosophe. Ils hésitaient même à embarquer Dupuy dans leur équipe. En tout cas, six ans plus tôt, ils ne l'avaient pas fait : l'un comme l'autre le jugeaient incontrôlable et plus ou moins dangereux.

- Méfie-toi quand même, dit Bugey. Avec ton histoire de la mère Boufarès, par exemple, si tu n'as pas de preuves noir sur blanc, tu peux très bien te retrouver au trou, tu sais ça, j'espère ?

Mais Dupuy suivait son idée :

- Quand, dit-il, par des intermédiaires, un maire vend des terrains acquis par la commune à une société qui y construit ensuite un hypermarché, et que dans cette société il y a trois membres de sa famille, même si c'est par alliance, tu appelles ça comment, camarade énarque ?

- Perdu ! claironna Bugey. Les faits sont délictueux, c'est vrai, mais ils remontent à 91 et nous sommes en 95. Or pour des faits de ce genre, la prescription est de trois ans. Si nous soulevons ce lièvre maintenant et qu'il nous fout au tribunal, il gagne à tous les voyages !

- Et pour la délib régularisant de fausses délib antérieures, c'est trop tard aussi ?

- Ça, c'est autre chose, reconnut Bugey. Pour un faux en écriture publique, la prescription est de dix ans. Mais je te signale que...

Walkowiak se leva. Il trouvait cette discussion oiseuse et rappela au leader socialiste qu'ils avaient promis à l'intersyndicale de chez Béraud de passer à la porte de "la boîte" en fin de journée.

- Excuse-nous, dit Bugey à Dupuy, il faut qu'on y aille. Je repasserai. Nous reprendrons cette conversation.

- A Pâques ou à la Trinité ? demanda Dupuy.

Quand ils furent sur le trottoir de l'avenue de Beaufort, "Valco" se sentit obligé d'expliquer la brusquerie dont il venait de faire preuve :

- Vous êtes bien tous les mêmes, dit-il. Il y a aujourd'hui trente-sept travailleurs de plus au tapis à Feurvilliers et vous pérez l'un sur la démocratie locale, l'autre sur l'utilité de remuer la merde !

- Fais quand même bien attention à ce que tu vas dire et écrire à propos de la situation chez Béraud. Car Valadié pourra toujours expliquer que, si on fabrique plus de pull-over et de jupes-culottes à Bangkok qu'à Feurvilliers, il n'y est pour rien.

- Il n'y est peut-être pour rien, mais la politique qu'il soutient y est pour quelque chose.

- Je sens que tu ne vas pas tarder à me dire : "et la politique que vous avez soutenue vous aussi ... "

- Je ne te le fais pas dire.



- Et Maastricht ? Tu ne m'as pas encore parlé de Maastricht. Tu devrais. Ça nous changerait un peu.

La nuit tombait. Walkowiak avait garé la voiture le long d'une palissade de planches, qui protégeait un immeuble en réparation à l'angle de l'avenue de Beaufort et du Boulevard Victor Hugo. Comme ils en approchaient, ils virent une camionnette se garer à proximité. Une équipe en sortit, seau, balais et affiches en mains. Ils s'activèrent puis remontèrent dans la camionnette qui démarra, s'éloigna et disparut. En arrivant à leur voiture, les deux chefs de la gauche virent sur la palissade trois affiches côte à côte avec le pommier surmonté du slogan *LA FRANCE POUR TOUS* et au bas : *AVEC JACQUES CHIRAC ET EDMOND VALADIÉ*.

\*

La permanence électorale de la liste "Feurvilliers demain" était installée au premier étage d'un modeste petit immeuble récemment restauré dans une rue adjacente au Boulevard Poincaré. On approchait des jours les plus longs de l'année et cette soirée dominicale de juin était belle et encore chaude. Par les fenêtres ouvertes, les militants qui s'entassaient dans les trois pièces trop étroites autour d'un buffet campagnard dressé dans un coin, pouvaient apercevoir sur le Boulevard, le long de la grille de l'école Paul Bert, les panneaux électoraux avec en particulier le slogan de Valadié cent fois, mille fois placardé sur tous les murs de la ville : "*FEURVILLIERS DANS LA MAJORITE PRESIDENTIELLE*."

A l'autre bout de la plus vaste des trois pièces, celle qui, pendant la campagne, avait servi à la fois de bureau et de salle de réunion, près d'une fenêtre, assis à une table couverte de papiers, le téléphone et la calculette à portée de la main, Jean-Michel Bugey comptabilisait les résultats que lui communiquaient les militants qui avaient tenu les bureaux de vote. A côté de lui étaient assis, outre Walkowiak, quelques-uns des candidats placés en tête de liste et, quoi qu'il arrivât, assurés de leur élection. De temps en temps, un militant arrivait, essoufflé, apportant des résultats qui, généralement, étaient déjà parvenus par téléphone.

Pour l'instant, la tendance était décevante : la droite avait une avance plus importante que prévu. Il est vrai que les résultats déjà connus étaient ceux du centre-ville où les bureaux de vote comptaient moins d'inscrits et où le dépouillement était donc plus rapide. Il restait à connaître surtout les résultats de la périphérie et en particulier des quartiers populaires de Beaufort et de St Julien, bastions traditionnels de la gauche. Tous les militants continuaient à espérer qu'ils inverseraient la tendance, mais beaucoup commençaient à se dire que ce serait difficile : 1.700 voix de retard, ce n'était pas rien. A l'évidence, le slogan de Valadié avait été efficace. Et les menaces pesant sur l'avenir de S.T.I., filiale d'un très grand groupe récemment privatisé, n'avaient rien arrangé, y compris dans les milieux modestes où l'on se disait que Bugey aurait sans doute moins de facilités que le Maire sortant pour sauver cette entreprise.

Debout près de la fenêtre, à proximité de la table de Bugey, Georges Chalavert et Jean-Yves Brun, les Secrétaires des sections socialiste et communiste de Feurvilliers attendaient, verre en main, que de nouveaux résultats arrivent. Leurs rapports personnels étaient à peu près de même nature que ceux des deux candidats, quoique, par nécessité, un peu plus empreints de la cordialité officielle qui sied à des responsables de formations signataires de la "plate-forme municipale".

- Je crains, disait Chalavert, que le slogan de Valadié sur "*Feurvilliers dans la majorité*

*présidentielle*" n'ait été payant.

Mais Brun s'en tenait, comme toujours, à une analyse "de classe" :

- Il l'a été dans les bureaux majoritairement bourgeois du centre, c'est évident. S'il l'a été aussi dans les quartiers ouvriers, c'est que nous aurons mal fait notre travail.

Ce "nous" sonnait comme un "vous", c'est du moins ainsi que le comprit le responsable socialiste :

- Ce n'était pas un travail facile, dit-il. J'ai entendu des copains me dire qu'ils s'étaient fait jeter à St Julien sur le thème : « Ce n'est pas le moment de voter à gauche. Pour sauver S.T.I. mieux vaut un copain du Président »

- Je sais, dit Brun, on a entendu ça aussi.

Le téléphone sonna : Bugey sauta sur le combiné et le brouhaha baissa brusquement dans la salle :

- Attends, dit-il, je prends un crayon. Tu me confirmes bien que ce sont les totaux des trois bureaux de vote de Beaufort. Vas-y, je note. 5.443 contre 4.987. O.K. Merci.

Il raccrocha et fit une rapide soustraction :

- Ça nous fait dans les 450 voix d'avance à Beaufort, dit-il comme s'il se parlait à lui-même. L'écart se réduit, mais pas assez.

Chalavert, qui avait entendu les chiffres, sortit un calepin où il avait tous les résultats des scrutins antérieurs.

- C'est bien ça, fit-il, il mord légèrement sur nous dans les quartiers populaires. En tout cas, on ne progresse pas à Beaufort par rapport aux législatives.

Bugey leva les yeux en direction de son Secrétaire de section et approuva :

- Que veux-tu ? dit-il. Le discours sur la priorité à l'emploi a été payant.

Walkowiak tirait sur sa pipe, l'air apparemment détendu :

- Qu'est-ce qui nous manque encore ? demanda-t-il.

- Laumeil et St Julien.

- Alors rien n'est encore perdu.

Un militant arriva, rayonnant, fendant la foule : la gauche était en tête à Laumeil. Le contraire aurait été surprenant, mais en fait ce résultat ne réduisait l'écart que d'environ 300 voix supplémentaires. La droite conservait environ 950 suffrages d'avance.

- C'est foutu, murmura Chalavert.

- Je le crains, confirma Bugey.

Les mines des militants s'allongeaient, les sourires se figeaient. Plus personne n'y croyait encore quand le téléphone sonna pour les résultats de St Julien. Bugey nota sans qu'une expression de son visage le trahît. Il fit la dernière addition, l'ultime soustraction. Le silence régnait dans la permanence. Tout le monde avait les yeux tournés vers lui. Il se leva, feuille de papier en main :

- Valadié l'emporte avec 298 voix d'avance, annonça-t-il.

On entendit quelques sifflets au milieu des murmures de déception :

- Si mes calculs sont justes, continua Bugey, cela nous donne neuf élus. Je vous remercie tous. Le combat continue.

Il fut applaudi puis le brouhaha reprit. Les militants finissaient leur sandwich et leur verre puis la salle commença à se vider. Certains venaient saluer Bugey et Valco avant de partir. Les plus chaleureux avaient quelques paroles aimables, un mot de remerciement, d'encouragement, de

confiance en l'avenir. Bugey étudiait les chiffres, les comparait aux résultats précédents. La gauche avait à peine progressé par rapport aux législatives mais, si l'on se reportait aux municipales de six ans plus tôt, l'écart avec la liste de droite avait été réduit de moitié pour un nombre d'inscrits à peine supérieur. L'étude attentive des bureaux populaires confirmerait sans doute que le slogan de Valadié avait eu un certain impact dans ces quartiers. Bugey griffonna un bout de communiqué dans ce sens puisque *La Province* n'allait sans doute pas tarder à l'appeler. Il montra les quelques lignes qu'il venait d'écrire à Walkowiak qui les lut et lui dit :

- Il faut bien se consoler comme on peut.

Il fit ensuite passer son papier à Chalavert et Brun : il ne restait plus qu'eux dans la permanence. Il se levait quand le téléphone sonna :

- Oui, c'est moi, répondit-il. Ah, c'est France 3 ? France Info ? Très bien. Vous enregistrez ? Bon. Je peux y aller ? Alors voici : *"La liste "Feurvilliers-demain" remercie les 24.394 électrices et électeurs qui lui ont manifesté leur confiance. Certes le discours démagogique de M. Valadié a pu abuser quelques-uns de nos concitoyens qui semblent avoir cru qu'il pourrait résoudre leurs problèmes d'emploi. Nous ne manquerons évidemment pas de nous réjouir s'il y parvient, même si nous nous faisons peu d'illusions à ce sujet. Malgré une déception que je ne cherche nullement à dissimuler, nous nous félicitons que l'écart avec notre adversaire se soit réduit de moitié depuis les municipales précédentes. La majorité municipale devra compter avec une opposition qui, bien que très minoritaire en nombre de sièges, représentera la moitié la population feurvillérienne et qui sera, je n'en doute pas, la majorité de demain."*

Il raccrocha. A ce moment, on entendit un bruit de pas dans l'escalier. Dupuy parut, la chevelure en bataille comme d'habitude :

- Et voilà ! ricana-t-il. Il fallait s'y attendre. Face à une droite sans scrupule, une gauche respectueuse ne peut pas gagner. Vous n'avez que ce que vous méritez, mes agneaux...

- Je t'en prie, dit Chalavert, un peu de décence !

- De la décence ! minauda Dupuy. Voyez-vous ça ! Oh, ma chère, il est indécent, ce monsieur !

- Ecoute, dit fermement Walkowiak, on pourra discuter de ça comme du reste, mais pas ici et pas maintenant.

- Maintenant si tu veux, dit Chalavert, mais pas ici. Jean-Michel et André ont d'autres choses à faire dans l'immédiat. Viens, on va continuer à parler de ça dehors.

Dupuy, Chalavert et Brun sortirent. Bugey attendait le coup de téléphone de *La Province* et Walkowiak, par politesse, attendait Bugey. Finalement, le téléphone ne sonnait toujours pas, le candidat malheureux appela lui-même le journal et lut une nouvelle fois son communiqué. Puis ils passèrent dans la pièce qui servait de vestibule à la permanence. Quelques paquets de tracts et d'affiches jonchaient encore le sol. On pouvait y lire le slogan de la campagne : *"POUR LA DEMOCRATIE LOCALE, POUR L'EMPLOI, LISTE FEURVILLIERS-DEMAIN."* Bugey ferma soigneusement la porte à clef et ils descendirent l'escalier. Quand ils furent sur le trottoir, Walkowiak dit :

- Eh bien, voilà : maintenant la droite a tout, l'Elysée, Matignon, l'Assemblée nationale ...

- ... le Sénat, la Région, le département, la ville, continua Bugey. Ils ne pourront plus dire qu'ils ne sont plus responsables.

- Ils pourront toujours continuer à invoquer l'héritage.

- Ça va commencer à devenir difficile, tu ne crois pas ? Ils sont quand même là depuis plus de deux ans.

Ils étaient arrivés sur le boulevard Poincaré, près des panneaux électoraux de l'école Paul Bert. On entendit bientôt des hurlements de klaxons du côté de l'esplanade Anatole France. Deux ou

trois voitures déboulèrent en trombe, remplies de jeunes gens qui brandissaient par les portières des drapeaux tricolores claquant au vent et criaient "On a gagné !" L'un d'eux aperçut les deux leaders de la gauche et leur fit un bras d'honneur. Quand le calme fut revenu, ce fut Walkowiak qui reprit la conversation. Regardant Bugey dans les yeux, il lui dit :

- Qu'avez-vous fait de la grande espérance de 81 ?

Le chef de file de la liste vit rouge :

- Ça y est, dit-il. Je m'y attendais. Mais dis-moi, mon petit camarade, tu m'as l'air d'oublier que vous avez signé avec nous (je ne me souviens plus si c'était en 83 ou 84) une déclaration commune dans laquelle nous expliquions, vous et nous, que les acquis sociaux du gouvernement d'Union de la gauche étaient déjà supérieurs à ceux du Front populaire. Tu as oublié ça ?

- Qu'avez-vous fait de la grande espérance de 81 ? redemanda Walkowiak.

Haussant le ton, Bugey martela :

- Si tu veux mon avis, nous avons moins trahi l'espérance de 81 que vous celle de 1917. Nous n'avons, nous, envoyé personne au goulag. Quand nous étions au pouvoir, personne ne s'est rué dans les ambassades étrangères pour fuir le pays.

- Tu te souviens de la Bastille ?

- Et toi, tu te souviens des purges staliniennes ?

- Tu te souviens du Panthéon ?

- Et toi des procès de Moscou, de Prague et d'ailleurs ? Et des chars de Budapest ?

Au-dessus de leurs têtes, par une fenêtre grande ouverte, leur parvenaient les échos de la soirée électorale que diffusait la télévision. Walkowiak dut craindre que les occupants de cette maison qui jouxtait l'école Paul Bert, ne les entendent.

- Allez, dit-il. Ce n'était pas la peine de renvoyer Dupuy là-haut, si c'était pour venir nous engueuler ici. Je rentre. Bonsoir. Et comme tu dis : "Le combat continue."

\*

Trois mois plus tard environ, Liliane Desprez sortait de sa salle de bain en petit déshabillé vapoureux, au moment où, sur l'écran de télévision grand format du salon, commençait le journal télévisé. Le présentateur énuméra les principales mesures, déjà prises ou imminentes, de la ponction fiscale qu'annonçaient tous les médias depuis quinze jours. La sonnette fit entendre ses quatre notes musicales : Pierre était à l'heure. Elle alla ouvrir.

- Oh oh ! dit Martineau en lui donnant des petits baisers dans le cou, tu es merveilleuse, ce soir !

Elle le mordillait en l'embrassant :

- Eh bien, fit-il, voudrais-tu donner raison au *Fouet* qui ne t'appelle plus que "*la Panthère rose*" ?

- Peuh! Toi, tu es le "*Léopard gris*", tu trouves que c'est mieux ? Ne m'en parle pas, de ceux-là, je t'en prie ! Laisse-les à leurs règlements de compte ! Viens, allons nous asseoir.

- Au fait, tu es au courant pour S.T.I. ?

- Non.

- C'est tombé ce soir. 82 vont être repris sur d'autres sites du groupe, à des conditions intéressantes, d'ailleurs. Quant aux autres...

- Compris, dit Liliane en l'interrompant. Comme aurait dit Valadié, "Mauvais, très mauvais !" Il est vrai que c'était avant la campagne électorale. Maintenant, heureusement pour nous, les élections sont passées.

Ils s'assirent sur le canapé. Le journal télévisé en arrivait au championnat de football. Liliane saisit la télécommande et éteignit le poste.

- A propos, dit-elle, tu es au courant des mesures fiscales du gouvernement ?

- J'ai entendu ça sur l'auto-radio en venant.

Il s'étendit de tout son long sur le canapé, les jambes pendantes, la nuque posée sur les cuisses de sa jolie maîtresse.

- Si ça continue, dit-elle, je vais finir à mon tour par faire partie des déçus de la droite, pas toi ?

- Bah, répondit Pierre Martineau, les amis de Bugey ont connu ça, eux aussi, autrefois et ça ne les a pas empêchés de tenir quatorze ans... Parlons d'autre chose, veux-tu?

Il glissa une main sous le déshabillé en ajoutant :

- De nous, par exemple ...

---